



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

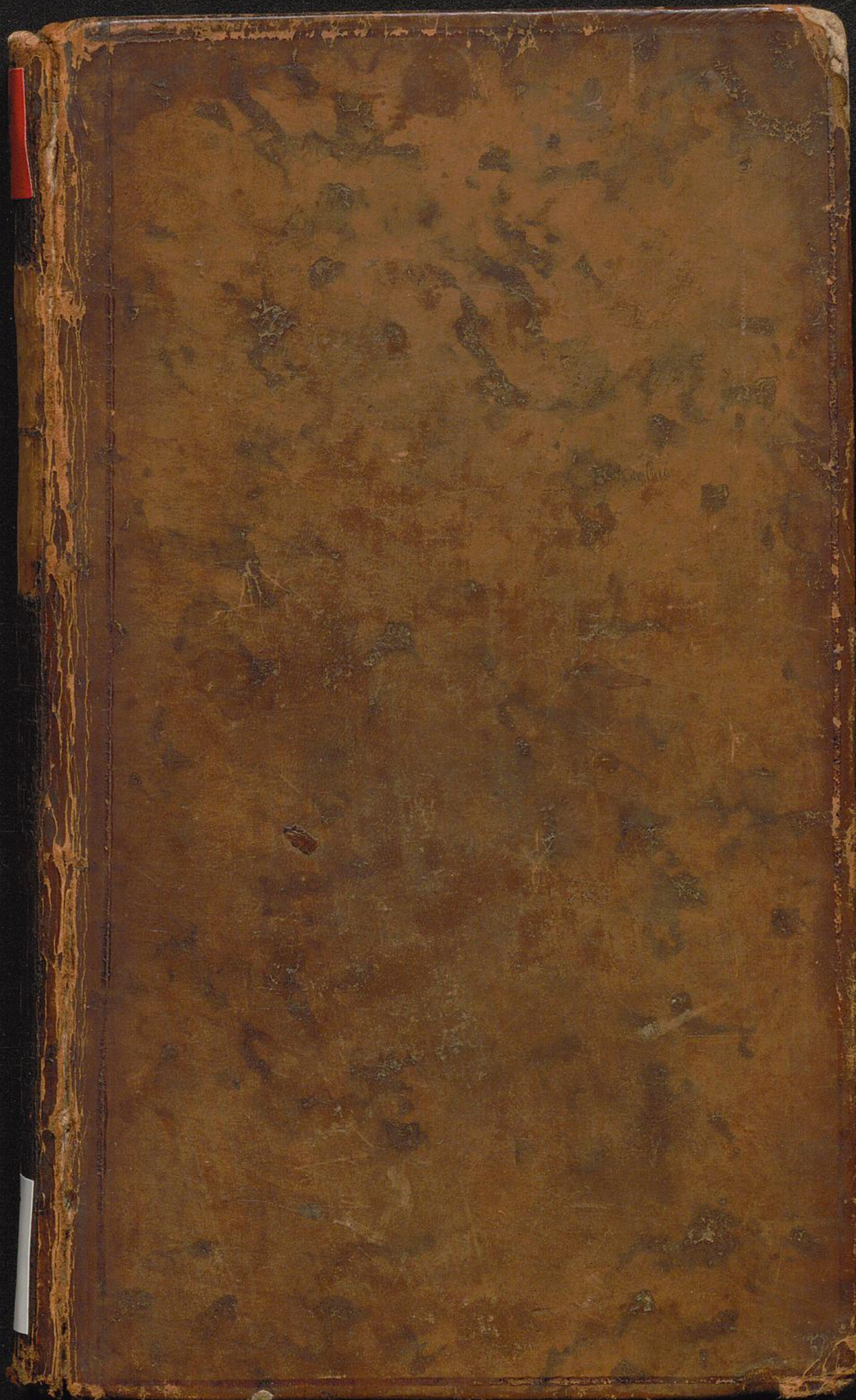
La Vie De Frédéric, Baron De Trenck

Trenck, Friedrich <Freiherr von der>

Berlin [u.a.], 1788

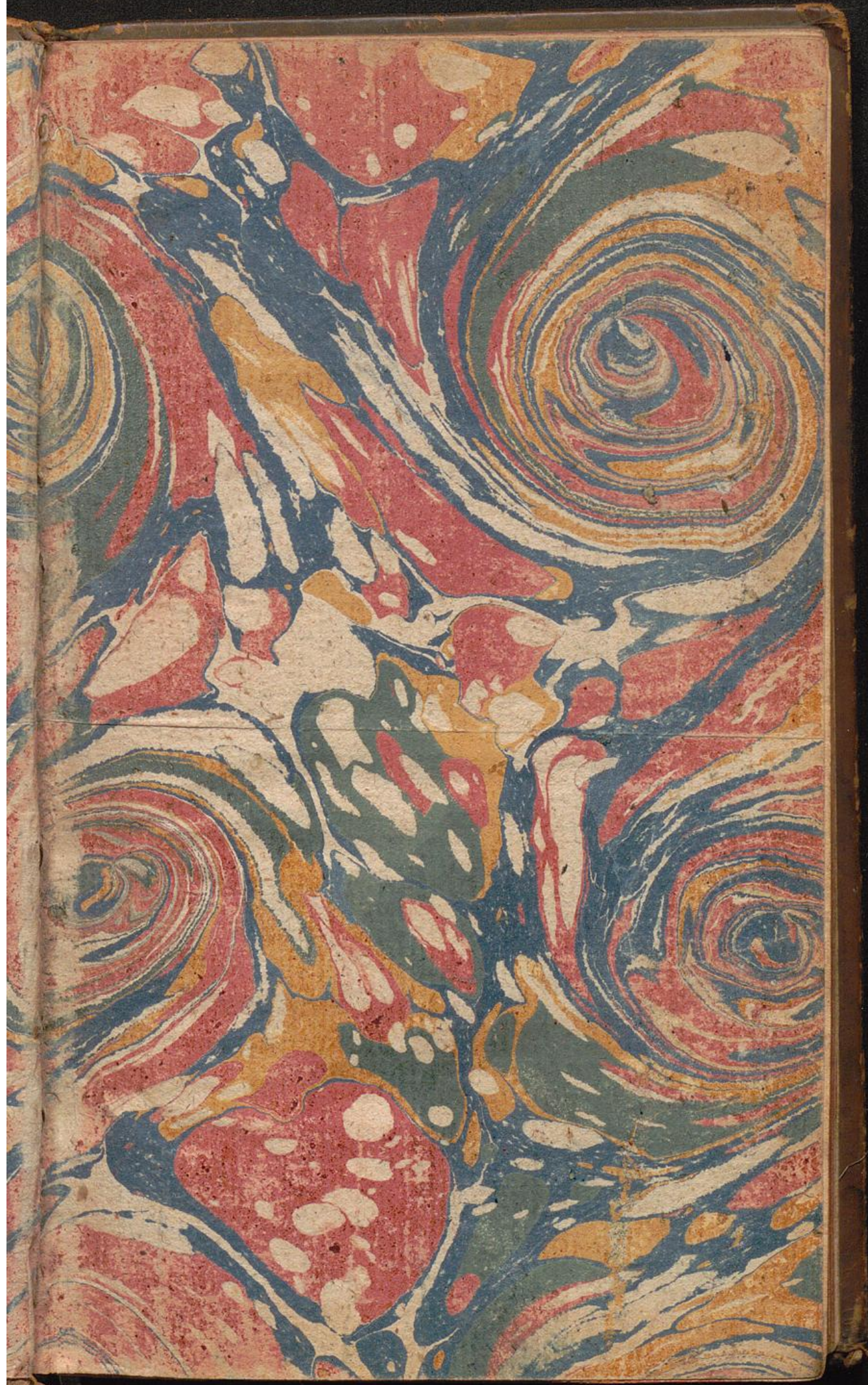
Nutzungsbedingungen

[urn:nbn:de:hbz:466:1-55816](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-55816)





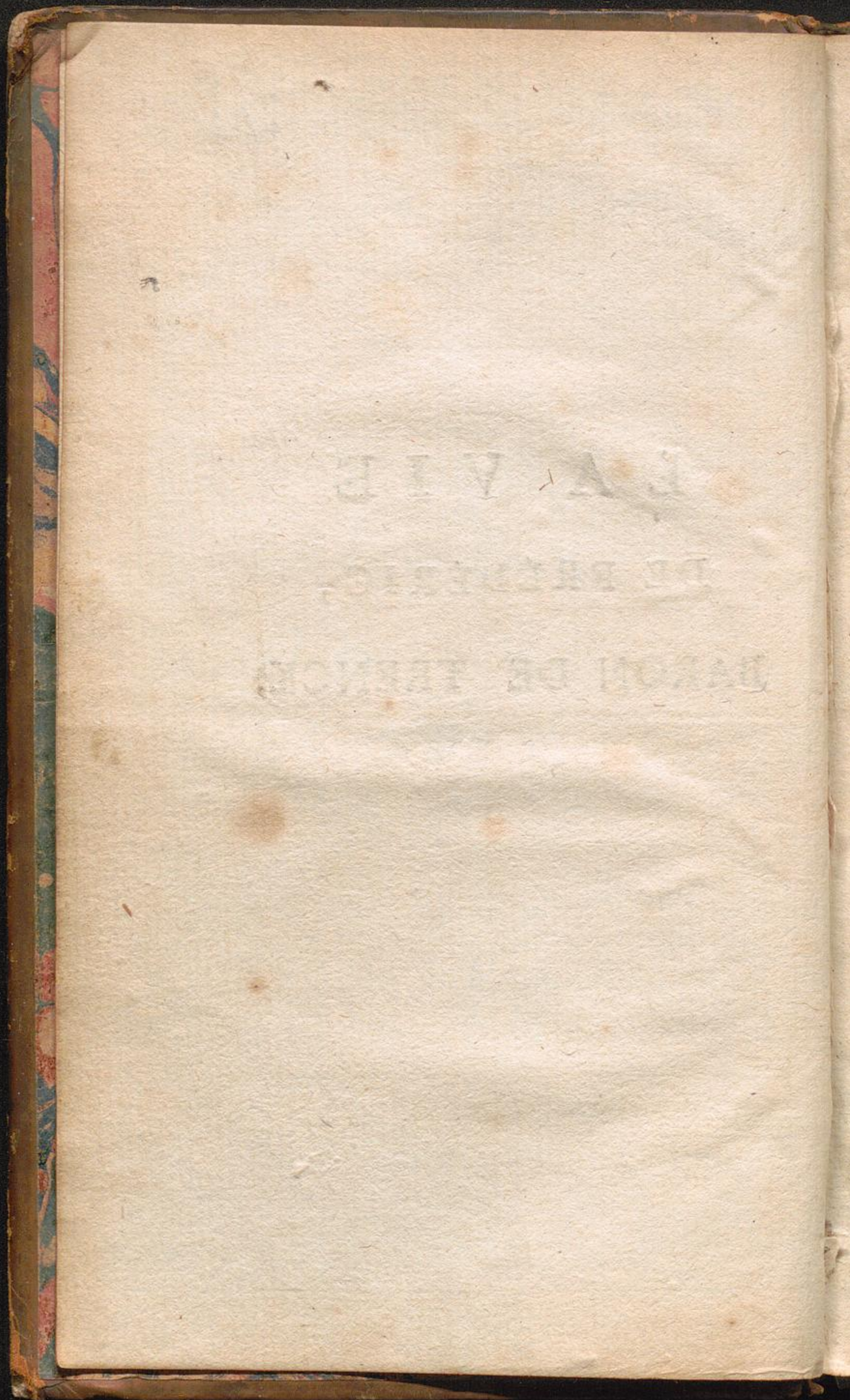
Elize Gulston.

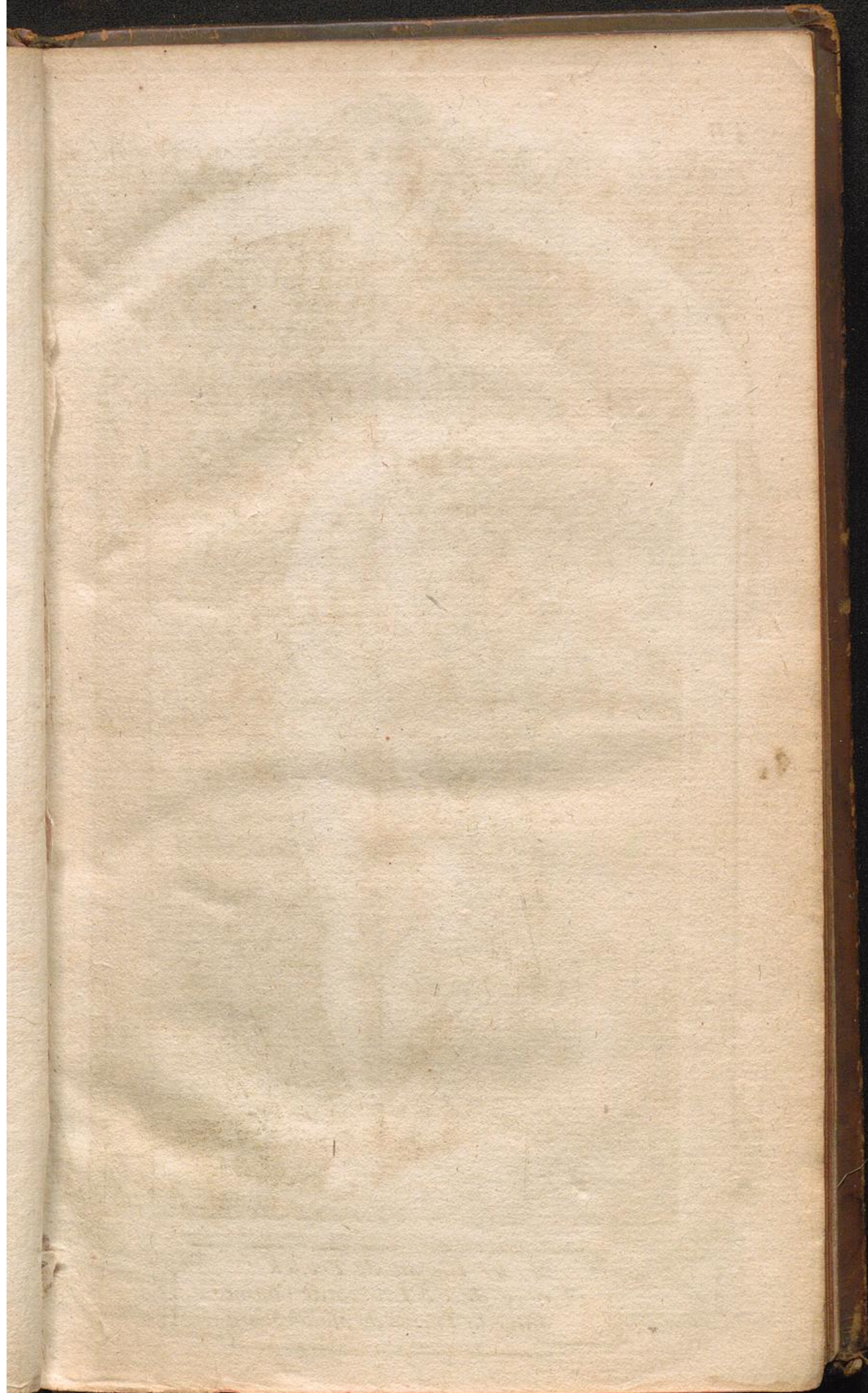




40F
n/1

LA VIE
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK.





TII.



M. Le Baron de Trenck
Chargé de 68 Livres de Châtaines.
dans la Prison de Magdebourg

LA VIE
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK,
TRADUITE DE L'ALLEMAND;
PAR M. LE TOURNEUR;
AVEC FIGURES.

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

TOME SECONDE.



A B E R L I N ,
Et se trouve à P A R I S ,

Chez { BUISSON, Libraire, rue des Poite-
vins, n°. 13 ;
MARADAN, Libraire, rue des
Noyers, n°. 33.

1788.

06

CPMT

AD44-2



Schundl / 4370



LA VIE
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK.

CE cachot étoit dans une casemate, dont la partie antérieure avoit six pieds de large & dix de long, & étoit divisée par un mur; le mur intérieur avoit doubles portes; celle qui servoit d'entrée à la casemate faisoit la troisième. La muraille avoit sept pieds d'épaisseur, & on y avoit pratiqué, à la naissance de la voûte, une fenêtre construite de façon que j'avois bien assez de jour, mais je ne pouvois voir ni ciel ni terre. Je ne découvrois que

Tome II.

A

le toit du magasin qui étoit en face. En dedans & en dehors de cette fenêtre étoient des barres de fer, & entre-deux, dans l'épaisseur du mur, étoit placé un grillage en fil de fer, qui, à cause du chassis, étoit d'un pied plus petit que la fenêtre même, & dont les mailles étoient si serrées, qu'il étoit impossible de rien distinguer en dehors ou en dedans. A six pieds du mur étoit une palissade qui empêchoit que les sentinelles ne pussent approcher de la fenêtre pour me donner quelque secours. Mon ameublement consistoit en un matelas & un bois de lit, attaché à demeure sur le plancher, avec des barres de fer, afin que je ne pusse pas l'avancer contre la fenêtre & monter dessus. A côté de la porte étoit un petit poêle de fer, & auprès du poêle un fauteuil également attaché. On ne me mit pas de feis, mais ma nourriture consistoit en une livre & demie de

pain de munition, avec une cruche d'eau.

J'avois toujours été dans ma jeunesse un grand mangeur, mais mon pain étoit si moisi, pour la plupart du tems, que j'en pouvois à peine manger la moitié; ce traitement étoit l'effet de l'avarice de Rieding, alors major de place, qui cherchoit encore à gagner sur le grand nombre des malheureux prisonniers. Il m'est impossible de peindre à mes lecteurs tout ce que me fit souffrir une faim horrible, de onze mois sans interruption. J'aurois mangé tous les jours six livres de pain. Quand je recevois ma petite portion toutes les vingt-quatre heures, je la dévorais avidement; après quoi j'étois encore aussi affamé qu'auparavant, & il me falloit de nouveau attendre vingt-quatre heures. Avec quelle joie n'aurois-je pas alors donné une lettre de change de 1000 ducats, sur les biens que j'avois à Vienne,

pour me rassasier une seule fois de pain sec ? La faim me permettoit-elle quelquefois de m'assoupir , je rêvois aussi-tôt que j'étois à une grande table , où je voyois servir en abondance tous les mets que j'aimois le plus. Je les dévorais en songe avec une avidité inexprimable ; toute la compagnie s'étonnoit de mon appétit. Mais plus je mangeois en rêve , moins mon estomac se sentoît soulagé. Je m'éveillais , ou plutôt la faim m'éveillait , les plats dispa- roissoient à mes yeux , & il ne me restoit que des desirs insatiables. La faim devenoit chaque jour plus insupportable , la nature plus exigeante. Ce tourment continuel m'empêchoit souvent de fermer l'œil , & l'incertitude du terme de mes souffrances les rendoit encore plus terribles.

Que Dieu préserve tout honnête homme d'une pareille situation ! à coup sûr elle seroit insoutenable pour le scélérat. On peut être huit

jours dans le besoin , supporter la faim trois jours ; mais certainement personne n'a jeûné onze mois , au point de ne s'être jamais rassasié à demi. On croiroit qu'il est possible de s'accoutumer à manger peu , mais j'ai éprouvé le contraire. Ma faim s'augmentoît chaque jour , & ces onze mois furent le tems de ma vie où ma constance fut mise à une plus rude épreuve.

Représentations, prières, tout étoit inutile. On répondoit , c'est l'ordre exprès du Roi ; il est défendu de vous en donner davantage. Le commandant-général Bork, misanthrope atrabilaire , me dit même , un jour que je le priois de me faire donner plus de pain : « Vous avez assez long-tems
» mangé des pâtés dans le service
» d'argent du Roi , que Trenck lui a
» volé à la bataille de Sorau , pour
» trouver bon actuellement notre pain
» de munition , sur votre sale *chaise*

6 *VIE DU BARON*

» *percée*. Votre Impératrice ne vous
» a pas envoyé d'argent, & vous ne
» valez pas le pain de munition, ni
» les dépenses qu'on fait ici pour
» vous, &c. »

Qu'on juge de ce que mon ame éprouvoit à cet indigne traitement.

Les trois portes étoient fermées; je restois sans consolation, livré à mes idées lugubres, & toutes les vingt-quatre heures on m'apportoit mon pain & mon eau vers midi. Les clefs de toutes les portes étoient chez le commandant. Celle qui donnoit dans le cachot avoit seule, au milieu, un guichet fermé par une serrure particulière, & par lequel on me passoit ma nourriture; mais on n'ouvroit les portes que tous les mercredis; & le commandant avec le major de place entroient alors pour faire la visite, après que ma garde-robe avoit été nettoyée par un prisonnier.

Ayant observé cette conduite une

couple de mois , & me voyant parfaitement sûr que dans toute la semaine personne ne viendrait dans ma prison , je commençai un travail auquel j'avois mûrement réfléchi , & qui me parut praticable. La place où étoient le poêle & la garde-robe , étoit pavée en briques , & je n'étois séparé que par le mur de la casemate voisine que personne n'habitoit. J'avois devant la fenêtre une sentinelle , & j'eus bientôt trouvé quelques honnêtes garçons , qui , malgré la défense , me parlèrent & me décrivirent tout le local de ma prison.

J'appris , par leur moyen , qu'il me feroit facile de me sauver , si je pouvois pénétrer dans la casemate voisine , dont la porte n'étoit pas fermée. Alors il s'agiroit d'avoir un ami qui me tint une barque toute prête sur l'Elbe , ou de la traverser à la nage , la frontière de Saxe n'en étant éloignée que de deux lieues.

Là-dessus je dressai mon plan, dont la description détaillée rempliroit un volume; je m'étendrai pourtant un peu sur cet article; l'entreprise étoit réellement gigantesque & extrêmement compliquée.

Je commençai par détacher, à force de travail, les fers par lesquels ma garde-robe étoit attachée au plancher, & qui avoient dix-huit pouces de long. Je cassai les trois clous qui les assujétissoient à la caisse; & comme on ne visitoit qu'au-dehors, je remis exactement les têtes de clous à leur place.

Par ce moyen, j'eus des barres de fer qui me servirent à lever les briques, au-dessous desquelles je trouvai la terre.

Je commençai alors à percer un trou derrière cette caisse, à travers la voûte, épaisse de sept pieds. La première couche du mur étoit formée de briques, mais aussi-tôt après je

rencontrai de grosses pierres de taille. Je numérotai alors les briques du plancher, ainsi que celles de la muraille, pour pouvoir les replacer exactement sans qu'il y parût. Cet essai m'ayant réussi, je continuai ma besogne.

J'avois déjà percé environ à un pied de profondeur dans le mur; mais la veille de la visite tout fut rétabli avec le plus grand soin. Afin de tromper plus sûrement les yeux, j'avois rempli les interstices avec de la poussière de chaux. Pour me la procurer je grattai le mur, qui, ayant été blanchi peut-être cent fois, me fournit assez de matière. Je fis un pinceau de mes cheveux, puis je détrempai la chaux dans ma main, je peignis, & je restai, le corps nud, assis contre la muraille, jusqu'à ce que tout fût sec & d'une teinte uniforme. Puis je rattachai les fers de la garde-robe, en sorte qu'il étoit impossible de s'apercevoir du moindre dérangement.

Durant mes travaux, les décombres étoient sous mon lit; & si, pendant tout ce tems, l'on se fût une seule fois avisé de me visiter un autre jour que le mercredi, tout étoit découvert; mais comme cela n'arriva pas dans l'espace de six mois, cette incroyable entreprise devint praticable.

Cependant il falloit trouver un moyen de me débarrasser d'une partie de ces décombres, qu'il n'étoit pas possible de replacer dans l'espace d'où je les avois tirés. Je m'y pris de la manière suivante. Comme il n'y avoit pas de possibilité de me défaire de la chaux & des pierres, je prenois les décombres, je les semois dans ma chambre, & je marchois dessus toute la journée, jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en une poussière très-fine.

J'étendois cette poussière sur le devant de ma fenêtre, à laquelle je parvenois à l'aide de ma garde-robe. J'avois fait un petit bâton formé d'é-

clats de mon bois de lit, réunis avec du fil d'un vieux bas, & j'avois attaché au bout une touffe de mes cheveux.

J'avois aussi agrandi un trou dans le grillage qui étoit devant ma fenêtre, mais de façon qu'on ne pouvoit s'en appercevoir. Par ce moyen je jetois ma poussière sur le mur de la fenêtre, & passant mon bâton à travers le grillage, je la pouffois jusqu'au bord extérieur; ensuite j'attendois qu'il fît du vent; & quand il s'élevoit pendant la nuit, je la pouffois encore avec mon pinceau, en sorte que, dissipée par le vent, elle ne laissoit en dehors aucune trace. Je suis sûr que de cette manière, j'ai fait sortir plus de trois cents livres de poussière, ce qui me donna beaucoup d'aisance pour achever mon ouvrage.

Mais comme cela ne suffisoit pas, j'eus recours à un nouvel expédient. Je formois, avec de la terre pétrie, des boudins qui ressembloient à des excréments, je les faisois sécher, &

le mercredi , quand on ouvroit la serrure de la dernière porte , je les jetois vite dans la garde-robe. Le prisonnier l'enlevoit aussi-tôt , la vuidoit , & de cette manière je me débarrassois encore de quelques livres de terre toutes les semaines.

J'en formois aussi de petites boules , & pendant que la sentinelle se promenoit , je les soufflois l'une après l'autre par la fenêtre , à l'aide d'un tuyau de papier. Par ce moyen je me procurai de la place , ayant soin de remplir l'espace vuide de chaux & de pierres , & j'avancai heureusement mon ouvrage.

Mais il m'est impossible d'exprimer toutes les peines que j'éprouvai quand j'eus creusé une fois à une couple de pieds dans les moëllons. Les ferremens que j'avois tirés de ma garde-robe , ainsi que ceux de mon lit , étoient mes meilleurs instrumens. Une honnête sentinelle me passa un jour une

vieille baguette de fer, qui, avec un vieux couteau à manche de bois, me fut d'un grand secours.

On verra dans la suite combien ce dernier instrument sur-tout me fut utile. Il me servit à couper des morceaux des planches de mon lit, & avec ces copeaux je faisois fortir peu à peu la chaux qui étoit entre les pierres.

Les murs de ma prison étoient fort anciens, &, dans quelques endroits, la chaux étoit entièrement pétrifiée, au point qu'il me falloit réduire des pierres entières en poudre. Ce travail dura six mois, sans interruption, avant que je parvinssé à la dernière couche, & que je pusse arriver aux briques de l'autre casemate.

Dans cet intervalle, j'avois eu occasion de parler à quelques sentinelles, parmi lesquelles étoit un vieux grenadier, appelé Gefhardt. Je le nomme ici, parce qu'il figurera dans mon

histoire comme un modèle de générosité. Il me détailla la situation de ma prison, ainsi que toutes les circonstances qui pouvoient faciliter mon évasion.

Il ne me manquoit plus que de l'argent pour acheter un petit bateau, dans lequel je pusse traverser l'Elbe, & me sauver avec lui en Saxe. Ce brave homme me procura la connoissance d'une fille juive nommée Esther Heymann, native de Dessau, dont le père étoit en prison depuis dix ans. Je ne pus jamais la voir; mais cette honnête créature gagna deux autres grenadiers, qui lui procurèrent le moyen de me parler, toutes les fois qu'ils étoient de garde auprès de moi. Je fis de mes copeaux, liés ensemble, un bâton assez long pour aller jusqu'à l'enceinte de palissades, qui étoit devant ma fenêtre; & par-là j'obtins du papier, un second couteau & une lime.

J'écrivis à ma sœur, qui étoit mariée au fils unique du général de Waldow, la même dont j'ai parlé au premier volume de cette Histoire, & qui demeuroit à vingt-huit lieues de Berlin. Je lui peignis ma situation; je lui indiquai les moyens propres à faciliter mon évasion, & la priai de donner à cette fille juive 300 rixdalers, espérant avec ce secours pouvoir me sauver de ma prison.

Je lui donnai aussi une lettre touchante pour le ministre impérial à Berlin, le comte Puebla; j'y joignis une lettre de change, sur Vienne, de 1000 florins, dont le montant devoit être remis à cette fille Heymann. Je lui avois promis ces 1000 florins pour récompense de sa fidélité. Mais elle devoit me rapporter les 300 rixdalers de ma sœur, & puis travailler avec les deux grenadiers à faire réussir mes projets qui pouvoient s'exécuter de deux manières, soit que j'eusse passé

par le trou que j'avois pratiqué dans le mur, & qui étoit presque fini, soit en découpant, avec l'aide de la juive & des grenadiers, les ferrures de mes portes.

Ces lettres étoient ouvertes, parce que je ne pouvois les lui passer qu'en les roulant autour du bâton. L'honnête juive va donc droit à Berlin, & arrive heureusement chez le comte Puebla. Il l'accueille favorablement, prend ma lettre & celle de change, & lui ordonne de parler à son secrétaire d'ambassade, M. de Weingarten, & de faire tout ce qu'il lui prescrirait.

Elle va chez M. de Weingarten, qui la reçut avec encore plus de politesse, & lui fit une foule de questions. Elle lui confie tout le plan de ma fuite, le secours promis par les deux grenadiers, & ne lui cache point qu'elle est aussi chargée d'une lettre pour ma sœur, à Hammer auprès de Kustrin.

Il demande cette lettre, la lit, s'informe de tout, lui dit d'aller aussitôt chez ma sœur, & lui donne deux ducats pour le voyage, avec ordre de venir le trouver à son retour, lui promettant de s'occuper pendant ce tems du paiement de la lettre de change, & de lui donner alors d'autres instructions.

La jeune fille partit avec joie pour Hammer. Ma sœur alors veuve, & qui n'avoit plus à craindre, comme en 1746, d'être contrariée par son mari, ravie d'apprendre que je vivois encore, lui donna 300 rixdalers, & l'encouragea à contribuer en tout ce qu'elle pourroit à ma délivrance avec cet argent, & une lettre pour moi; elle revint vite à Berlin apporter cette nouvelle à M. de Weingarten. Celui-ci lut la lettre de ma sœur, questionna encore la juive, même sur les noms des deux grenadiers, lui dit que les 1000 florins n'étoient pas encore

arrivés de Vienne; mais il lui donna douze ducats, en lui ordonnant de repartir promptement pour Magdebourg, afin de m'apporter cette heureuse nouvelle, & de revenir tout de suite à Berlin, recevoir chez lui les 1000 florins. La bonne fille vole à Magdebourg, monte à la citadelle, mais à la porte elle rencontre, heureusement pour elle, la femme d'un des grenadiers, qui lui raconte en pleurant que, la veille, son mari & son camarade ont été arrêtés, chargés de fers, & mis en prison avec bonne garde.

La juive avoit beaucoup de jugement, elle se douta de ce qui étoit arrivé, & retourna sur le champ à Dessau.

Je vais interrompre un instant ma narration pour donner à mes lecteurs le mot de cette importante & terrible énigme, mot que j'ai appris moi-même de cette fille juive, après ma

délivrance. Le secrétaire d'ambassade, de Weingarten, étoit, comme on le fut bientôt après, un traître, à qui le comte Puebla avoit accordé trop de confiance, & qui étoit secrètement à la solde de la cour de Prusse, comme espion; ce fut lui qui découvrit au ministère de Berlin tous les secrets de l'ambassade impériale, & le plan de la guerre formé à Vienne. Aussi, quand bientôt après la guerre éclata, il leva le masque, & resta au service de Prusse. Il m'avoit trahi, pour mettre dans sa poche la lettre de change de 1000 florins. Car il est certain & démontré que le comte Puebla a envoyé ma lettre de change à Vienne, & qu'elle lui a été payée de mes deniers le 24 mai 1755, & m'a été passée en compte après ma délivrance. Mais je ne saurois croire que le ministre lui-même ait gardé les 1000 florins, quoique la quittance envoyée à Vienne soit de lui, comme

on peut le voir dans le compte qui m'a été présenté, & que j'ai encore entre les mains.

Quand Weingarten eut reçu de la juive tous les renseignemens nécessaires, le scélérat, pour 1000 florins, causa ma perte, le malheur & la mort prématurée de ma sœur; pour sa trahison un grenadier fut pendu, & l'autre passa trois jours de suite par les verges; la juive fut la seule qui se tira heureusement d'affaire. Après ma délivrance, elle m'a donné l'éclaircissement de cette funeste aventure. Le bruit se répandit à Magdebourg, qu'une juive avoit été chercher de l'argent chez ma sœur, & avoit corrompu deux grenadiers pour m'aider à m'évader; que l'un deux l'avoit confié à son camarade, & qu'il en avoit été trahi. Sans doute on ne pouvoit pas parler autrement à Magdebourg, & personne ne pouvoit savoir que le secrétaire d'ambassade de l'Empereur

m'eût trahi à Berlin. Mais la fidelle relation de cet événement montre la vérité dans tout son jour. Mon livre de compte de l'administration de Vienne prouve que le ministre Puebla a en effet encaissé les 1000 florins, & la juive de Dessau qui vit encore, en a les preuves évidentes.

Son pauvre père, qui étoit en prison, reçut plus de cent coups de bâton. On vouloit qu'il déclarât ce que sa fille lui avoit confié du complot, & où elle s'étoit sauvée; il mourut enfin misérablement dans les fers.

En 1766, onze ans par conséquent après cet événement, je reçus pour la première fois des nouvelles de cette honnête juive, qui, sans la scélératesse de Weingarten, auroit infailliblement fait réussir mon évasion. Elle me demandoit les 1000 florins qui lui étoient promis.

J'étois alors dans la ville impériale d'Aach; j'écrivis à mon agent M. de

Weghrach, le priai d'aller avec ma lettre chez son excellence le général Puebla, qui restoit alors à Vienne, & de lui demander le paiement de mes 1000 florins, puisque la juive n'avoit pas reçu un sou de lui, & que Weingarten ne lui avoit remis que deux ducats. Ma demande étoit d'autant plus juste, que son Excellence avoit quittancé elle-même ces 1000 florins à Vienne. Mais il plut à son Excellence de renvoyer impoliment mon agent, de ne faire aucune réponse à ma lettre; en un mot, son Excellence jugea à propos de me rendre plus pauvre de 1000 florins.

Mais je laisse au lecteur équitable à juger, si les héritiers de son Excellence ne seroient pas obligés encore aujourd'hui à me rendre les 1000 florins avec les intérêts, puisqu'ils les ont reçus & encaissés. Toute mon histoire prouvera sans doute que, comme Joseph en Egypte, j'ai été trahi trois

fois à Vienne, & vendu à Berlin. Elle prouvera aussi que mon malheur à Vienne & à Berlin n'est venu que de ma trop grande confiance dans les ambassadeurs, les résidens & les secrétaires d'ambassade, que je croyois des citoyens à toute épreuve, & non pas des coquins ou des embaucheurs.

Mais, hélas ! on ne m'a pas même restitué jusqu'ici l'argent comptant qu'ils m'ont pris ; & le malheur personnel que m'a causé leur conduite, aucun monarque sur la terre ne peut m'en dédommager.

Je dois néanmoins le raconter dans mon histoire, qui, ne contenant que des faits authentiques, ne peut pas être arrêtée, & je suis encore aujourd'hui dans le cas de prouver en justice, qu'Abramson à Dantzick, & Weingarten à Berlin, étoient des traîtres & des scélérats.

Mais je prie tous les lecteurs sensibles de s'arrêter quelques momens

sur ce récit , & de juger de ce que j'éprouvai alors , & de ce que je sens encore à l'instant où j'écris ceci.

Moi-même je tombai , par la trahison de Weingarten , dans les fers odieux qui m'accablèrent encore neuf ans. Un homme innocent perdit la vie à la potence. Ma respectable sœur fut obligée de me faire construire à ses dépens une nouvelle prison dans le fort de l'Etoile ; le fisc la condamna à une amende que je n'ai connue que depuis ma délivrance. Bientôt après ses possessions furent saccagées & dévastées. Par une suite de cette funeste aventure , ses enfans tombèrent dans la plus affreuse misère , & elle-même mourut de chagrin à la fleur de son âge , à trente-trois ans , ruinée par le malheur de son frère & la trahison de l'ambassadeur impérial.

Ombre chérie d'une sœur respectable , victime de ma cruelle destinée ; jusqu'ici j'ai été dans l'impuissance de

de te venger; le sang de Weingarten ne pouvoit plus souiller ma main. Je l'ai cherché par-tout, eussé-je dû le trouver au pied des autels. Mais il étoit en sûreté, & le cadavre de ce scélérat a trouvé dans le tombeau un asyle inaccessible à ma vengeance.... Puebla péchoit par bêtise, & son ambassade de Berlin n'a procuré ni honneur ni avantage à celui qui l'avoit choisi.... Sœur infortunée ! je n'ai donc à t'offrir ici que le tribut impuissant de ma reconnoissance, & les réclamations authentiques consignées dans cette histoire. Que Dieu te récompense comme tu le mérites, si toutefois il est au-de là du tombeau des récompenses à attendre. Nous & nos enfans nous n'avons d'ailleurs à espérer ni justice, ni dédommagement de ces monarques qui nous ont vu maltraiter avec indifférence. Goûte les douceurs du repos, ame douce & sublime ! les ennemis de ton frère t'ont

assassinée. La tendresse anime ma fureur, lorsque je pense à toi, & des larmes amères coulent encore aujourd'hui sur ces lignes, quand je réfléchis que je suis la cause de tes injustes souffrances & de ta mort prématurée.

La nouvelle de ton malheur ne parvint pas jusques dans ma prison; j'obtins ma liberté; je te cherchai pour te témoigner ma reconnoissance, & je te trouvai au tombeau. Je voulois récompenser tes enfans, & des monarques insensibles m'ont rendu si pauvre, qu'il m'est impossible de remplir même ce devoir.

Cruelle situation pour un honnête homme! J'ai appris à m'élever au-dessus de tout ce qui ne regarde que moi seul, & à le supporter avec courage. Il n'y a que le sort de ma sœur & de toute sa famille, dont la trahison de Weingarten causa le malheur, que je ne puisse oublier, & dont

il me soit impossible de me consoler. Mes larmes ni mes soupirs ne sauroient me soulager, & autant je saurois pardonner des offenses faites à moi seul, autant j'aurois de joie de pouvoir encore aujourd'hui me précipiter sur mille épées qui s'opposeroient à ma vengeance, & voudroient défendre Weingarten.

L'Empereur lui-même, le vertueux François ne put retenir ses larmes, lorsque, dans une audience, je lui racontai avec toute l'effusion de ma douleur cette terrible histoire. J'aperçus sa noble émotion, je me jetai à ses genoux, pénétré de la plus vive reconnoissance..... Le monarque ému s'arracha de mes bras, me quitta, & je sortis le cœur plein d'affection pour lui.

Peut-être auroit-il fait plus que de me plaindre; mais il mourut bientôt après cet événement, & je ne raconte ici ce fait que pour rendre à ses mânes

un hommage défintéressé, & pour apprendre à la postérité que l'empereur François possédoit un cœur sensible, & une ame grande & sublime ; c'est le seul de cette trempe que j'aie remarqué pendant tout le tems que j'ai été dans le monde, & à portée de l'étudier.

Les souverains qui auroient dû me récompenser, moururent sans me connoître & sans me rendre justice ; & maintenant je suis trop vieux, trop fier & trop indifférent, pour chercher cette récompense près de leurs successeurs. Je ne veux pas l'obtenir par prières, parce que je crois la mériter, & je connois trop les juges & les avocats pour la demander légalement ; qu'on me pardonne cette digression. Tout honnête homme, qui se mettra à ma place, ne sauroit désapprouver mon ressentiment. La vérité seule guide ma plume, & le souvenir d'une telle aventure ébranle l'ame du philosophe

& de l'homme. Reprenons le fil de cette histoire.

Les premiers jours je n'appris rien de ce qui s'étoit passé hors de ma prison ; mais bientôt mon honnête Gefhardt revint monter la garde près de moi. Comme les postes étoient doublés , & que ma porte étoit gardée alors par deux grenadiers , il étoit presque impossible de nous parler ; cependant il me donna des nouvelles de ses deux malheureux camarades.

A cette époque le Roi vint justement à Magdebourg pour la revue. Il se transporta lui-même au fort de l'Etoile , ordonna d'y construire à la hâte une nouvelle prison pour moi , & donna aussi la forme des chaînes dont je devois être chargé.

Mon fidèle Gefhardt avoit entendu dire à ses officiers , que cette nouvelle prison étoit destinée pour moi. Il me l'apprit , mais il m'assura qu'elle

ne pouvoit pas être finie avant la fin du mois.

Alors je pris la résolution d'avancer promptement mon trou dans le mur, & de me sauver sans secours extérieurs.

La chose étoit possible ; car j'avois fait, du crin de mon lit, une corde que je comptois attacher à un canon pour descendre du haut du rempart. J'aurois traversé l'Elbe à la nage, & comme la frontière de Saxe n'en est qu'à deux lieues, je me ferois infailliblement sauvé.

Le 26 mai je voulus achever de percer, & entrer dans la casemate voisine ; mais quand j'en vins aux briques, je les trouvai si bien jointes, que je fus obligé de remettre ma fuite au lendemain. Le jour commençoit effectivement à poindre, lorsque la fatigue & la foiblesse m'obligèrent de cesser ; & si par hasard quelqu'un étoit entré le jour suivant, on auroit trouvé le trou presque achevé.

Terrible destinée, qui m'a pour-
suivi toute ma vie, & m'a toujours
précipité dans l'abyme du malheur,
à l'instant où je croyois tous les obs-
tacles surmontés !

Le 27 mai fut un nouveau jour de
malheur pour moi. Ma prison au fort
de l'Etoile avoit été achevée plutôt
qu'on ne croyoit. Lorsque la nuit
approcha, & que j'allois me disposer
à la fuite, une voiture s'arrêta de-
vant ma prison. Grand Dieu ! toi seul
fais ce que j'éprouvai alors. On ou-
vrit ferrures & portes. Pour dernière
ressource je cachai à la hâte mon cou-
teau sur moi, & dans l'instant je vis
entrer dans ma prison le major de
place, le major du jour, & un capi-
taine avec deux lanternes.

On ne me dit rien autre chose que,
habillez-vous. Cela fut bientôt fait.
J'avois encore mon uniforme du ré-
giment impérial de Cordoue. Alors
on me présenta des fers que je fus

obligé d'attacher moi-même à mes mains & à mes pieds. Le major de place me banda les yeux avec une toile ; on me prit sous les bras , & on me mena dans la voiture. De la citadelle il faut traverser toute la ville pour entrer dans le fort de l'Etoile. Je n'entendis d'abord que le bruit de l'escorte qui entouroit la voiture ; mais dans la ville je distinguai que nous étions suivis par un grand concours de peuple, que la curiosité attiroit , parce qu'on avoit fait courir le bruit que je serois décapité dans le fort de l'Etoile.

Il est certain que plusieurs personnes qui me virent traverser ainsi la ville les yeux bandés , racontèrent par-tout , & écrivirent que , le 27 mai , Trenck avoit été conduit au fort de l'Etoile , & y avoit été décapité. Les officiers de la garnison eurent aussi ordre de confirmer ce bruit , parce que personne ne devoit savoir ce que j'étois devenu.

Je savois ce dont il étoit question, mais je n'en fis rien paroître, & je feignis de croire qu'on alloit me faire mourir. Comme on ne m'avoit pas mis de bâillon, je parlai à mes conducteurs d'un ton qui leur imposa, & je déclamai fortement contre leur monarque, qui étoit capable de condamner un sujet fidèle sans l'avoir entendu, & par sa seule autorité.

On admira ma constance dans un moment où je paroissais attendre la mort de la main du bourreau, & personne ne me répondoit. Leurs soupirs seuls me firent connoître qu'ils plaignoient mon sort; il est certain que peu de prussiens eussent aimé à exécuter de pareils ordres.

La voiture s'arrêta enfin. On m'en fit sortir pour me mener dans la nouvelle prison. On me débanda les yeux à la lumière de quelques flambeaux; mais, Dieu! quels furent mes sentimens, lorsque j'aperçus deux forge-

rons , aussi noirs que des démons , armés d'un réchaud & d'un marteau , & tout le plancher couvert de chaînes.

On mit aussi-tôt la main à l'œuvre , & mes deux pieds furent attachés avec de lourdes chaînes à un anneau scellé dans le mur. Cet anneau étoit à trois pieds de terre , par conséquent je pouvois faire environ deux ou trois pas à droite & à gauche. Puis on me fouda , à nud , autour du corps , un anneau large comme la main , auquel étoit attachée une chaîne fixée à une barre de fer , de la grosseur du bras , qui avoit deux pieds de long , & aux deux bouts de laquelle mes mains étoient tenues par deux menottes , comme on peut le voir au portrait qui est à la tête de ce volume. Ce ne fut qu'en 1756 qu'on y ajouta un énorme carcan.

Personne ne me dit bon soir ; tout le monde se retira dans un silence effrayant , & j'entendis fermer quatre

portes les unes après les autres , avec un bruit horrible.

Et c'est ainsi qu'agissent des hommes envers d'autres hommes , quoiqu'innocens , quand d'autres hommes plus puissans leur ordonnent de maltraiter leur semblable ? le Ciel fait pourtant que dans cette cruelle situation mon cœur étoit pur , & ma conscience tranquille.

Je restai sans consolation & sans secours , abandonné à moi-même , assis sur un plancher humide , dans d'épaisses ténèbres. Mes fers me parurent insupportables , jusqu'à ce que j'y fusse habitué , & je remerciai Dieu de ce qu'on n'avoit pas trouvé mon couteau , à l'aide duquel je voulois terminer à l'instant mes souffrances. C'est encore une véritable consolation pour l'honnête homme malheureux , d'être au-dessus des préjugés du peuple , & de sentir le courage avec

lequel on peut braver le destin & les monarques.

Je ne saurois rendre à mes lecteurs le combat que j'eus à soutenir cette première nuit avec mon cœur. Je voyois bien que ma détention devoit durer long-tems, parce que je savois que la guerre étoit sur le point d'éclater entre l'Autriche & la Prusse, & je ne me sentoispas la force d'en attendre la fin. D'ailleurs, j'avois tout lieu de douter qu'à cette époque même on s'intéressât encore pour moi à Vienne, connoissant Vienne par expérience, & sachant que ceux qui avoient partagé mon bien, feroient, à coup sur, tout leur possible pour empêcher mon retour. La nuit s'écoula dans ces irrésolutions. Le jour parut, mais sans éclat pour moi. Cependant je pus examiner ma prison à la lueur de cet éternel crépuscule.

Sa largeur étoit de huit pieds, & sa longueur de dix. A côté de moi étoit

une garde-robe, & dans l'angle du mur un siège formé de quatre briques les unes sur les autres, sur lequel je pouvois m'asseoir en appuyant ma tête contre le mur. Vis-à-vis de l'anneau auquel j'étois enchaîné, étoit une fenêtre pratiquée dans un mur épais de six pieds, ayant la forme d'un demi-cercle, & un pied de haut sur deux de diamètre. En dedans, l'ouverture alloit en montant jusqu'au milieu, où étoit attaché un grillage de fil de fer très-ferré; de-là elle redescendoit en dehors vers la terre. Des deux côtés cette ouverture étoit fermée par de gros barreaux de fer.

Comme ma prison étoit construite dans le fossé du rempart principal, contre lequel elle étoit adossée, qu'en dedans elle avoit huit pieds de largeur, & le mur six pieds d'épaisseur, la fenêtre touchoit presque au mur du second rempart; par conséquent le jour ne pouvoit nullement y péné-

trer d'en haut ; il n'y arrivoit que d'en bas par réflexion : on conçoit qu'il devoit être très-foible, étant obligé de passer par un trou aussi étroit, garni trois fois de barreaux & de grillages. Mais avec le tems mon œil s'accoutuma tellement à cette obscurité, que j'y voyois courir une souris. L'hiver, quand le soleil ne donnoit pas du tout dans le fossé, j'étois dans une nuit profonde. A côté de moi étoit une garde-robe de bois qu'on vuidoit tous les jours, & une cruche à l'eau.

Sur la muraille on lisoit le nom de TRENCK formé en briques rouges, & sous mes pieds étoit la tombe dans laquelle je devois être enterré ; on y avoit également gravé mon nom & une tête de mort. Ma prison avoit des doubles portes de bois de chêne épaisses de deux pouces. Devant ces portes étoit une espèce de vestibule, avec une fenêtre, fermé également de deux portes.

Comme le Roi avoit expressement ordonné qu'on me mît dans l'impossibilité d'avoir aucune communication avec les sentinelles, le fossé principal dans lequel étoit élevé mon palais étoit fermé des deux côtés par des palissades de douze pieds de haut, & l'officier de garde avoit seul la clef de cette cinquième porte. Je ne pouvois faire d'autre mouvement que de sauter sur la place même où j'étois attaché, ou bien de secouer la partie supérieure du corps, jusqu'à ce que j'eusse chaud; lorsque, avec le tems, je me fus accoutumé au poids de mes chaînes, qui me bleissoient douloureusement les os de la jambe, je pus me mouvoir dans un espace de quatre pieds.

Ma prison avoit été bâtie de plâtre & de chaux dans l'espace d'onze jours, & j'y avois été conduit tout de suite. Tout le monde croyoit que je ne supporterois pas quinze jours l'humidité d'un mur neuf, dans un trou fermé presque hermétiquement.

Je fus en effet environ fix mois assis continuellement dans l'eau, qui dégouttoit de la voûte précisément à l'endroit où j'étois obligé de m'asseoir. Je puis assurer à mes lecteurs que, pendant les trois premiers mois, je ne pus jamais parvenir à me sécher; cependant, ma santé n'en fut point altérée.

Toutes les fois qu'on venoit faire la visite, & cela arrivoit tous les jours à midi après que la garde étoit descendue, on étoit obligé de laisser quelques minutes les portes ouvertes; sans cela, la vapeur du mur éteignoit les lumières dans les lanternes.

Je demurai dans cet état, abandonné de mes amis, sans secours & sans consolation, n'ayant d'autres occupations que de me livrer à mes idées. Dans les premiers jours, où je n'avois pas encore pris le dessus, & où mon cœur se révoltoit contre mes chaînes, il ne se présenta à mon esprit,

troublé par la douleur & par la rage ,
que des images sinistres. Est-il en effet
de situation plus faite pour désespé-
rer ? Je ne conçois pas encore aujour-
d'hui ce qui a pu retenir mon bras.

.
.
.

Mais mon idée étoit de braver &
de vaincre l'infortune. L'ambition de
pouvoir un jour m'applaudir de cette
victoire , étoit peut-être le plus fort
motif de cette résolution qui me fit
supporter des épreuves réitérées , &
m'éleva enfin à un degré d'héroïsme ,
auquel certainement le vieux Socrate
n'est jamais parvenu. Il étoit vieux ,
insensible , il but indifféremment la
ciguë. Moi, au contraire , j'étois dans
le feu de la jeunesse , & de tous côtés
le but de ma carrière paroissoit encore
éloigné. Telle étoit ma constitution ,

& telle étoit la nature des tourmens dont mon corps & mon ame étoient accablés, que je ne pouvois pas vraisemblablement espérer de les voir finir de si-tôt.

Je luttois contre ces idées sinistres, lorsque, à midi, mon cachot fut ouvert pour la première fois. La tristesse & la compassion étoient peintes sur le visage de mes gardiens; pas un ne dit un seul mot, pas même bon jour; & le bruit qu'ils firent avec les énormes verroux & les serrures des portes auxquelles ils n'étoient pas encore habitués, & qui dura environ une demi-heure, les effraya eux-mêmes.

On vuida ma garde-robe, on apporta un bois de lit avec un matelas & une bonne couverture de laine. On me donna en même tems un pain entier de munition, pesant six livres, & le

major de place me dit à cette occasion : « afin que vous n'ayiez plus à vous » plaindre de la faim, on vous donnera » du pain tant que vous en voudrez. » Après avoir apporté aussi une cruche d'eau qui pouvoit tenir deux mesures, on ferma la porte, & tout le monde disparut.

Dieu ! comment rendre le plaisir que je ressentis dans ce premier instant, lorsque, après avoir enduré onze mois la faim la plus cruelle, je me vis libre de satisfaire mon appétit. Point de bonheur au monde qui me semblât alors préférable à celui-ci. Et jamais meule ne broya les grains plus vite que mes dents ne broyoient le pain de munition. Jamais amant passionné ne s'élança avec plus d'ardeur dans les bras de sa maîtresse, après une longue absence ; jamais tigre affamé ne tomba sur sa proie avec plus de voracité, que moi sur mon dîner ; je dévorais, je me reposois un instant

pour mieux jouir. Ensuite je recommençois à manger, je trouvois déjà mon fort adouci, je répandois des larmes, je cassois un morceau après l'autre, & avant le soir mon pain entier étoit déjà avalé.

O nature ! quel charme tu as attaché à la satisfaction de tous les besoins ! Quelles jouissances pourroit se procurer l'homme opulent, s'il ne se mettoit à table qu'après avoir jeûné vingt-quatre ou quarante-huit heures !

Certainement on n'auroit guères besoin de chef de cuisine, de morceaux délicats pour chatouiller le palais, si l'on vouloit assaisonner par la faim le plaisir de manger. Quel goût délicieux j'ai souvent trouvé à un morceau de pain moisi ! Qu'on en fasse volontairement l'essai, & l'on me remerciera de ces leçons, dont l'expérience seule peut donner la démonstration.

Mais mon premier plaisir ne dura

pas long-tems , & j'appris bientôt qu'une jouissance excessive amène le dégoût.

Mon estomac étoit affoibli par une si longue diette ! j'eus une indigestion ; tout mon corps enfla , ma cruche se vuida. Des crampes , des tranchées , & à la fin une soif ardente , accompagnée de douleurs incroyables , me tourmentèrent jusqu'au lendemain ; & déjà je maudissois ceux que j'avois bénis un instant auparavant , pour m'avoir donné de quoi me rassasier. Si je n'avois pas eu de lit , j'aurois certainement tombé cette nuit dans le désespoir. Je n'étois pas encore accoutumé au poids énorme de mes fers , je n'avois pas encore appris , comme je le fis par la suite , à me coucher avec eux. Je ne pouvois que me courber sur mon matelas.

Cette nuit fut une des plus cruelles que j'aie jamais passées. Le lendemain , quand on ouvrit ma prison , on me

trouva dans un état affreux. On fut étonné de mon appétit, on me proposa un autre pain ; je le refusai, croyant n'en avoir plus besoin ; cependant on en laissa un, on me donna de l'eau ; mes gardiens haussèrent les épaules, me félicitèrent de ce que, selon toute apparence, je ne souffrirois plus long-tems, & ils refermèrent les portes, sans demander si j'avois besoin d'autres secours.

Trois jours s'écoulèrent avant que je pusse me remettre à manger. La maladie abattit mon courage, & je résolus de me détruire.

Mes fers m'étoient insupportables, & je ne croyois pas possible de m'y accoutumer ; je savois que la guerre étoit prête à s'allumer, & je ne voyois pas la possibilité d'attendre la paix.

Comme le Roi avoit ordonné de construire ma prison de manière qu'elle n'eût pas besoin de sentinelles, cette

solitude totale ajoutoit encore à mon abattement.

Je trouvois mille motifs pour me convaincre qu'il étoit tems de terminer mes souffrances,

.

.

.

.

. . . dès que mon existence me devenoit insupportable.

Je ne prétends pas ici décider des questions de théologie. Que celui qui me blâme, se mette à ma place, s'il veut porter un jugement sûr & analogue aux circonstances. Dans la prospérité même, je n'ai jamais craint la mort; dans ma situation actuelle, elle devoit me paroître un bien réel.

Plein de ces idées, la patience ne me parut plus qu'une folie, & un plus long délai qu'une basse timidité. Cependant je ne voulus rien préci-

piter, je voulus me consulter plus sérieusement, & peser de sang froid toutes les raisons pour & contre. Je résolus donc d'attendre encore huit jours, mais je fixai irrévocablement au 4 juillet le jour de ma mort.

Ensuite j'examinai s'il n'y avoit pas encore quelques moyens de me sauver, ou au moins de périr par les baïonnettes de mes gardes.

Dès le jour suivant, lorsqu'on ouvrit mes quatre portes, j'aperçus qu'elles n'étoient que de bois; & il me vint dans l'idée de détacher les ferrures, en coupant le bois tout à l'entour, avec le couteau que j'avois heureusement apporté de la citadelle. Si ce projet ne réussissoit pas, & qu'il ne me restât pas d'autres ressources, il seroit encore tems de choisir la mort.

J'essayai aussi-tôt s'il étoit possible de me délivrer de mes fers. Je sortis heureusement

heureusement la main droite de la menotte, quoique le sang se coagulât sous les ongles; mais je ne pus pas en retirer la gauche. Je cassai alors de mon siège quelques morceaux de brique, & je limai si heureusement le clou de la seconde menotte, que je parvins à le faire sortir, & à délivrer aussi cette main.]

Quant au cercle que j'avois autour du corps, il n'étoit attaché à la chaîne que par un simple crochet, que je forçai en appuyant les pieds contre le mur. Il me restoit encore la chaîne principale qui étoit aux pieds. Comme j'étois fort & robuste, je vins à bout de la tordre, &, à force de tirer, j'en cassai deux anneaux.

Délivré de mes fers, je sentis renaître l'espérance; je courus à la porte, je cherchai dans l'obscurité les pointes des clous qui attachoient la serrure en dehors, & je trouvai que je n'avois pas beaucoup de bois à couper, je

pris aussi-tôt mon couteau, & je perçai un petit trou au bas de la porte; je vis qu'elle n'avoit qu'un pouce d'épaisseur, & qu'en conséquence il me seroit possible d'ouvrir les quatre portes dans un jour.

Plein d'espérance, je courus à mes chaînes pour les reprendre; mais ce ne fut pas un médiocre embarras.

Après avoir tâtonné long-tems, je retrouvai l'anneau de la chaîne qui s'étoit cassé, & je le jetai dans ma garde-robe. Mon bonheur voulut qu'on n'eût pas encore visité mes fers jusqu'à ce jour, & qu'on ne les visita pas même jusqu'au jour de l'entreprise, parce qu'on ne présuinoit pas que je pusse jamais les rompre. Je rattachai donc la chaîne avec un morceau du cordon de mes cheveux.

Mais lorsque je voulus repasser la main droite dans la menotte, elle se trouva enflée par l'effort que j'avois été obligé de faire pour l'en tirer, &

je ne pus jamais y réussir. Toute la nuit je limai le clou ; mais il étoit si bien rivé , que je perdis toutes mes peines.

Midi approchoit , c'étoit l'heure de la visite ; le danger étoit pressant. Je renouvelai mes tentatives , & après avoir souffert des douleurs inouïes je parvins enfin à faire rentrer ma main dans la menotte ; en conséquence on retrouva tout dans le même état.

J'attendis donc jusqu'au 4 juillet. Ce jour-là , les portes furent à peine fermées , que ma main étoit déjà retirée de l'anneau , & toutes mes chaînes mises bas. Aussi-tôt je pris mon couteau , & commençai à travailler sur les portes.

La première s'ouvroit en dedans , & la traverse avec la ferrure restoit en dehors. Elle fut forcée en moins d'une heure ; mais la seconde me donna des peines incroyables. J'eus bientôt coupé le bois autour de la ferrure ; mais ,

comme la traverse y étoit attachée, & qu'il falloit ouvrir la porte en dehors, il ne me resta d'autre ressource que de couper au-dessus de la traverse.

J'en vins à bout, après un travail très-long, & d'autant plus pénible, que j'étois obligé de tout faire dans l'obscurité & à tâtons. J'avois tous les doigts écorchés, & la sueur de mon corps dégouttoit à terre.

Dès qu'elle fut ouverte, j'aperçus le jour par la fenêtre du vestibule; j'y grimpai, & je vis que ma prison étoit bâtie dans le fossé principal du premier rempart. Je vis devant moi le chemin par lequel on y montoit, la sentinelle à environ cinquante pas de moi, & les hautes palissades que j'avois encore à escalader avant de pouvoir sortir de ma prison & parvenir au rempart.

Cependant mon espoir s'accrut, & je redoublai de travail pour attaquer

la troisième porte, qui, comme la première, s'ouvroit en dedans, & pour laquelle il suffisoit par conséquent de couper le bois autour de la serrure. J'eus fini au soleil couchant. Il falloit couper la quatrième porte comme la seconde; mais j'étois extrêmement affoibli, & mes mains étoient si malades, que je n'avois presque plus d'espoir.

Je l'attaquai enfin, après m'être un peu reposé. J'en avois déjà coupé à peu près la longueur d'un pied, lorsque la lame de mon couteau se cassa, & tomba en dehors.

Grand Dieu ! que devins-je dans ce cruel moment ? s'est-il jamais trouvé une de tes créatures dans une position aussi désespérante ? Il faisoit clair de lune ; je regardai le ciel par la fenêtre d'un œil fixe & stupide, je tombai à genoux, je chercha du courage & de la consolation dans la religion, dans la philosophie, & je n'en trouvai point.

Sans me sentir effrayé par l'idée de ma destruction, ni par celle d'un autre monde, sans blasphémer contre la Providence, qui ne m'avoit donné que des forces humaines pour soutenir des tourmens plus qu'humains, je me recommandai à l'arbitre suprême de la mort. Puis, saisissant le morceau qui me restoit de mon couteau, je m'ouvris les veines au bras & au pied gauches; je m'assis tranquillement dans un coin de ma prison, & laissai couler mon sang. Bientôt je tombai en défaillance, & je ne fais combien de temps j'ai sommeillé dans cet état doux & paisible.

Tout-à-coup je m'entendis appeller par mon nom; je m'éveillai, & on appella encore une fois en dehors, *Baron de Trenck!*

Je répondis, qui appelle? . . . Quel autre que mon honnête grenadier Gefhardt, qui à la citadelle m'avoit promis tous ses secours?

Ce brave homme s'étoit glissé sur le

rempart qui dominoit ma prison , pour me consoler.

Il me demanda : comment cela va-t-il?... Je lui répondis , après qu'il se fut fait connoître : « Je nage dans mon sang , »
« demain vous me trouverez mort... »
« Comment mort , repliqua - t - il ! Il »
« vous est plus aisé de vous sauver »
« d'ici que de la citadelle. Vous n'avez »
« pas de sentinelle , & je trouverai bien »
« moyen de vous passer des instru- »
« mens. Pourvu que vous puissiez for- »
« cer la prison , je me charge du reste. »
« Toutes les fois que je serai de garde »
« ici , je chercherai l'occasion de vous »
« parler. Dans tout le fort de l'Etoile »
« il n'y a que deux sentinelles , l'une »
« devant le corps-de-garde , & l'autre »
« devant le pont-levis : ne désespérez »
« pas , Dieu vous secourra encore , »
« reposez - vous sur moi. » Après ce court entretien , je sentis renaître mon courage. Je voyois encore la possibilité de me sauver. Une joie secrète

s'empara de mon ame; aussi-tôt je déchirai ma chemise, je pansai mes plaies, & j'attendis le jour qui parut bientôt.

Je laisse ici à décider à mes lecteurs, si c'étoit par un effet du hasard ou par un décret de la Providence, que je reçus encore de la consolation & de l'espérance à l'instant où j'allois rendre l'ame. Qui conduisit précisément en cet instant l'honnête Gefhardt à ma prison? car sans lui, en revenant de mon assoupissement, je me serois infailliblement ouvert toutes les veines pour poursuivre mon dessein.

J'avois encore du tems pour réfléchir jusqu'à midi sur ce qui me restoit à faire. A quoi devois-je m'attendre, si ce n'est à être plus maltraité & plus chargé de fers qu'auparavant, dès qu'on trouveroit mes portes coupées & mes fers cassés?

Après de mûres réflexions, je pris donc la résolution suivante, qui, heu-

reusement, eut un effet tout-à-fait contraire à mes vues ; mais avant que d'en rendre compte, je veux dire un mot de la situation où je me trouvois.

Ma foiblesse étoit extrême. Le sang inondoit ma prison, &, à coup sûr, il m'en restoit peu dans les veines. Mes plaies me faisoient beaucoup souffrir ; mes mains étoient encore roides & enflées du travail excessif que j'avois fait, & je me trouvois sans chemise, ayant été obligé de déchirer la mienne pour panser mes blessures. Le sommeil me gagnoit, & j'avois à peine la force de me tenir debout. Cependant il falloit veiller pour exécuter mon plan.

Je démolis facilement, avec le barreau de fer qui tenoit à mes chaînes, le banc de briques sur lequel je m'asseyois, parce qu'il étoit encore neuf, & je mis toutes les briques en un tas au milieu de ma prison.

La porte intérieure étoit ouverte toute grande, & la partie supérieure

de la seconde étoit si bien barricadée avec mes chaînes, que personne ne pouvoit monter par-dessus.

A midi, lorsqu'on ouvrit la porte extérieure, tout le monde fut très-effrayé de voir l'autre ouverte. On entra avec inquiétude dans le vestibule. J'étois sur la porte intérieure avec la figure la plus effrayante, couvert de sang & avec l'air d'un désespéré, tenant une pierre d'une main & de l'autre le couteau cassé. Alors je m'écriai: « retirez-vous, retirez-vous, M. le major! dites au commandant que je ne veux pas vivre plus long-tems dans les fers. Qu'il me fasse casser la tête ici. Personne n'entrera. Je tuerai cinquante hommes avant d'en laisser passer un seul. Quant à moi, il me reste mon couteau. Je veux mourir ici, & vous ne sauriez m'en empêcher. »

Le major fut effrayé. Ne sachant à quoi se décider, il fit avertir le commandant de ce qui se passoit. En attendant, je m'assis sur mon tas de pierres,

& j'attendis que l'on eût décidé de mon sort. Mon dessein secret n'étoit plus alors de faire un coup de désespoir, mais d'obtenir une capitulation.

Bientôt après parut le commandant-général Borck avec le major de place, & quelques officiers. Il entra dans le vestibule; mais il recula bientôt, me voyant prêt à lui lancer une pierre. Je lui répétai ce que j'avois dit au major, & il ordonna aussitôt aux grenadiers de forcer la porte. Le vestibule avoit à peine six pieds de large, & il ne pouvoit entrer à la fois qu'un homme ou deux. Mais dès que je levai le bras pour commencer mon bombardement, les grenadiers sautèrent en arrière. Il se fit un instant de silence, après lequel le major de place approcha de la porte avec l'aumônier du régiment, afin de me calmer. Le pour-parler dura long-tems. Je laisse aux lecteurs à deviner qui de nous deux donna les meilleures raisons.

Le commandant s'impacenta, & commanda l'attaque. J'étendis à mes pieds le premier grenadier, & les autres ressortirent aussi-tôt pour éviter le même sort.

Le major de place entra encore une fois en disant: « Au nom de Dieu !
» cher Trenck, que vous ai-je fait pour
» vouloir me rendre malheureux ? je
» suis seul responsable de ce que, par
» mon imprudence, vous avez ap-
» porté ici un couteau de la citadelle :
» calmez-vous, je vous en conjure,
» vous n'êtes pas encore sans espé-
» rance & sans amis. »

Ma réponse fut : ne me chargera-t-on pas de chaînes plus pesantes que celles que j'avois auparavant ? Il sortit ; parla au commandant, & me donna sa parole d'honneur, que cet incident n'auroit aucune suite, & que tout resteroit comme auparavant.

La capitulation fut conclue, & l'on entra dans mon retranchement. Mon

état excita la compassion ; on visita mes plaies , on fit venir un chirurgien qui me pansa , on me donna une autre chemise , & l'on enleva les pierres ensanglantées ; cependant j'étois couché sur mon lit & à demi mort ; je souffrois une soif cruelle. Sur l'avis du chirurgien , on me donna du vin ; on mit deux sentinelles dans mon vestibule , & on me laissa passer ainsi tranquillement quatre jours sans fers. On me donna aussi tous les jours une soupe grasse pour me fortifier ; je ne puis dire tout le bien qu'elle me fit.

Je fus pendant deux jours dans un assoupissement continuel ; & dès que je m'éveillois , il me falloit boire , sans pouvoir jamais étancher ma soif. J'avois les pieds & les mains enflés , & je souffrois dans le dos & dans tous les membres des douleurs excessives.

Le cinquième jour on vint placer mes nouvelles portes ; celle de l'intérieur étoit toute garnie de fer. Alors

on me remit mes chaînes, comme auparavant, sans doute parce qu'on ne crut pas nécessaire de m'en mettre de plus pesantes. Seulement la chaîne attachée au mur fut remplacée par une plus forte. Au reste, on observa exactement ce qu'on avoit promis dans la capitulation; on me plaignit de ce que les ordres du Roi ne permettoient pas d'adoucir ma situation; on me souhaita beaucoup de constance & de fermeté, après quoi l'on ferma les portes.

Il faut à présent que je fasse à mes lecteurs la description de mon accoutrement. Comme mes bras étoient attachés à une barre de fer, & mes pieds au mur, je ne pouvois mettre à l'ordinaire ni ma chemise ni ma culotte; la première étoit attachée avec des cordons, comme on peut le voir dans la gravure, & on me la changeoit tous les quinze jours; mais la culotte se boutonnoit des deux côtés. Une sou-

quenille bleue d'un drap grossier me couvroit le corps ; j'avois aux pieds une paire de bas de laine de munition avec des pantoufles. Les chemises étoient également de toile de munition. Quand je me regardois dans cet accoutrement effroyable , destiné aux criminels ; quand je considérois les chaînes qui m'attachoient au mur , & sous lesquelles je gémissois en vain sans pouvoir obtenir justice , ni exciter la compassion ; quand , examinant mon cœur & interrogeant ma conscience , je ne trouvois pas à me reprocher la moindre faute qui méritât un pareil traitement ; quand je pensois à la fortune brillante dont j'avois joui à Berlin & à Moscow , le fardeau & l'ignominie de mon état actuel me plongeient dans cette mélancolie funeste , & faite pour réduire le héros le plus sage , le plus sublime au désespoir. Alors je sentoís réellement tout ce que peut sentir , mais jamais décrire l'homme qui a le plus lutté contre les orages du destin.

Mais rien n'a plus contribué à me soutenir par la suite, que la fierté, l'amour-propre, ma confiance dans la justice de ma cause, ma confiance dans les ressources & l'activité de mon esprit. Les travaux pénibles qu'il me falloit entreprendre, les nombreux projets que je combinóis sans cesse pour recouvrer ma liberté par mes propres forces, conservèrent sans doute ma santé. Qui croiroit qu'ainsi gêné, l'on pût se procurer tous les jours un exercice suffisant ? j'en avois cependant trouvé le moyen, en secouant la partie supérieure du corps, & en sautant jusqu'à ce que la sueur me tombât du visage. Cette fatigue me procuroit un sommeil tranquille, & souvent il me venoit dans l'idée, que maint général, obligé en campagne de supporter les injures du tems, & que plusieurs de ces hommes même qui m'avoient précipité dans ma prison, desireroient être à ma place, & dormir avec une conscience

aussi tranquille. Combien n'est-il pas plus malheureux que moi, celui qui souffre de la pierre ou d'une attaque de paralysie ! chargé de chaînes, il est vrai, mais sans reproches intérieurs, suis-je malheureux comme le criminel que la justice envoie dans un cachot, mais qui ne trouve au tribunal de sa conscience ni consolation, ni tranquillité, ni espérance, & qui se reconnoît indigne de la compassion des hommes vertueux.

On verra dans la suite de cette histoire, qu'il m'arriva souvent de cacher beaucoup d'or dans les murs de ma prison, & que quelquefois j'aurois donné volontiers un ducat pour un petit morceau de pain ; j'avois donc de l'argent, mais sans pouvoir en faire usage : semblable en cela à l'avare qui languit auprès de son coffre-fort, & ne veut point essayer des douces jouissances de la bienfaisance : dans ma prison, je pouvois sourire auprès

de mon argent, le contempler avec l'orgueil, la concupiscence, & l'air rébarbatif de l'homme avide de richesses, qui sèche sur ses ducats. Mais j'avois un avantage sur lui, celui de n'avoir pas les voleurs à craindre. Je trouvois dans mon état beaucoup de ressemblance avec celui de l'avare; j'avois souvent jusqu'à 400 louis d'or cachés dans mes murs, & pourtant je ne pouvois pas acheter un petit morceau de pain.

Plus orgueilleux, je m'imaginois parfois que j'étois un vieux maréchal-de-camp, que la goutte a cloué dans son lit, & qui entend deux grenadiers en sentinelle à sa porte crier : qui va là ? on me faisoit encore plus d'honneur, car la dernière année, j'en avois jusqu'à quatre pour me garder.

D'autre fois je cherchois à me persuader qu'il falloit que je fusse un personnage bien important, puisqu'on

m'observoit de si près, & qu'on me conservoit avec tant de soin.

Si le desir & l'amour me tourmentoit, si ma passion se changeoit quelquefois en fureur, la raison à la fin remportoit la victoire. Je me retraçois les plaisirs que j'avois goûtés autrefois; mon imagination choisissoit à son gré une des scènes les plus enchanteresses de mes beaux jours, & la nature étoit satisfaite. Je m'assoupissois dans l'espoir flatteur de voir se réaliser un avenir plus heureux, & quelquefois dans mes rêves je goûtois autant de volupté au fond de ma prison, que le Turc éveillé dans son ferrail peuplé de beautés célestes.

Je m'élevois dans mes fers à des idées plus grandes & plus nobles; je sentoix mieux le néant des biens terrestres que ceux qui m'y avoient précipité & qui me persécutoient. Avec une conscience irréprochable, j'étois aussi plus libre que beaucoup de ces

esclaves de cour, qui rampent bassement devant un maître, & qui tremblent tous les jours de perdre ce qu'ils ont obtenu par surprise & sans l'avoir mérité. Jamais peut-être ceux qui m'ont enlevé par fraude mes biens d'Esclavonie, & qui en jouissent honteusement, n'ont mangé aussi tranquillement dans ma vaisselle d'argent, que je mangeois alors mon pain sec de munition.

L'homme qui a appris à penser & à réfléchir, a beau être poursuivi par le destin, il fait encore, dans tous les cas, trouver en lui-même de la consolation & du soulagement; quand après un mûr examen il reconnoît que ceux qui paroissent être les plus heureux, le sont réellement le moins, & qu'ils ne savent ni apprécier ce bonheur, ni en jouir. Il n'est point de mal aussi grand en lui-même qu'il le paroît au premier coup-d'œil, & ce n'est pas sans fondement que j'ai dit dans mes poésies, d'après ma propre expérience : Ah !

le malheur a bien aussi son prix, il ne faut que savoir le connoître. Heureux qui a supporté comme moi de rudes épreuves, & peut encore donner des leçons à la classe malheureuse de ses frères.

Jeune homme, qui te crois sûr d'un bien-être constant, lis mon histoire attentivement, & apprends à en faire l'application, quand peut-être je serai dans le tombeau ! qu'elle excite ta sensibilité ; bénis ma cendre, toutes les fois que tu trouveras l'occasion de puiser de bonnes leçons dans mes écrits.

Pères, qui lisez ceci, dites à vos enfans qu'à la fleur de ma jeunesse, je croyois bien loin de moi le sort cruel qui m'a frappé ; je fus vertueux, plein d'émulation, je reçus de bons principes, je travaillai avec une ardeur opiniâtre & tout le feu de la jeunesse, pour devenir plus sage & meilleur que les autres hommes. Jamais je n'ai

commis de crime ; j'ai aimé mes semblables ; de ma vie je n'ai trompé ; je n'ai menti à personne , pas même à la fille tendre & crédule ; j'ai servi ma patrie ; & quand j'en ai été éloigné , j'ai demeuré fidèle à tous les états où j'ai trouvé du pain ; je ne me suis enivré de ma vie ; jamais je ne fus ni joueur , ni coureur de nuit , ni fainéant ; cependant l'envie & le despotisme m'ont fait éprouver des tourmens , qui ne devroient être réservés qu'au crime & à la scélératesse.

O mes frères ! fuyez les contrées où le législateur s'élève au-dessus des loix , & où la vérité & la vertu peuvent être punies comme des crimes ; & si vous n'êtes pas libres de choisir à votre gré , cherchez au moins à vivre , dans ces pays , aussi inconnus qu'il vous sera possible. Ne courez ni après l'approbation , ni après les dignités , car on n'aura pas plutôt remarqué vos talens & votre mérite , que vous de-

viendrez infailliblement, comme moi, la victime de la calomnie & de la cupidité : on vous rendra suspects, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité vous anéantisse. L'innocence la plus pure ne trouve point de défense contre les attaques des méchans qui ont le pouvoir de nuire, & qui ont surpris par bassesse la faveur du prince.

Vieillards, qui croyez lire ici un roman, ma tête est aussi couverte de cheveux blancs, à l'instant où j'écris ceci : lisez-moi, mais sans mépriser le monde qui m'a traité avec tant d'ingratitude. J'ai trouvé encore des hommes vertueux qui m'ont secouru dans le malheur ; j'en ai trouvé beaucoup moins dans les lieux où je méritois une récompense ; je desiré que mes écrits vous apprennent à penser noblement, & à mourir tranquillement. Je paroîtrai d'un front calme devant le juge de mes persécuteurs. Regardez la mort comme le passage du mouvement au repos. Le

monde a peu de charmes pour celui qui a appris à le connoître comme moi. Mais ne murmurez point contre la Providence; elle m'a mené au port par des tempêtes, à la connoissance de moi-même par des afflictions; enfin, elle a élevé mon ame par l'oppression, & lui a fait prendre un effor plus sublime. Celui-là seul peut s'avancer avec indifférence vers le néant, qui peut jeter un coup-d'œil satisfait sur le cours de sa vie. Je n'ai point rampé dans la fange de ce monde; mais je me suis élevé dans les régions brillantes de l'imagination. Un nuage impénétrable arrêta tout-à-coup mes regards audacieux. J'ai pénétré plus loin qu'il ne convenoit, & maintenant une épaisse cataracte me tient dans l'obscurité. Je suis las de voir, je n'envie pas pour cela le sort de ceux qui sont nés aveugles, ou qui sont restés myopes volontairement. Combien de fois ne m'a-t-on pas demandé, qu'as-tu vu? & quand je disois

la

la vérité, les gens sans expérience me regardoient comme un imposteur, & ceux qui ne vouloient pas être vus me persécutoient comme un homme bizarre. Vieillards ! apprenez à vos petits-fils à suivre un juste milieu, & dites avec Gellert : « FRITZ n'a besoin de » rien, il se pousse dans le monde par » sa bêtise. »

Regardez nos opulens citoyens, regardez ces courtisans qui se sont élevés aux premières dignités de l'Etat, & examinez comment ils ont acquis leurs richesses & leur grandeur. Pour montrer à vos élèves le chemin qui conduit au vrai bonheur, il faut attendre que vous sachiez distinguer vous-même ce chemin. Vous pourrez l'apprendre dans le cinquième volume de mes écrits, où je renvoie tous ceux qui veulent entendre ce que je dis ici.

Héros ! lisez mon héros macédonien au sixième volume, & rougissez, en voyant la vérité découverte. Monar-

ques ! qui ne pouvez pas tout voir dans vos vastes Etats , & qui êtes obligés de voir quelquefois par les yeux des autres , songez que le plus éclairé des princes , le grand Frédéric , s'est porté sur la foi des calomniauteurs & sur de simples probabilités à l'abus le plus cruel de son autorité. Il vaut mieux absoudre mille coupables que de condamner un seul innocent. C'est ainsi que pensoit Titus ; & il vaut mieux être Titus dans la vie , & même aux yeux de la postérité , que d'être un Alexandre , souillé du sang de Clytus , & que de faire trembler toute l'Asie.

Critiques allemands , exercez-vous maintenant sur cette histoire de ma vie. La vérité s'y présente de toutes parts , nue & sans ornemens. Je n'ai jamais appris à dissimuler , & mille témoins encore vivans déposent encore en faveur de cette vérité.

Mon emblème en prison & en liberté étoit un hibou au milieu de la nuit ,

tandis que les autres oiseaux dorment, avec cette inscription : « Hier
» il me sembloit que j'étois né pour
» servir de risée à tous les oiseaux ;
» maintenant, que mes ennemis dorment, je vois quelle étoit ma folie.
» Homme ! telle est l'image de l'envie.
» Chaque chose ne dure qu'un tems.
» Apprends des hibous persécutés à
» triompher par le mépris du desir de
» la vengeance. A la fin viendra la nuit
» qui fera taire tes calomniateurs ; &
» dans les jours de la détresse, écoute
» le hibou qui te dira comment il rit
» des envieux. »

Je veux encore ajouter ici un autre de mes emblèmes, parce qu'il revient parfaitement à mon sujet. « Le tigre ne
» déchire jamais aucun animal, s'il n'est
» poussé par la faim : les chiens seuls
» sont infatigables, & mordent uniquement pour leur plaisir. Dans les pays
» qui gémissent sous le pouvoir arbitraire les hommes s'entre-déchirent

» comme les chiens ; l'esclave qui fait
» ramper donne des loix , & le fidèle
» serviteur ne reçoit aucune récom-
» pense. Le cerf est chassé & réduit aux
» abois avec tous ceux qui osent parler
» en faveur de la liberté. L'âne seul
» est estimé & n'a rien à craindre des
» chiens. Celui qui fait tourmenter ses
» frères , passe à la cour pour un grand
» homme. Malheur à celui qui se voit
» sous la dent des chiens de cette es-
» pèce , & qui ne veut point hurler
» avec eux. »

Puisque j'ai déjà interrompu le fil de
ma narration par cette digression mo-
rale , je profiterai de l'occasion pour
répéter les vers suivans tirés du troi-
sième volume de mes écrits. Ils feront
connoître les motifs de consolation qui
me soutenoient dans ma prison.

« Ici , dans mon lugubre cachot , la
» raison m'offre sa douce lumière ; &
» mon courage est soutenu par le sen-
» timent de mon innocence. Quand

» la calomnie se déchaîne contre moi,
» quand un penchant involontaire m'en-
» traîne vers le monde, & que l'amour
» de la gloire m'inspire la mélancolie,
» mon cœur reste toujours intrépide;
» & puisqu'il ne me condamne pas,
» le tems fera mon juge. Le jugement
» du peuple ne me rend ni blanc ni
» noir. Malheur n'est pas crime, & ce
» n'est pas le châtiment, mais le for-
» fait qui déshonore. Que les gens de
» bien prononcent sur ce que Trenck
» a mérité, La vertu la plus pure gé-
» mit souvent dans les fers, tandis que
» le vice heureux habite les palais.
» Celui qui s'élève dans sa prison à
» des idées grandes & sublimes, & qui
» fait rire dans le malheur, est dès-lors
» un grand homme, quelque injustice
» qu'il ait essuyée. La vraie récompense
» du mérite n'émane pas du trône. »

Je reprends le fil de ma narration.

Après le mauvais succès de cette
entreprise & cette conservation mira-

culeuse de ma vie, je commençai donc à moraliser plus solidement. La réflexion me fit trouver en moi-même des motifs de consolation, & m'encouragea à supporter mes maux avec constance.

Mon honnête Gefhardt m'avoit rendu l'espérance. Je m'occupai alors de nouveaux plans pour me sauver encore. On avoit placé une sentinelle devant ma porte pour m'observer de plus près, & on choisissoit toujours pour ce poste des gens mariés & du pays, sur lesquels on croyoit pouvoir compter davantage; mais il me fut au contraire plus facile de les séduire que des étrangers, comme on le verra dans la suite; car le Poméranien est naturellement bon, par conséquent sensible & facile à gagner.

Cependant je commençois à m'accoutumer peu à peu à mes chaînes. J'appris à peigner mes cheveux, & même à les nouer d'une main. Ma barbe,

qui avoit été si long-tems sans être rasée, me donnoit un air effroyable ; je commençai à l'arracher. Cette opération me fit souffrir beaucoup, sur-tout autour de la bouche ; mais elle devint, comme le reste, une habitude, & par la suite, je ne manquois jamais de m'épiler toutes les six semaines ou les deux mois, parce que le poil arraché avec la racine avoit besoin au moins d'un mois avant que de repousser & d'être assez long pour pouvoir être saisi avec les ongles. La vermine ne m'a jamais tourmenté ; la grande humidité sans doute lui étoit contraire. Je n'ai jamais été enflé, parce que, comme je l'ai dit ci-dessus, je savois prendre de l'exercice. L'obscurité continuelle dans laquelle j'étois, étoit la seule chose à laquelle je ne pouvois m'accoutumer. Au reste j'avois beaucoup lu & vu, & j'avois trop couru le monde, pour n'avoir pas toujours matière à réflexions. Le sujet que le hasard offroit

à mes idées, je le méditois sous tous les rapports aussi profondément, que si j'eusse tenu le livre ouvert sous mes yeux ou que si j'avois eu la liberté de coucher moi-même mes pensées sur le papier.

Je contractai une si grande habitude de réfléchir, que je composois des discours entiers, des fables, des poëmes & des satyres, que je récitois tout haut, & qui se gravoient si fortement dans ma mémoire, qu'après ma délivrance j'ai pu en recueillir près de deux volumes.

Accoutumé ainsi à travailler de tête sans plume ni papier, mes jours de douleur passaient comme des instans. La suite de ma narration fera voir combien ce travail m'a procuré d'égards & d'amis dans ma prison, & que ce fut à lui que je dus la permission d'écrire, du papier, de la lumière, & enfin ma liberté.

Je dois toutes ces consolations aux

sciences acquises dans ma jeunesse, fruit salutaire de mon travail. Je conseille donc sincèrement à tous mes lecteurs d'employer leur tems comme moi. Les rois peuvent donner des richesses, des dignités & des honneurs à l'homme le plus indigne & le plus inepte, les lui reprendre à leur gré, & le replonger dans le néant; mais avec tout leur pouvoir, ils ne peuvent pas faire d'un sot un savant ou un homme de génie, ni dépouiller de ses connoissances l'homme laborieux qui les possède.

La Providence a sagement établi, que tout ce que nous pourrions nous donner nous-mêmes, vertu, science & amour du travail, nous resteroit en propre, sans que ni le destin, ni les hommes puissent les altérer ou nous les enlever. Mais au contraire, tout ce que les autres peuvent nous donner ou ce qu'on fait surprendre à leur foiblesse, se dissipe souvent comme un songe léger,

Le pouvoir même & le courroux de Frédéric , qui dispersa des légions entières & détruisit des armées , ne purent atteindre ni mon honneur ni ma tranquillité. En vain il me plongea dans un cachot, il m'accabla de fers, je bravai toute sa puissance; rassuré par la justice de ma cause, je trouvai en moi-même des forces pour résister. Je triomphai à la fin, & je me présente aujourd'hui devant le tribunal équitable du public comme martyr de la vertu, comme un modèle glorieux à imiter, & comme un honnête homme maltraité, dont la noble assurance fait rougir des princes & des calomniateurs.

— Ceux qui m'opprimoient sont déjà descendus dans le tombeau avec ignominie; ceux qui ont usurpé mes biens à Vienne, & qui étoient mes juges, vivent, les uns dans une maison de force, comme Krugel & Zetto, ou vont mendier leur pain, comme Doo & Graveniz. Ceux qui sont restés riches

ne sont pas non plus aussi heureux que moi, & sont obligés de baisser humblement les yeux, par-tout où moi & mes enfans sommes accueillis & estimés, & où nous voyons tous les honnêtes gens plaindre notre infortune.

Ainsi, jeune homme, travaille avec ardeur ! car sans travail personne ne peut amasser des trésors indestructibles. Travaille, dis-je, & dans tes peines tu trouveras ta récompense. Alors, si tu es en butte aux coups du fort, suis mon exemple, apprends de moi à sourire dans le malheur, & profite, s'il se peut, de mon expérience pour devenir sage, honnête & heureux, au moins dans ta vieillesse.

Je puis assurer avec certitude à tous mes lecteurs que, même au fond de ma prison, les années s'écoulèrent pour moi comme des jours. Quelquefois cependant quand le desir des jouissances de la société, l'amour de la liberté se réveilloient dans mon cœur, quand

il se révoltoit à la vue de mes fers, quand je me figurois mes ennemis triomphans, ou que je voyois échouer un des projets concertés pour ma fuite, alors je sentoís, malgré moi, malgré ma philosophie, toute l'amertume de ma situation. Quand je réfléchissois que le même monarque, pour le service duquel je m'étois sacrifié, m'abandonnoit & étoit insensible à mes maux, quand je me rappellois les jours de ma prospérité, quand je me figurois que tant d'honnêtes gens pouvoient me croire criminel d'après ma cruelle punition, & que tous les moyens de justification m'étoient refusés..... grand Dieu ! quel trouble, quel tourment ! la soif de la vengeance & la rage l'emportoient alors sur la patience ; alors toute ma raison m'abandonnoit, & la coupe de Socrate auroit été pour moi le plus grand des bienfaits.

Le motif principal qui m'empêcha de me détruire, fut l'amour, J'avois

laissé en Autriche un objet cher à mon cœur ; & je desirois de vivre encore pour elle. Le poëme qui se trouve dans le second volume de mes écrits, intitulé, *Damon prisonnier , à Doris*, prouve avec quelle force je sentoie encore cette passion. Je ne voulois ni abandonner ni affliger mon amie. Mon existence lui étoit encore utile , ainsi qu'à ma sœur qui avoit tout hasardé, tout souffert & tout perdu pour moi. Je voulois donc conserver mes jours pour ces deux personnes ; il n'y avoit pas de malheurs que je ne pusse supporter pour elles , de patience dont je fusse incapable. Mais , hélas ! lorsque , après dix ans de captivité j'obtins ma liberté, toutes les deux étoient au tombeau , & je n'ai point joui du bonheur dont l'attente seule m'avoit engagé à souffrir si long-tems.

Ma devise, par laquelle je justifiois à mes propres yeux les entreprises que je formois pour ma délivrance, étoit celle-ci :

« Celui qui tombe dans l'eau cherche
» à gagner la terre; quand le mât &
» le gouvernail sont brisés, le pilote
» regagne le rivage. L'oiseau captif
» s'enfuit, s'il le peut, de sa cage, &
» celui qui peut s'évader, ne doit pas
» rester dans les fers. »

Trois semaines environ après ma dernière tentative, l'honnête Gefhardt vint pour la première fois monter la garde auprès de moi.

Ma première entreprise avoit fait beaucoup de sensation. En effet, une prison construite uniquement pour moi, sur un plan particulier, & d'après les idées de plusieurs faiseurs de plans, que chacun croyoit impénétrable, avoit été détruite par un travail de dix-huit heures, & cela le neuvième jour que j'y étois enfermé.

A peine Gefhardt fut-il à son poste, que nous commençâmes à parler librement. Car, en mettant un pied sur le bois du lit, ma tête atteignoit jusqu'au

soupirail. Il me décrivit fidèlement tout le local de ma prison, & notre premier projet fut de me sauver par-dessous les fondations qu'il avoit vu construire, & qu'il m'assura n'avoir que deux pieds de profondeur.

Avant toutes choses, il me falloit de l'argent. Nous y pourvûmes de la manière suivante.

La première fois qu'il releva la garde, il me passa un fil d'archal, avec une feuille de papier roulée autour, puis un morceau de bougie assez petite pour passer à travers le grillage de ma fenêtre, du soufre, de l'amadou allumée & une plume. Le tout me parvint heureusement; j'eus bientôt de la lumière; je me piquai au doigt, & mon sang servit d'encre.

J'écrivis à Vienne, à mon fidèle ami le capitaine Ruckhard; je lui peignis en peu de mots ma situation, en lui donnant 3000 florins à prendre sur

mes revenus, & le priant d'en disposer comme je vais le dire.

Il devoit garder 1000 florins pour son voyage, & se trouver le 15 août à Gummern, petite ville de Saxe, qui n'est qu'à quatre lieues de Magdebourg, & s'y montrer le même jour à midi avec une lettre à la main. Il devoit rencontrer un homme portant un rouleau de tabac à fumer, & lui remettre 2000 florins en or, après quoi il retourneroit à Vienne. Gefhardt reçut la même instruction, & je lui fis tenir ma lettre à travers la fenêtre, comme il m'avoit fait passer le papier. Il envoya sa femme à Gummern avec cette lettre, & elle la mit heureusement à la poste.

Dès ce moment, mon espoir augmenta chaque jour, & toutes les fois que Gefhardt étoit de sentinelle, nous prenions toutes les mesures nécessaires pour ma fuite.

Le 15 août arriva enfin. Il se passa quelques jours, avant qu'il fût sentinelle

auprès de moi. Mais quelle fut ma joie, lorsqu'il me cria un jour : tout a réussi.

Il revint le même soir ; nous concertâmes ensemble le moyen de me passer l'argent.

Je ne pouvois pas atteindre jusqu'au grillage , à cause des chaînes de mes mains ; le soupirail d'ailleurs étoit trop petit. Il fut donc arrêté qu'à la première garde il feroit le service de pourvoyeur, & qu'en remplissant ma cruche, il y mettroit l'argent.

Tout fut heureusement exécuté. Mais je fus très-surpris, lorsque au lieu de 1000 florins, j'y trouvai la somme entière de 2000, dont je lui avois cependant permis de prendre la moitié.

Il n'y manquoit que cinq pistoles, & il ne voulut jamais en accepter davantage, parce qu'il se croyoit assez payé.

Honnête homme, brave grenadier poméranien ! qu'il est peu de gens capables d'imiter ton exemple ! que ton nom soit immortalisé avec mes

écrits & mes malheurs, car jamais je n'ai rencontré d'ame plus grande & plus désintéressée que la tienne !

Cependant je l'ai par la suite engagé, mais avec beaucoup de peine, à accepter les 1000 florins ; mais on verra bientôt qu'il n'en a pas joui, & qu'ils furent la cause du malheur de son imbécille femme. Pourvu d'argent, je songeai à exécuter mon premier plan, qui étoit de me sauver par-dessous les fondations, & je m'y pris de la manière suivante.

D'abord il falloit me délivrer de mes chaînes. Pour cela, Gefhardt me passa une couple de limes. L'anneau de fer que j'avois au pied étoit si large, que j'avois un bon quart de pouce de jeu. Plus je limois, plus j'avois de jeu, & je parvins enfin à le couper tout-à-fait. Alors le dégageant de la chaîne, je me trouvai libre, & l'anneau pouvoit s'ouvrir sans qu'il y parût au-dehors. De cette manière mes pieds

furent aussi dégagés, & il étoit impossible de trouver l'entaille, même en faisant la visite la plus exacte, parce qu'on ne pouvoit examiner que le dehors. Tous les jours mes mains s'assouplissoient, & je les retirois toutes deux des anneaux. Ensuite je limai la charnière, &, à l'aide d'un clou d'un pied de long, que j'avois tiré du plancher, je me fis une clef, avec laquelle j'ouvris & je fermais les vis à volonté, de manière qu'on ne pouvoit rien découvrir. Le cercle qui me ceignoit le corps ne me gênoit point. Mais je coupai, à la chaîne qui l'attachoit à la barre de fer, le milieu d'un chaînon, & je limai le suivant, de manière qu'il pût passer par l'ouverture; ainsi je parvins à me délivrer de mes fers.

A midi, lorsqu'on faisoit la visite, je mouillois un peu de pain de munition, & je le frottois sur du fer rouillé pour lui en donner la couleur. Cette pâte me servoit à fermer le

chaînon ouvert. Je la faisois sécher la nuit à la chaleur de mon corps, & je frottois ensuite l'endroit avec de la salive pour lui donner le poli du fer. Par ce moyen, il étoit impossible de connoître l'endroit coupé, & je parierois que personne n'eût pu deviner quel étoit le chaînon limé, à moins de frapper sur tous avec un marteau. Après cela, je fus le maître d'ôter mes chaînes quand je le voulois.

On ne visitoit jamais la fenêtre. Je défis les deux crochets qui l'attachoient au mur; mais je les remettois tous les matins après les avoir barbouillés de chaux. Je me fis passer du fil de fer par mon ami, & j'essayai de faire un nouveau grillage. J'y réussis; en conséquence je coupai celui qui étoit à la fenêtre, où l'on ne regardoit jamais, & je mis le mien à la place. Je m'établis par ce moyen une libre communication avec la sentinelle, & je pus renouveler l'air de ma prison. Je me

procurai tous les instrumens dont je pouvois avoir besoin, jusqu'à de la chandelle & un briquet. Seulement je suspendois ma couverture devant la fenêtre, pour qu'on ne vît pas de lumière, & je pouvois ainsi travailler tout à mon aise, sans que personne pût m'apercevoir du dehors. Enfin, quand tout fut disposé, je mis la main à l'œuvre.

Le plancher de ma prison n'étoit pas de pierres, mais de grosses planches de chêne, épaisses de trois pouces; on en avoit mis trois couches l'une sur l'autre en sens contraire. Par conséquent le plancher avoit neuf pouces d'épaisseur, & il étoit uni avec des broches d'un pouce de diamètre & d'environ un pied de long.

En les dégageant un peu autour de la tête, je parvins, avec la barre de mes menottes, à en arracher une; je l'aiguifai sur les pierres de mon tombeau, & j'en fis un excellent ciseau pour couper les planches.

Je hasardai alors la première entaille, qu'il falloit faire de plus d'un pouce à la surface extérieure, pour creuser librement; je tirai ensuite le morceau de planche qui entroit dans le mur d'environ deux pouces; ensuite je la rognai, jusqu'à ce qu'elle joignît exactement. Je bouchai les fentes avec du pain, je répandis de la poussière par-dessus, & je vis qu'il étoit impossible de rien appercevoir.

Cet ouvrage fini, je travaillai en dessous avec moins de précaution, & j'eus bientôt percé le triple plancher. Alors je trouvai un sable blanc & très-fin, sur lequel est construit tout le fort de l'Etoile. Quant aux éclats du bois, je les rassemblois soigneusement, & je les faisois entrer sous le plancher.

Je ne pouvois pas aller plus loin sans secours extérieur; car, quand on remue une terre qui ne l'a pas été depuis plusieurs années, il est impos-

sible de replacer dans le trou tout ce qu'on en a tiré.

Il fallut donc que mon grenadier me passât quelques aunes de toile. J'en fis des boudins de six pieds de long, qui pouvoient passer entre les barreaux. Je les remplis de sable; & toutes les fois que Gefhardt étoit de faction la nuit, je les pouissois dehors, & il les vuidoit avec précaution.

Dès que j'eus de la place, je me fis passer tous les instrumens nécessaires, jusqu'à de la poudre, du plomb, une paire de pistolets de poche, des couteaux & une baïonnette. Tout cela fut mis en sûreté sous le plancher.

Je trouvai alors que les fondemens de ma prison avoient quatre pieds, & non pas deux, de profondeur. Or, pour descendre si bas & creuser par-dessous, il falloit beaucoup de tems, de peine & de précautions, car je pouvois facilement être entendu; mais je surmon-
tois toutes ces difficultés.

Le trou dans lequel je descendois avoit donc quatre pieds de profondeur, & il falloit qu'il fût assez large pour pouvoir m'y mettre à genoux, travailler & me baisser: on ne sauroit croire combien j'eus à souffrir, tant que je fus obligé d'être couché en haut sur le plancher, & de pencher la tête & le corps à quatre pieds de profondeur, pour en tirer le sable avec les mains; il faut avoir passé par-là pour s'en former une idée. Cependant j'étois obligé de le faire toutes les fois que je travaillois, jusqu'à ce que je fusse arrivé aux fondemens. Au moment de la visite, tout étoit rejeté dans le trou, & il me falloit bien quelques heures pour remettre tout au-dehors dans l'état ordinaire.

Ce qui me servit le plus, ce fut la chandelle & la bougie; mais comme Gefhardt n'étoit de garde auprès de moi que tous les quinze jours, mon travail alloit fort lentement; & comme

il

il étoit défendu aux sentinelles de me parler sous peine de la corde, je ne voulus pas m'exposer à faire un nouvel ami, de peur d'être trahi.

Cet hiver, je n'eus point de poêle; je souffris beaucoup du froid; mais, soutenu par l'espoir de me sauver, je conservai ma gaieté, au grand étonnement de tout le monde.

Gefhardt me passoit aussi des provisions de bouche, qui consistoient en boudins & en viande fumée, & quand je ne travaillois pas à mon mur, j'avois du papier & de la chandelle; j'écrivois & je composois des satyres, & mon tems se passoit ainsi, non sans quelque plaisir.

Il m'arriva à cette époque un accident, qui pensa faire évanouir toutes mes espérances.

Gefhardt avoit travaillé avec moi pendant la nuit. A l'heure même où il fut relevé, & que je voulus remplacer

ma fenêtre, elle m'échappa des mains, & il se cassa trois carreaux.

Il ne devoit revenir au poste que quand il feroit de garde. Je restai bien une heure dans le désespoir, & sans savoir quel parti prendre, car on n'eût pas manqué de voir en entrant que la fenêtre étoit cassée; & comme je n'y pouvois atteindre avec mes fers, on auroit visité plus exactement, & on auroit trouvé que le grillage n'étoit plus attaché.

Voici le parti auquel enfin je me déterminai. Comme la sentinelle s'amusoit à siffler au bas de ma fenêtre, je lui criai: « Camarade, ayez pitié, » non pas de moi, mais d'un de vos » camarades, qui fera infailliblement » pendu si vous ne m'assistez pas. Pour » un léger service, je vais vous jeter » tout de suite 30 pistoles. »

Il fut un instant sans me répondre, puis il me dit tout bas: avez-vous donc de l'argent?

Je comptai aussi-tôt 30 pistoles & les lui jetai. Il me demanda ce qu'il y avoit à faire.

Je lui racontai le malheur qui m'étoit arrivé au sujet de la fenêtre, & je lui passai la mesure en papier des trois carreaux. Par bonheur c'étoit un homme adroit & décidé. La porte des palissades n'étant pas fermée dans le jour par la négligence de l'officier, il se fit relever pour une demi-heure, par un de ses camarades, courut à la ville, & avant que le tems de sa faction fût expiré, il me passa heureusement les carreaux. J'en fus si content, que je lui jetai encore 10 pistoles.

Tout fut remis pour la visite de midi; un maître vitrier n'eût pas été plus adroit que moi, & mon pauvre Gefhardt fut sauvé.

C'est ainsi qu'il n'est rien dans le monde que ne puisse faire l'argent;

& cet accident est à coup sûr un des plus remarquables de mon histoire. Je n'ai jamais reparlé à l'homme qui m'a rendu un aussi grand service.

Mais on devine facilement quelle fut l'inquiétude de Gefhardt. Il revint au poste au bout de quelques jours, & fut d'autant plus étonné de l'heureux succès de cette démarche, qu'il connoissoit l'homme qui l'avoit relevé pour avoir cinq enfans, & être le plus vieux & le plus incorruptible de la compagnie.

Actuellement mon ouvrage avançoit. J'avois aisément démoli les fondemens par-dessous ; mais cet accident avoit rendu Gefhardt si timide, qu'il trouvoit mille difficultés à m'objecter à mesure que mon trou s'avançoit, & que je voulois prendre avec lui les dernières mesures pour assurer ma fuite. Il soutint qu'il me falloit du secours de dehors pour me sauver sûrement, & ne pas l'entraîner dans mon mala-

heur. Nous prîmes donc la résolution suivante qui ruina mes projets, & me fit perdre le fruit de huit mois de travail.

J'écrivis une seconde lettre à mon ami Ruckhard; je lui donnai de l'argent à reprendre sur ma caisse, & le priai de reparoître à Gummern, de se tenir prêt au tems marqué, & de m'attendre six jours de suite avec deux chevaux de relais sur le glacis de Klosterberg, tout étant prêt pour ma fuite.

Gefhardt auroit bien trouvé moyen dans l'espace de six jours d'avoir le poste de ma prison. Je vivois par conséquent dans l'espoir le plus flatteur. Mais, hélas! cet heureux tems ne dura que trois jours.

Ma délivrance, sans doute, n'étoit pas encore arrêtée par la Providence. Gefhardt avoit envoyé sa femme à Gummern avec la lettre. Cette maladroite dit au maître de poste que son mari avoit un procès à Vienne; qu'il

eût la bonté de remettre cette lettre en mains sûres, & pour l'y engager, elle lui donna dix écus.

Cette libéralité fit naturellement soupçonner au maître de poste saxon qu'il y avoit là-dessous du secret. Il ouvrit la lettre, en vit le contenu; & au lieu de la faire partir, ou de l'envoyer à Dresde à son supérieur, il l'apporta au gouverneur de Magdebourg, le duc Ferdinand de Brunswick.

Quelle fut ma surprise, lorsque, à trois heures de l'après-dîner, je vis entrer dans ma prison le duc lui-même avec une suite nombreuse, & qu'il me montra la lettre, en me demandant d'un ton d'autorité, qui l'avoit portée à Gummern.

Ma réponse fut, que je l'ignorois. Aussi-tôt on se mit à faire la visite la plus exacte. Il entra des forgerons, des charpentiers, des maçons; & après une demi-heure de perquisitions, on ne

trouva ni le trou qui étoit au plancher, ni les coupures faites aux chaînes. Seulement on découvrit le faux grillage de la fenêtre, qui fut aussi-tôt fermée de planches, & à laquelle on ne laissa qu'un soupirail de six pouces de largeur.

Alors le duc commença à faire des menaces. Je répondis avec fermeté, que je n'avois jamais vu la sentinelle qui m'avoit rendu ce service, & que je ne lui avois jamais demandé son nom, afin de ne pouvoir jamais causer son malheur.

Ses représentations ne produisant aucun effet sur moi, le gouverneur me dit d'un ton grave mêlé de bonté :

« Trenck, vous vous êtes toujours plaint de n'avoir jamais été entendu, ni jugé légalement; je vous donne ma parole d'honneur que vous obtiendrez l'un & l'autre, & que je vous ferai ôter toutes vos chaînes, aussi-tôt que vous aurez nommé l'homme que vous avez chargé de cette lettre. »

Je lui répondis avec une noble fermeté; « Monseigneur, tout le monde fait que je n'ai pas mérité de ma patrie le traitement cruel que j'en reçois. Mon cœur est exempt de reproches. Je cherche à recouvrer ma liberté par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Mais si j'étois capable de nommer l'homme compatissant, qui m'a secouru par humanité, si je pensois d'une manière assez basse, pour acheter mon bonheur aux dépens de celui d'un autre; c'est alors que je mériterois de périr comme un scélerat, dans les fers dont je suis chargé. Du reste, faites de moi ce que vous voudrez, mais songez que je ne suis pas encore entièrement abandonné, que je suis capitaine de cavalerie, & que je m'appelle Trenck. »

Le duc fut étonné, tourna le dos, & partit; j'ai su depuis qu'il dit hors de la prison : je le plains, & j'admire sa fermeté.

Cependant ce fut pour un homme aussi prudent que le duc, une grande faute, d'avoir eu avec moi, devant toute la garde, cet entretien, qui dura assez long-tems, & que j'ai abrégé ici. Car les soldats de la garnison voyant que je ne trahissois personne, prirent en moi tant de confiance, qu'il me fut très-facile de trouver parmi eux toutes sortes de secours; sur-tout le duc ayant dit qu'il savoit que j'avois caché de l'argent, & que j'en avois déjà distribué à plusieurs sentinelles.

Il y avoit à peine une heure que le duc étoit parti, lorsque j'entendis un grand bruit; j'écoutai: c'étoit un grenadier qui s'étoit pendu avec son cordon de cheveux aux palissades de ma prison.

L'officier de garde entra encore une fois avec le major de place, pour prendre une lanterne qu'on avoit oubliée. En sortant il me dit tout bas :

quelqu'un de votre complot vient de se pendre.

Mon saisissement fut extrême, car je n'imaginois pas que ce pût être un autre que mon honnête Gefhardt.

Profondément frappé de cette idée sinistre, après un instant de réflexion, je me rappelai la promesse que le duc m'avoit faite, si je voulois lui nommer l'homme qui s'étoit chargé de ma lettre. Je frappai donc à la porte, & demandai à parler à l'officier. Il vint à la fenêtre savoir ce que je voulois. Je le priai de vouloir bien dire au gouverneur, que je demandois de la lumière, de l'encre, du papier & une plume, pour lui découvrir, à lui seul, mon secret par écrit.

L'officier fit ma commission, & sur le soir on ouvrit mes portes pour m'apporter de l'encre, une plume, du papier & de la lumière. On me donna une heure de tems, & on se retira.

Je commençai alors à écrire; ma

garde-robe me servit de table. J'allois nommer mon pauvre Gefhardt, ne doutant point qu'il ne fût mort, mais ma main trembla, & mon sang se glaça dans mes veines.

Tout-à-coup je me levai, & m'approchant du trou de ma fenêtre, je m'écriai :

« Mon Dieu ! est-ce que personne ne sera assez humain pour me dire le nom de celui qui vient de se pendre, afin que j'en puisse sauver beaucoup d'autres ? »

La fenêtre étoit encore ouverte, elle ne fut bouchée que le lendemain. Je jetai en conséquence cinq pistoles enveloppées dans un papier, & je dis : « Ami, prends cet argent, & sauve tes camarades, ou va me trahir, & charge-toi des meurtres qui vont se commettre. »

On ramassa le papier, & après un instant de silence entrecoupé de quelques soupirs, j'entendis une voix qui

me dit tout bas : il s'appelloit Schuz, de la compagnie de Ripps.

Aussi tôt j'écrivis Schuz au lieu de Gefhardt, quoique ce fût la première fois que j'entendisse ce nom, & que je n'eusse jamais eu aucune liaison avec cet homme. Dès que ma lettre fût finie, je demandai le lieutenant. Il vint la prendre, enleva mon écritoire & ma chandelle, & referma les portes.

Mais le duc s'étoit douté de la ruse, & souçonnoit que je devois connoître plus d'un soldat; il laissa les choses sur l'ancien pied, & je n'obtins ni audience, ni conseil de guerre.

Dans la suite j'ai appris les circonstances suivantes, qui expliquent cette énigme.

Pendant que j'étois encore tenu dans la citadelle, j'entendis un factionnaire devant ma fenêtre vomir des malédictions, jurer & dire tout haut :
« que le diable emporte le service de

Prusse ! Si Trenck favoit ma façon de penser , à coup sûr il ne resteroit pas long tems dans son sacr... trou. »

J'entrai aussi - tôt en conversation avec lui , & il m'assura que si je pouvois seulement lui donner de l'argent pour acheter une petite barque , afin de traverser l'Elbe ensemble , il auroit bientôt limé mes ferrures & ouvert mes portes.

Je n'avois point d'argent ; mais je lui donnai un bouton de manche à brillans , qui pouvoit valoir 500 florins , & qu'on ne me connoissoit pas.

Il le reçut ; mais depuis cette époque je n'ai plus eu de ses nouvelles. Souvent il faisoit sentinelle près de moi ; je le reconnus à son accent westphalien ; je lui parlois , mais il ne me faisoit pas de réponse.

Cet homme avoit probablement vendu mon bouton de manche , & il en avoit montré l'argent ; car , lorsque le duc me quitta , le lieutenant

de garde parla durement à ce Schuz, & lui dit : Tu es sans doute le coquin qui s'est chargé de la lettre de Trenck ; car depuis long-tems tu as dissipé beaucoup d'argent, & fait voir des louis. Où les as-tu pris ?

Schuz s'effraya ; il se sentoît coupable, & soupçonna que je le trahirois, pour me venger de ce qu'il m'avoit trompé. Justement il vint relever à mon poste ; & dans le premier instant de terreur, il prit son cordon de cheveux & s'étrangla.

Quelle surprenante disposition d'événemens ! Le trompeur est puni, une année entière après son crime, & sa mort sert à sauver l'honnête Gefhardt.

Cependant on avoit doublé mes sentinelles, pour me rendre plus difficile toute communication avec les soldats. Gefhardt revint bien à mon poste, mais il eut de la peine à trouver l'occasion de me parler sans danger. Il me remercia de ma discrétion, me

souhaita un bon succès, & me dit que la garnison alloit marcher en campagne.

Combien cette nouvelle m'alarma ! Je voyois de nouveau échouer tout le plan que j'avois formé pour ma fuite ; mais je repris bientôt courage, en songeant que ma mine n'étoit pas découverte, & que j'avois encore 500 florins, une provision de chandelle, & tous les instrumens cachés chez moi.

Huit jours au plus après cette aventure, la guerre de sept ans s'alluma, & les régimens se mirent en campagne.

Le major de Weiner entra dans ma prison pour la dernière fois, & me livra au nouveau major de la milice, nommé Bruckhausen, l'homme le plus grossier & le plus fieffé rustre de la terre. Je parlerai souvent de cet homme ; & on peut lire son caractère dans la satire du deuxième volume de mes écrits, intitulée : *La destinée de M. le major Kilian de Mops.*

Je perdis ainsi tous mes anciens majors & lieutenans de garde, qui, tous sans exception, m'avoient témoigné beaucoup d'estime, & traité avec la plus grande humanité; je me trouvai un vieux prisonnier dans un monde nouveau.

Cependant mon courage augmenta, parce que je savois que les officiers, ainsi que les soldats de milice, sont plus faciles à corrompre que ceux des troupes réglées. L'expérience me montra bientôt que je ne m'étois pas trompé dans mes conjectures.

On avoit choisi quatre lieutenans pour garder alternativement le fort de l'Etoile, & dans moins d'un an il y en eut trois d'intelligence avec moi.

Mais à peine les régimens furent-ils en campagne, que le nouveau commandant de Boik parut dans ma prison, avec la figure d'un tyran impérieux & cruel. Il étoit chargé par le Roi de répondre de ma personne sur sa

tête, & en conséquence il avoit permission d'en agir avec moi, comme il le jugeroit à propos.

Cet homme étoit réellement un esprit borné, il avoit le cœur dur, & obéissoit en esclave aux ordres qu'il avoit reçus. Il étoit d'ailleurs ombrageux, craintif & méfiant; en conséquence il trembloit toutes les fois qu'il croyoit possible que je m'échappasse de ses fers. Ajoutez à cela qu'il me regardoit comme un scélérat & un traître à la patrie, en me voyant punir si rigoureusement par son monarque. Sa barbarie envers moi étoit donc fondée, & sur mon caractère connu, & sur ses sentimens méprisables.

Il entra dans ma prison, non pas comme un officier qui vient voir un officier malheureux, mais comme un bourreau qui entre chez un criminel. Il amena avec lui des forgerons qui me mirent au cou un carcan monstrueux de la largeur de la main, &

qui fut attaché à l'anneau du pied par une grosse chaîne.

On attachâ aussi à ce carcan deux autres chaînes plus légères, comme on peut le voir dans mon portrait, & avec lesquelles on me tiroit çà & là comme un ours. Ma fenêtre fut fermée par un maçon, & on n'y laissa qu'un petit soupirail. Enfin il m'ôta jusqu'à mon lit, ne me donna pas de paille, & me quitta en vomissant mille injures contre ma souveraine, l'impératrice-reine, contre toute son armée, & contre moi-même; mais je le lui rendis bien, & mes réponses le mirent dans une fureur inconcevable.

Qu'on se figure ma situation entre les mains d'un pareil tyran! cependant mon bonheur voulut qu'on n'eût pas découvert que le fer avoit été limé à l'anneau du pied. Par conséquent toutes les chaînes qu'on y ajoutoit ne signifioient rien, & il m'étoit possible, avec le tems, de m'en débarrasser. J'avois

une bonne provision d'instrumens, ainsi que de chandelles, d'amadou & de papier. Quoiqu'il fût impossible de percer dans le fossé où étoient deux sentinelles, je conservois encore l'espoir de gagner facilement un officier de garde à force d'argent, & par conséquent d'avoir des secours, & de trouver un libérateur comme dans Glatz.

Si l'on eût exécuté à la lettre tous les ordres du monarque, il m'eût été impossible de rien entreprendre; car son intention étoit qu'on m'interdît toute communication avec les hommes.

Pour cela les quatre clefs de mes portes devoient être dans quatre mains différentes. L'une chez le commandant, l'autre chez le major de place, la troisième chez le major du jour, & la quatrième chez le lieutenant de garde.

Par conséquent je n'aurois jamais trouvé occasion de parler à chacun d'eux en particulier. Dans le com-

mencement tout cela s'exécuta ponctuellement, excepté que le commandant ne paroissoit que tous les huit jours.

Mais il arriva ensuite tant de prisonniers de guerre à Magdebourg, que le major de place fut obligé de remettre sa clef au major du jour; & le commandant ne revint plus du tout, parce que la citadelle étoit à une demi-lieue du fort de l'Etoile.

Dans ce même fort étoit aussi détenu, depuis 1746, le général prussien de Wallrabe; mais il avoit sa maison particulière dans l'intérieur du fort, & 3000 rixdalers à dépenser.

Le major de jour avec l'officier de garde dînoient chez lui, & y restoient le plus souvent jusqu'au soir en société.

Peu à peu ces messieurs eurent compassion de moi, & donnèrent les clefs au lieutenant de garde quand on devoit visiter chez moi.

Par ce moyen, j'eus insensiblement occasion de leur parler séparément, ce qu'ils cherchoient eux-mêmes. C'est là l'origine de toutes mes nouvelles entreprises, sur lesquelles je passerai le plus rapidement possible, afin de ne pas fatiguer mes lecteurs.

Il n'y avoit que trois majors & trois lieutenans qui se relayoient, & que Bork avoit choisis pour cela.

Cependant ma situation étoit affreuse; mon carcan avec mes énormes chaînes m'empêchoient de faire aucun mouvement, & je ne pouvois pas encore le défaire avant d'avoir observé pendant quelques mois quelles étoient les parties de mon accoutrement de fer, que l'on croyoit assez sûrs pour ne les visiter jamais.

Le plus cruel fut de m'avoir ôté mon lit. Je demeurai donc assis par terre, contre le mur humide, obligé de tenir avec la main les chaînes attachées au carcan, parce qu'elles

m'étrangloient & me causoient, par une trop forte compression sur la nuque, des maux de tête insupportables. Comme la barre qui séparoit mes deux mains en faisoit baisser une, quand l'autre, appuyée sur le genou, soutenoit le carcan, mes bras devinrent si engourdis, qu'on les voyoit diminuer chaque jour. On peut se figurer s'il m'étoit difficile de dormir & de reposer dans cet état.

Enfin le mal l'emporta sur mes forces physiques & morales, & je fus attaqué d'une fièvre ardente.

Le tyran Bork demeura inflexible, ne demandant qu'à avancer ma mort, pour être délivré du soin de me garder. Ce n'est qu'ici que je sentis ce qu'est un prisonnier malade, sans lit, sans soulagement, sans consolation & sans secours. L'ame la plus forte succombe, tous les raisonnemens sont superflus quand le corps est affoibli; & je ne peux songer encore qu'avec

horreur aux sensations que j'éprouvai alors.

Mais comme j'étois décidé à attendre mon sort, à braver mes persécuteurs & à souffrir en homme, & que d'ailleurs je n'avois pas perdu l'espérance de me sauver, ou au moins d'être réclamé quand la paix seroit faite, j'avois plus de fermeté que n'en auroit en pareil cas un autre philosophe, qui, comme moi, auroit avec lui des pistolets dans sa prison.

Ma maladie dura environ deux mois. Je devins si foible, que j'avois à peine la force de porter mon pot à l'eau à la bouche. Qui pourra jamais concevoir ce que doit souffrir un homme qui, tous les membres chargés de fer, est assis à terre pendant deux mois dans une prison humide, qui n'a que du pain de munition tout sec, & pas un bouillon pour se substantier? qui n'est traité par aucun médecin, consolé par aucun ami, & qui sans

médicamens & sans secours est réduit à attendre sa guérison dans un si déplorable état?

La maladie est par elle-même une assez grande calamité pour faire perdre courage à l'homme le plus robuste. Et moi je me voyois de plus dans une situation où jamais un scélérat ne s'étoit trouvé, & dont l'idée seule accabloit mon ame. La chaleur, le mal de tête, mon cou enflé & serré, tout me désespéroit; dans mes accès je m'écortochois les pieds, les mains & le corps....: celui qui est roué vif, condamné à expirer sans avoir reçu le coup de grace, n'éprouve pas certainement tout ce que j'ai souffert pendant deux mois entiers. Enfin arriva un jour auquel je ne peux penser qu'avec frémissement & avec horreur. J'étois dans le plus grand feu de la fièvre, dans cet instant où la nature luttoit contre sa destruction, lorsqu'en voulant boire, mon pot m'échappa de la

la main & se cassa. Il me falloit attendre vingt-quatre heures avant d'avoir à boire. Dans cette cruelle situation, j'aurois assassiné mon ami pour sucer son sang. A la fin je voulus prendre mes pistolets, mais je n'eus pas la force d'ouvrir mon trou; l'idée aussi de mourir en prison, & d'être enterré comme un criminel, contribua insensiblement à me calmer. Le lendemain, lorsqu'on vint faire la visite, on crut effectivement que j'étois mort, parce que la soif me faisoit tirer la langue, & que j'étois sans connoissance. On me fit avaler quelques gouttes d'eau, qui me rappellèrent à la vie; ensuite j'avalai toute l'eau de ma cruche avec une avidité inexprimable.

On la remplit de nouveau, en me félicitant de ce que la mort me délivreroit bientôt de mes maux, & on s'en alla. Cependant on avoit parlé dans la ville de ma situation, d'une manière si touchante, que toutes es

dames & les officiers de l'état-major de la garnison se réunirent pour engager le tyran Bork à me rendre mon lit.

À l'water du jour où j'avois souffert une soif si cruelle, & où je bus tant à la fois, je me rétablis tous les jours, & recouvrai bientôt la santé à l'étonnement de tout le monde.

J'avois gagné le cœur des officiers chargés de ma garde; & après six mois de souffrances inouïes, je vis se lever de nouveau pour moi l'aurore de l'espérance.

L'un des majors confia les clefs au lieutenant Sonntag. Celui-ci vint seul près de moi, m'ouvrit son cœur, en se plaignant de ses dettes & de sa misère. Je lui donnai vingt-cinq louis, ce qui forma entre nous une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Peu à peu les deux autres officiers de garde devinrent aussi mes amis.

Ils passaient des heures entières avec moi, quand c'étoit le jour d'un certain major, que j'avois su gagner également. A la fin il passoit lui-même des demi journées entières dans mon cahot.

Il étoit pauvre, je lui fis présent d'une lettre de change de 2000 florins, tout cela me procura la facilité de faire de nouvelles entreprises.

Il ne falloit point épargner l'argent; aussi j'eus bientôt tout distribué parmi les officiers, en sorte qu'il ne restoit plus dans ma caisse que 100 florins; mais il se présenta bientôt une occasion de la garnir de nouvelles espèces.

Le fils aîné du capitaine de K***n, qui faisoit les fonctions de major, étoit cassé, & se trouvoit par conséquent sans pain. Le père m'ayant parlé de sa situation, je l'adressai à ma sœur qui demouroit assez près de Berlin, & qui lui remit 100 ducats. Il revint m'en informer lui-même, & me

donner des nouvelles de cette malheureuse sœur. Il l'avoit trouvée au lit de la mort, & elle me marquoit en peu de mots que mon malheur & la trahison qu'elle avoit subie à Berlin, en 1755, l'avoient réduite à la mendicité, & lui avoient causé une maladie qui duroit depuis deux ans. Elle souhaitoit que je pusse recouvrer ma liberté, & me recommandoit ses enfans. Mais elle s'est rétablie depuis, & a épousé en secondes noces le colonel de Pape, avec lequel elle vécut jusqu'en 1758, époque de sa mort. Je ne veux pas raconter ici son histoire, parce qu'elle ne fait pas honneur à la cendre de Frédéric, & qu'en me rappelant le passé, elle pourroit rallumer mes ressentimens.

K***n revint tout joyeux avec son argent. Nous concertâmes, avec le père, le moyen de lui procurer de l'emploi. J'écrivis à mon amie, la chancelière comtesse de B..., & au successeur du

czar Pierre à Pétersbourg. Je leur recommandai fortement le jeune homme, & les priaï de m'accorder à moi-même tous les secours qui seroient en leur pouvoir.

K***n passa à Hambourg, & de-là à Pétersbourg, où il fut nommé sur le champ capitaine, &, à ma recommandation, devint bientôt major. Il eut l'honnêteté de me faire passer, par un marchand de Hambourg que son père connoissoit, & qui étoit son correspondant, 2000 roubles que la chancelière m'envoyoit. Mais il fut richement récompensé de ce service à Pétersbourg, où il a fait une fortune brillante.

Je donnai sur le champ 300 ducats au brave K***n le père, qui étoit un pauvre diable, & qui en a conservé de la reconnoissance jusqu'au tombeau. Insensiblement il en fut distribué autant parmi les officiers; enfin les choses en vinrent au point que le lieutenant Glottin remettoit les clefs au major,

sans fermer les portes, & venoit passer des demi-nuits avec moi dans ma prison. Avec mon argent il donna pour boire aux sentinelles; de cette manière tout alla à souhait pendant quelque tems, & le tyran Bork fut trompé.

On me passoit de la chandelle, & on me donnoit des livres & des gazettes à lire. Mes journées s'écouloient; j'écrivois, je lisois, & je m'occupois si bien, que j'oubliois presque mon état.

Seulement, quand le sot & brutal major Bruckhausen avoit l'inspection, il falloit que tout se passât avec précaution. Quant à l'autre major, nommé Z...., il devint aussi mon ami. Je le gagnai comme on gagne un avare, en lui promettant d'épouser sa fille après ma délivrance, & en lui souscrivant un billet de 10,000 florins, en cas que je mourusse en prison.

Enfin le lieutenant Sonntag prit sur lui de me faire faire secrètement d'autres menottes, si grandes, que j'ôtois

facilement mes mains, ce qui lui fut d'autant plus facile, que les lieutenans seuls visitoient mes fers. Du reste, les anneaux ressembloient en tout aux premiers, & Bruckhausen étoit trop bête pour s'appercevoir de la supercherie.

Quant aux autres fers, il m'étoit facile de les ôter. Ainsi, quand selon ma coutume je prenois de l'exercice, je tenois mes chaînes à la main, pour faire le même bruit & tromper les sentinelles.

Il n'y avoit que le carcan que je ne pouvois pas défaire. Il étoit soudé d'une manière trop reconnoissable. Mais je parvins à couper aussi l'anneau où pendoit la chaîne, de manière qu'il m'étoit possible de défaire & de fermer la partie voisine avec de la mie de pain, préparée comme je l'ai dit ci-dessus. En conséquence je pouvois à mon gré quitter tous mes fers, & dormir tranquillement.

On me passoit aussi en secret de la

viande froide & des cervelats, ma situation étoit supportable.

A cette époque je commençai à travailler à ma mine. Parmi les trois officiers de mon parti, il n'y en avoit malheureusement aucun qui eût le cœur de faire pour moi ce que Schell avoit fait à Glatz. La Saxe, dont la frontière étoit très-proche, étoit au pouvoir de la Prusse, ce qui rendoit la fuite bien plus dangereuse; & tous les raisonnemens du monde ne faisoient rien sur des gens qui ne vouloient rien risquer; la bonne volonté ne manquoit pas à Glottin & à Sonntag; mais le premier étoit poltron & le second scrupuleux: il craignoit d'ailleurs de faire le malheur d'un frère qu'il avoit à Berlin.

Comme j'avois doubles sentinelles, il étoit impossible de percer à leurs pieds, & de continuer le trou que j'avois fait sous les fondations depuis deux ans, encore moins de franchir

aux yeux des gardes des palissades de douze pieds de haut.

Je formai donc le projet suivant, qui exigeoit à la vérité le travail d'un Hercule, mais qui néanmoins étoit possible.

Le lieutenant S... avoit mesuré que depuis mon trou jusqu'à l'entrée de la galerie souterraine du rempart principal, il y avoit trente-sept pieds à percer. Comme ma prison y touchoit, je pouvois travailler sous les fondemens du rempart, & comme le fond étoit un sable blanc très-fin, la chose devenoit bien plus praticable.

Dès l'instant où je pourrois entrer dans cette galerie, ma liberté étoit certaine. On me dit au juste combien de pas j'avois à faire à droite & à gauche pour trouver dans ce souterrain la porte qui conduisoit au second rempart. Alors l'officier m'auroit ouvert secrètement les autres portes le jour marqué pour ma fuite. A tout.

événement j'aurois eu avec moi de la chandelle, un pied-de-chèvre, & des perçoirs pour lever tous les obstacles, & j'attendois le reste de la Providence & de mon argent.

Je changeai donc la direction de mon trou, ou plutôt j'en fis un autre. L'ouvrage dura plus de six mois. J'ai déjà dit combien il étoit difficile de miner avec les mains le trou dans lequel je descendois; & cependant je ne pouvois me servir d'aucun instrument, parce que mes sentinelles en auroient entendu le bruit. A peine eus-je démoli les fondemens de ce côté, que j'apperçus que ceux du rempart principal n'avoient qu'un pied de profondeur tout au plus, ce qui est une faute capitale dans un fort de cette importance. Mon travail devint donc plus facile, n'étant pas obligé de creuser si avant.

Au commencement mon ouvrage alloit à merveille, & dans une nuit

j'avançai la besogne de trois pieds, remettant le sable dans mon premier trou à mesure que je le tirois.

Mais à peine eus-je creusé dix pieds en avant, que je commençai à sentir de nouvelles difficultés. Avant de rien entreprendre, il falloit vuider avec la main le trou dans lequel je me glissois, ce qui exigeoit déjà un travail de plusieurs heures. Puis il falloit tirer le sable du canal à poignée, pour me débarrasser & miner plus avant.

J'ai calculé que, par ce moyen, lorsque je fus une fois au-delà de vingt pieds, il falloit que, dans l'espace de vingt-quatre heures, je fisse 1500 ou 2000 toises en rampant sur le ventre, pour retirer & replacer le sable.

Quand cela étoit fait, il falloit nettoyer toutes les fentes de mon plancher, pour qu'on ne pût pas appercevoir, à la visite, le sable qui étoit blanc comme la neige. Puis je remettois la

partie du plancher qui avoit été défaite, & enfin je reprenois mes fers. Quand j'avois passé une journée à ce travail, j'étois si fatigué, qu'il me falloit toujours trois jours de repos.

Pour avoir besoin de moins d'espace, je fis mon canal si étroit, que je ne pouvois y ramper qu'en me rétrécissant, & qu'il m'étoit impossible de porter la main à la tête. Il falloit de plus travailler tout nud, parce que ma chemise sale m'auroit infailliblement trahi. Le sable étoit mouillé, vû qu'à quatre pieds de profondeur on trouvoit déjà l'eau, & le gravier commençoit.

Il me vint enfin dans l'idée de me faire des sacs à sable, que j'aurois pu facilement sortir & entrer. Les officiers m'auroient bien passé de la toile, mais cela ne suffisoit pas; & en cas de découverte, elle auroit causé trop d'éclat & de recherches pour savoir comment elle étoit entrée dans ma prison.

A la fin j'attaquai mon lit; & quand

Bruckhausen venoit faire la visite, j'avois soin de m'y coucher & de faire le malade. Je coupai ma paille & mes draps, & j'en fis des sacs à sable.

Mais quand j'approchai de la sortie, je me vis presque dans l'impossibilité d'achever un ouvrage aussi considérable. Souvent je m'asserois sur mon tas de sable, si fatigué, que je croyois ne pas pouvoir replacer le tout, & que j'étois par fois décidé à attendre la visite sans fermer les trous de mon plancher : oui, je puis assurer que dans l'espace de vingt-quatre heures, je n'avois pas le tems de manger tranquillement un morceau de pain, si je voulois remettre tout dans son état ordinaire.

Mais après quelques minutes de repos, je reprenois courage, & le succès de mes premiers travaux m'engageoit à faire un dernier effort. Je recommençois donc à creuser, & souvent je finissois tout au plus cinq minutes avant la visite.

Je n'étois plus qu'à six ou sept pieds de la sortie lorsqu'il arriva une aventure singulière, qui rendit encore inutile tout ce que j'avois fait jusqu'alors.

Pour travailler, comme je l'ai dit, sous les fondemens du rempart à côté du fossé où étoient les sentinelles. Je me débarrassois de tous mes fers, excepté du carcan ainsi que du crochet qui y tenoit. Une sentinelle avoit entendu le tintement sous terre, à quinze pieds environ de mon cachot; il avoit appelé l'officier, & tous deux mettant l'oreille contre terre, avoient entendu traîner les sacs. Le lendemain on en fit le rapport; & le major, qui étoit précisément mon meilleur ami, entra avec le major de place, un maréchal & un maçon.

Je fus effrayé; & le lieutenant me fit signe que j'étois trahi. On commença donc la visite, mais les officiers ne voulurent pas voir; le maçon, ainsi que le maréchal, trouvèrent que tout étoit

en bon ordre. Ils ne se donnèrent pas même la peine d'examiner mon lit auquel il manquoit une moitié de paille & les draps.

Le major de place qui étoit un sot, regarda le rapport de la sentinelle comme une absurdité. En sortant, il lui dit : « imbécille que tu es, c'est une taupe, & non pas Trenck que tu as entendu sous terre. Comment seroit-il possible qu'il pût aller si loin de sa prison ? » & tout le monde s'en alla.

D'après cela, il n'y avoit plus de tems à perdre. Si l'on m'eût visité le soir une seule fois, on m'auroit alors trouvé travaillant; mais dans l'espace de dix ans, personne n'eut cette idée. Car le commandant, le major de place & Bruckhausen, étoient de pauvres personnages qui ne voyoient pas bien loin; pour les autres, ils me souhaitoient du succès, & ne vouloient pas voir.

Trois jours après cet accident, j'au-

rois pu sortir par mon souterrain ; mais comme je voulois m'évader le jour de l'inspection de Bruckhausen, mon unique ennemi, afin de lui jouer un tour, ce misérable eut plus de bonheur que d'esprit. Il fut quelques jours malade, & il fallut que K.... n fit son service.

Enfin il parut à la visite. A peine les portes furent-elles fermées, que je mis la dernière main à l'ouvrage, parce que aux trois derniers pieds je n'avois plus besoin de sortir le sable, que je pouvois me contenter de le jeter derrière moi.

Qu'on se figure avec quelle ardeur je creusois ; mais mon malheur voulut que la même sentinelle, qui m'avoit entendu sous terre quelques jours auparavant, revint au même poste.

Son amour-propre étoit piqué de ce qu'on l'avoit appelé imbécille ; & étant bien sûr de m'avoir entendu, il se couche sur le ventre, & m'entend

encore une fois ramper sous terre. Il appelle ses camarades, ils en font leur rapport. Le major est averti; il vient, va au-delà des palissades, & m'entend aussi fouiller près de la porte, par laquelle j'étois sur le point de percer dans la galerie. Cette porte, est aussitôt entourée de soldats avec des lanternes, & on attend le renard.

En débarrassant le sable sous la porte, & en dégageant la première ouverture, je vis de la lumière, & ensuite bien distinctement ceux qui m'attendoient.

Quel coup de foudre pour moi! Je retournai vite en perçant avec beaucoup de peine le sable que j'avois jeté derrière moi, & j'attendis mon sort avec effroi; mais j'eus cependant la présence d'esprit de cacher, du mieux qu'il me fût possible, mes pistolets, mon argent, mes instrumens, mon papier & ma chandelle, dans diverses fentes & dans les jambages de la porte.

A peine eus-je fini, que j'entendis

le bruit des portes. On trouva la prison remplie de sable & de sacs ; mais j'avois remis à la hâte mes menottes , pour leur faire croire que je ne les avois pas quittées pour travailler sous terre. Ils furent assez fots pour le croire , & je tirai parti à l'avenir de leur stupidité.

Personne n'étoit plus affairé que le sot & grossier Bruckhausen. Il me fit beaucoup de questions , auxquelles je me contentai de répondre , que j'aurois percé plusieurs jours plutôt , s'il n'avoit pas eu le bonheur de tomber malade , & que mon malheur venoit d'avoir voulu lui jouer un tour. Cette réponse l'intimida tellement qu'il devint plus honnête par la suite , & qu'il commença à me craindre réellement , comme un homme pour qui il n'y avoit rien d'impossible.

La nuit étoit close ; il n'étoit donc pas possible de faire sortir le tas de sable ; en conséquence le lieutenant & les sentinelles restèrent avec moi. J'eus

grande compagnie, & le lendemain matin parut un essaim d'ouvriers qui commencèrent par remplir le dernier trou, puis on le mura, & l'on remit un nouveau lit de planches sur tout le plancher. Le tyran Bork ne parut pas; parce qu'il étoit malade, sans cela il me seroit arrivé pire.

Dès le soir même les forgerons eurent fini leur ouvrage. On me chargea de fers plus pesans que les premiers; & les anneaux des pieds furent fermés à vis & soudés.

Tout le reste demeura sur l'ancien pied: on travailla au plancher jusqu'au lendemain. Je recommençois à ne pouvoir pas dormir, je tombois à terre de fatigue & d'accablement.

Mon plus grand malheur fut de perdre encore une fois mon lit, que j'avois découpé pour mes sacs à sable. Avant de fermer les portes, Bruckhausen & le major de place me visitèrent à corps nud. Ils m'avoient demandé plusieurs

fois d'où j'avois tiré tous mes outils ? mais ma réponse avoit été : « Messieurs, le diable est mon meilleur ami, il m'apporte tout ce dont j'ai besoin. Nous passons des nuits à jouer au piquet ensemble, & il me fournit de chandelle. Gardez-moi comme vous voudrez, il saura bien me sauver de votre pouvoir. »

Ils étoient tout stupéfaits, & cependant les autres rioient : enfin, quand ils eurent tout examiné avec la plus grande exactitude, & qu'ils eurent fermé la porte, je m'écriai : Messieurs, revenez, vous avez oublié quelque chose d'important.

En même tems je tirai une des limes que j'avois cachées, & quand ils rentrèrent je leur dis : « J'ai voulu seulement vous prouver que le diable m'apporte tout ce dont j'ai besoin. » On visita de nouveau, & on referma. Les quatre ferrures n'étoient pas encore fermées, que j'avois déjà retiré un couteau & dix louis d'or.

Je les rappellai encore une fois. Ils revinrent en murmurant & en jurant ; & je leur donnai l'argent & le couteau.

Leur embarras étoit extrême ; moi , je riois , & je me moquois , au milieu de mon malheur, de gardes si peu clair-voyans. Cependant je ne tardai pas à être décrié par eux dans toute la ville , & sur-tout dans la populace , comme un forcier & un magicien à qui le diable apportoit tout.

Un major , nommé Holzkammer , homme très-intéressé , profita de ce bruit. Un bourgeois curieux & bête lui avoit offert cinquante écus , pour avoir seulement la permission de me regarder par la porte , étant bien aise de voir un forcier.

Holzkammer me confia ce secret , & nous nous réunîmes pour nous amuser du bourgeois.

Tout fut donc concerté , & il me passa un masque hideux avec un nez énorme.

Dès que j'entendis le bruit des serrures, je me mis le masque devant le visage, & je parus en nain.

Le bourgeois effrayé se retira. Holzkammer lui dit: patience, retournons-y dans un quart-d'heure, & il aura une autre forme. En effet, je parus alors en chemise, les yeux baissés, & le visage barbouillé de blanc comme un revenant. Le bourgeois se retira de nouveau; mais revenant pour la troisième fois, il me vit les cheveux noués sous le nez, & un plat d'étain sur la poitrine. A l'instant où la porte s'ouvrit, je me présentai d'un air menaçant, & je criai d'une voix de tonnerre: retirez-vous, coquins, ou je vous tords le cou à tous. Tout le monde s'enfuit, comme il étoit convenu, & le bourgeois curieux, & dupé de 50 écus, ne resta pas le dernier.

Quelques prières que le major lui eût faites de ne pas dire un mot à personne de cette aventure, parce

qu'il étoit expreffément défendu de mener perfonne dans le fort de l'Etoile, au bout de quelques jours, il ne fut plus queftion que de ma magie chez tous les marchands de bière. On nommoit le bourgeois qui, dans une heure, m'avoit vu fous trois formes différentes, & au rapport duquel le menfonge avoit ajouté beaucoup d'autres chofes extraordinaires. L'affaire fut portée au gouvernement; notre homme fut cité, interrogé, & nomma l'officier qui lui avoit fait ce plaifir, offrit même de confirmer par ferment tout ce qu'il avoit vu, & s'en rapporta aux témoins oculaires.

Holzhammer en eut du défagrément, & fut mis aux arrêts pour quelques jours.

Mais nous rîmes fouvent dans la fuite de cette plaifante idée, qui fit beaucoup parler de moi; fur-tout perfonne ne pouvant encore concevoir comment, malgré tous mes furveillans, mes fers

& mes gardes, je pouvois presque tous les ans faire de nouvelles entreprises, & aveugler tous ceux qui visitoient ma prison.

On voit par-là combien les hommes sont aisément trompés, combien il est facile d'inventer des prestiges & de faire des miracles, & aussi quelle est proprement l'origine de toutes les histoires de forciers & de revenans.

Après le mauvais succès de cette entreprise qui m'avoit coûté plus d'un an de travail, & qui m'avoit si fort affoibli, que je ressemblois réellement à un squelette vivant, la mélancolie se seroit à coup sûr emparée de toutes les facultés de mon ame, si l'espoir de me sauver, avec le secours de mon officier de garde, qui étoit presque déterminé, n'eut encore soutenu mon courage.

On m'avoit, comme je l'ai dit, enlevé mon lit. Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette perte, & je retombai dans une violente fièvre chaude, dont

dont je serois mort certainement, si les majors & les officiers ne m'eussent porté tous les secours possibles, à l'insu du commandant. Le seul Bruckhausen demeura inflexible, & continua à exécuter servilement ses ordres. Le jour où il étoit de visite on observoit les formalités les plus sévères, & on examinoit mes fers.

Je fus six mois avant de recouvrer mes forces & de pouvoir entreprendre de nouveaux ouvrages.

Enfin, je trouvai si bien le moyen d'empêcher Bruckhausen de visiter mes chaînes, qu'il laissa cette charge à l'officier de garde : quand j'entendois le bruit des premières ferrures, je faisois sortir de ma garde-robe, qui étoit près de moi, des exhalaisons si subtiles, qu'il reculoit, & à la fin même s'arrêtoit sur la porte.

Un jour que, dans un accès d'orgueil, il entra chez moi à l'instant où un courier venoit d'apporter la nouvelle

du gain d'une bataille, il se permit des invectives si grossières contre tous les Autrichiens, & même contre la personne de ma souveraine, qu'à la fin, transporté de fureur, j'arrachai l'épée du lieutenant qui étoit à côté de moi, & que je l'aurois cloué contre la muraille, s'il n'eût évité le coup en s'élançant hors de la prison.

Depuis ce jour le grossier personnage devint si craintif, qu'il n'osoit plus approcher de moi pour faire la visite, mais il faisoit toujours passer devant lui deux hommes, fusils & baïonnettes croiées, & se tenoit à la porte derrière eux.

Cet accident me devint très-avantageux, en ce qu'il étoit le seul dont j'eusse à craindre la visite.

Puisque je suis ici sur le chapitre de cet homme, je recommande à mes lecteurs la satyre dont j'ai parlé ci-dessus, & que j'ai composée contre lui; mais pour faire voir combien il étoit stupide,

& avec quel mépris je le traitois, je veux entr'autres raconter de lui le trait suivant.

En travaillant à ma mine, j'avois trouvé un boulet de canon de 24 liv., & je le mis au milieu de ma prison.

En l'appercevant à l'heure de la visite, il demanda avec surprise: « Quel
» grand diable est cela? C'est, lui
» dis-je, une partie de la munition
» que le diable me fournit. Les canons
» arriveront sous peu, alors vous
» aurez seul la peur, & vous saurez
» ce qu'est Trenck. »

Il demeura tout stupéfait & alla faire son rapport; il étoit si bête, qu'il ne pouvoit pas concevoir comment ce boulet avoit pu entrer naturellement dans ma prison.

J'ai fait la satyre en question contre lui, pendant que le feu Landgrave de Hesse-Cassel étoit gouverneur de Magdebourg, & lorsque j'eus permission d'écrire, comme je l'expliquerai plus

bas. Le Landgrave qui connoissoit le lourdaud, se la fit lire par lui-même; & sa stupidité étoit si grande, qu'il fut le premier à en rire, n'y comprenant rien du tout, quoique ses expressions triviales y fussent relevées, & qu'une partie de son histoire & son caractère y fussent peints d'après nature. Le Landgrave, à qui elle plut beaucoup, m'en a rendu lui-même, après ma détention, le manuscrit écrit de mon sang, pour la publier avec mes autres écrits.

Dans la suite des événemens de mon histoire, je ne dois pas omettre l'aventure suivante. A l'époque où mon projet de fuite échoua, je reçus dans ma prison la visite d'un certain général de Krusemark, avec qui j'avois été extrêmement lié pendant que nous étions tous deux cornettes dans les gardes-du-corps. Loin de me témoigner ni estime, ni amitié, ni compassion, cet homme me demanda d'un ton impérieux, à

quoi je m'occupois , & si je ne m'en-
nuoyois pas ?

Ma réponse fut aussi fière & aussi
piquante que sa demande. Je lui répon-
dis que j'avois occupé mon esprit , &
que , lorsque j'étois las de réfléchir ,
je faisois des rêves peut-être plus
agréables & moins pénibles , dans les
fers où j'étois retenu , que ceux qui
me maltraitoient injustement. « Si vous
eussiez domté à tems votre mauvaise
tête , me repliqua-t-il , & que vous
eussiez demandé grace au meilleur des
rois , vous vous trouveriez peut-être
dans une autre situation. Quiconque a
commis un crime & ne fait pas s'humili-
er , & qui cherche à se sauver par
ses propres forces en séduisant les sol-
dats du roi , ne mérite pas un meilleur
fort que le vôtre. »

Là-dessus j'entrai en une juste colère,
& je lui répondis : « Monsieur , vous êtes
général du roi , & je suis encore capi-
taine de cavalerie de l'impératrice Thé-

rése, qui saura me défendre, peut-être aussi me sauver ou du moins me venger. Mon cœur n'a aucun reproche à se faire, vous-même vous me connoissez, & savez que je n'ai pas mérité ces fers. J'espère tout du tems & de la justice de ma cause; j'ai été condamné sur le rapport de la calomnie, & sans avoir été entendu. Et dans ce cas, le philosophe saura toujours braver le tyran. »

Il sortit en m'accablant d'injures & en me disant : « On apprendra à l'oiseau » à chanter autrement. »

L'effet suivit de près cette menace. Il vint un ordre de m'empêcher de dormir, & de me faire éveiller tous les quarts-d'heure par mes sentinelles, ce qui fut exécuté sur le champ.

Ce tourment me parut insupportable, jusqu'à ce que j'y fusse habitué, & que je répondisse en dormant; il dura quatre ans, jusqu'à ce que, un an avant ma délivrance, le généreux Landgrave de Hesse - Cassel, alors gouverneur de

Magdebourg, y ait mis fin, & m'ait rendu le sommeil.

Dans cet état, je composai une complainte qui se trouve également au deuxième volume de mes écrits, & dont je ne rapporterai ici que quelques strophes.

« Gardes, vous n'avez qu'à m'éveiller quand le quart-d'heure sonne; insultez à mes maux! écoutez si mon pied se meut, & servez la cruauté opiniâtre de vos maîtres. »

« Eveillez-moi, lâches exécuteurs des loix de vos tyrans! tel est l'ordre suprême de ceux que vous servez! mais celui qui, sans aucun motif, m'arrache mon repos, son coupable cœur l'éveillera aussi, & des fantômes terribles viendront l'épouvanter de leurs menaces. »

« Eveillez-moi tous les quarts-d'heure! appelez-moi à grands cris. Venez rouvrir mes anciennes blessures; & si vous ne frémissiez pas de cette cruauté, fa-

chez, toutes les fois que vous me tourmentez par vos hurlemens, un Dieu vous entend. »

« On permet au moins le sommeil aux malheureux qui sont dans les fers. Personne jusqu'ici n'a eu la barbarie d'envier à l'infortuné le bonheur dont-il jouit en rêvant. A moi seul on ne veut pas permettre que le sommeil vienne adoucir mes maux. »

« Chaque cri qui retentit à mon oreille semble me dire : Trenck, songe à ton sort ! & cet outrage qui fait fermenter mon sang dans mes veines, vient renouveler mes douleurs. A peine le sommeil est-il venu rafraîchir mes membres fatigués, que déjà la sentinelle inhumaine est là & me réveille. »

« Epuisez sur moi toutes les barbaries que votre cruauté ingénieuse vous suggère. Inventez de nouveaux moyens de me tourmenter. Je suis sans protection, mais je ne suis pas abandonné, je me reste à moi-même. »

« L'homme qui a de la grandeur dans l'ame, n'est jamais petit dans le malheur. Celui qui m'a plongé dans l'abyssme sera aussi mon libérateur. Même au fond d'un cachot on est assez protégé, quand on a Dieu & la vertu pour appui. »

« Ainsi, mes amis, réveillez-moi ! car mon esprit veille sans cesse. Peut-être que demain celui qui est mon ennemi cessera d'être ; peut-être aussi que ceux qui troublent ainsi mon sommeil, ne dorment pas aussi tranquillement que moi. »

« Continuez vos cris, j'y consens ! éveillez-moi jusqu'à ce que l'aurore se lève, jusqu'à ce que Dieu ait enfin écouté mes soupirs ; car c'est lui qui peut à son gré m'ouvrir les portes de mon cachot & celles du ciel, où je vole déjà sur les ailes de l'espérance. »

Je ne puis confier au papier quel
ut précisément celui duquel émana

cet ordre cruel, dont on n'a encore lu d'exemple dans aucune histoire. Un major de mes amis, desirant soulager ma situation, me conseilla de ne pas répondre à l'appel, puisqu'on ne pouvoit m'y forcer en aucune manière. Ce conseil me réussit; je le suivis, & je ne consentis à me laisser réveiller, qu'à l'instant où l'on m'auroit rendu mon lit.

Peu de temps après cette capitulation, le farouche Bork tomba malade, perdit l'esprit, fut démis de sa place, & remplacé par le lieutenant-colonel de Reichmann, homme généreux & sensible.

Vers le même temps la cour quitta Berlin; & sa majesté la Reine, le prince de Prusse, la princesse Amélie, le marquis Henri, choisirent Magdebourg pour leur résidence. Alors le major Mops devint aussi plus poli qu'auparavant; probablement parce qu'il avoit entendu dire à la cour que

je n'étois pas entièrement abandonné, & que je pourrois bien recouvrer un jour ma liberté.

Ordinairement les tyrans & les fots font aussi lâches & timides ; peut-être fut-ce la crainte qui engagea Burkhaufen à me traiter avec plus d'égards, ce dont je ne tardai pas à m'apercevoir.

A la vérité le nouveau, le digne commandant Reichmann ne pouvoit pas adoucir mes fers, ni rien changer à ma cruelle situation ; mais il donna ordre, ou plutôt toléra, que les officiers de garde m'ouvrissent les deux portes intérieures, d'abord de tems en tems, & puis tous les jours, pour me donner de l'air & me faire voir la lumière. Par la suite ils les laissèrent ouvertes toute la journée, & ne les fermèrent que le soir quand ils rentraient dans la ville.

Ce fut alors que je commençai à dessiner sur mon gobelet d'étain avec

un clou tiré du plancher, à écrire des satyres, à la fin même à graver des dessins; & je fis tant de progrès dans cet art, que mes gobelets gravés furent mis au rang des choses les plus précieuses, & se vendirent très-cher, comme des chefs-d'œuvre de dessin & d'invention, que les meilleurs maîtres auroient de la peine à surpasser.

Mon premier essai fut très-imparfait, comme on peut bien le croire; cependant il fut porté dans la ville; le commandant le montra, & m'en fit donner un neuf.

Ce second réussit mieux que le premier; alors tous les majors qui me gardoient en voulurent avoir un; je me perfectionnai tous les jours, & une année s'écoula dans cette occupation avec la rapidité d'un mois. A la fin ce travail me valut même la permission de brûler de la chandelle, ce qui dura aussi sans interruption jusqu'à l'époque de ma liberté.

L'ordre portoit que tous les gobelets de cette espèce feroient montrés au gouverneur, parce que j'écrivois dessus, ou que j'y représentois dans des images emblématiques, tout ce que je voulois faire connoître de mon sort. Mais cet ordre ne fut pas exécuté, & les officiers qui me gardoient en firent commerce. Il y en a eu de vendus jusqu'à douze ducats; & après ma délivrance, le prix en a monté si haut, qu'on les trouve encore aujourd'hui dans les différens cabinets des curieux de toute l'Europe.

Il y a douze ans, le feu Landgrave de Hesse en a donné un à ma femme, pour lui rappeler le souvenir de mes maux. Un autre que j'ai vu à Paris y est parvenu d'une manière assez singulière: il venoit de la feue Reine. Je les ai copiés fidèlement tous les deux avec les symboles & les inscriptions qui s'y trouvent, & j'en ai donné la description à la fin du second volume de

mes écrits. Tous ceux qui l'ont vu peuvent juger avec quel art ces gobellets étoient travaillés.

L'un d'eux tomba à Magdebourg entre les mains du prince Auguste Lobkowitz, qui y étoit alors prisonnier. Ce prince l'emporta à Vienne, & S. M. feu l'Empereur l'avoit conservé dans son cabinet. Le hasard voulut qu'il s'y trouvât entr'autres un dessin représentant une vigne, dans laquelle travailloient plusieurs ouvriers. L'inscription étoit :

« Ma vigne fleurissoit par mes soins & travaux;
» J'espérois de beaux fruits pour le prix de mes
» maux.
» Mais malheur pour Nabot, Jezabel l'a chérie,
» Et pour boire mon vin me fait perdre la vie. »

Ce symbole, qui faisoit allusion à l'histoire de Nabot, d'Achab & de Jezabel dans la bible, & en même tems au sort de mes biens de Vienne, fit une si vive impression sur l'esprit

pénétrant de l'auguste Marie-Thérèse, qu'elle ordonna sur le champ à son ministre de s'occuper de ma délivrance, & d'employer tous les moyens possibles. Peut-être m'auroit-elle aussi rendu mes biens, si ceux qui s'en étoient emparés eussent eu moins de pouvoir & de crédit, ou qu'elle-même eût vécu un an de plus. Cependant, je dois à mes gobelets la chaleur avec laquelle on commença à s'occuper de moi à Vienne.

Sur le même gobelet étoit un second dessin représentant un oiseau dans une cage que tenoit un turc, & au bas l'inscription suivante :

(*) Ce n'est pas un moineau
Gardé dans cette cage,
C'est un de ces oiseaux
Qui chantent dans l'orage.
Ouvrez, amis des sages,
Brisez fers & verroux ;

(*) Ces vers françois sont de M. le Baron de Trenck.

160 *VIE DU BARON*

Ses chants , dans nos bocages ,
Retentiront pour vous.

Plus bas :

Le rossignol chante, voici la raison
Pour quoi il est pris; pour chanter en prison.
Nous voyons le moineau, qui fait tant de dom-
mage ,
Jouer de la vie sans craindre la cage ;
Voilà un portrait
Qui montre l'effet
Du bonheur des fripons , du désastre des sages.

L'histoire de mes gobelets est vrai-
ment surprenante. Il étoit défendu ,
sous peine de la vie, de me parler &
de me donner ni encre ni plume; &
cependant je surpris insensiblement la
permission d'écrire, sur l'étain, tout ce
que je voulois faire connoître au
monde. Par ce stratagème & ces
mauvais vers, je parus, aux yeux de
ceux qui ne me connoissoient pas,
un malheureux opprimé, mais inté-
ressant. Mes gobelets me valurent
de l'estime & des amis, & je dois

en grande partie ma liberté à cette invention.

Mais je dois ajouter une circonstance qui en relève le prix. Je travaillois à la lumière sur un étain éclatant, & je trouvai, à force d'exercice, l'art de distinguer la lumière & les ombres dans mes tableaux. Je parvins à faire les divisions de trente-deux dessins aussi régulières que si elles eussent été mesurées au compas. L'écriture étoit si fine, qu'on ne pouvoit la lire qu'au microscope.

Comme j'étois obligé de travailler avec les deux mains attachées à une barre, & que je ne pouvois me servir que d'une à la fois, j'appris à tenir mon gobelet avec les genoux. Quant à mes instrumens, le seul que j'eusse étoit un grand clou aiguilé, & cependant on trouve sur le bord de doubles lignes d'écriture.

Au reste, ce travail auroit fini par me rendre fou ou aveugle. Tout le

monde demandoit des gobelets, & par complaisance je travaillois régulièrement dix-huit heures par jour. La réflexion de la lumière, & l'invention de tous les dessins me fatiguoient plus qu'on ne peut croire, n'ayant pas d'original devant moi, & n'ayant jamais appris du dessin que ce qui regarde l'architecture civile & militaire.

Mais, c'est assez parler de ces gobelets d'étain, qui me devinrent si utiles, & me firent bien des fois oublier ma douleur. Ce qui me gênoit le plus, étoit ce carcan qui, avec ses lourdes chaînes, me pressoit les nerfs du cou. Je tombai malade pour la troisième fois, parce que j'étois assis trop long-tems, & j'eus une indigestion d'un cervelas de Brunswick, qu'un ami m'avoit passé secrètement. Je pensai en mourir, & il en résulta une fièvre putride, qui, dans l'espace de deux mois, me rendit comme un squelette, quoique l'officier de garde

me donnât des médicamens , & me fit même passer des alimens chauds.

Il étoit tems alors de songer de nouveau à ma liberté , & de hasarder une nouvelle entreprise ; l'argent que j'avois caché dans le plancher ne se montoit plus qu'à quarante louis d'or.

Le vieux lieutenant Sonntag étoit pulmonique ; il demanda son congé. Je lui donnai de l'argent pour son voyage , & l'envoyai à Vienne avec des ordres pour recevoir 400 florins de rente , jusqu'à ce que j'eusse obtenu ma liberté , ou bien tant qu'il vivroit. Il étoit chargé de solliciter une audience de ma souveraine , d'implorer sa compassion pour moi. Je lui donnai outre cela un mandat de 4000 florins à recevoir pour moi , & le priai de les envoyer par Hambourg au capitaine de Knoblauch , qui me les auroit fait passer secrètement. Je le recommandai au conseiller aulique de Kempf,

qui, pendant ma captivité, avoit l'administration de mes biens, avec le conseiller aulique de Huttner.

Mais, hélas ! personne à Vienne ne souhaitoit mon retour. On avoit déjà commencé à partager mon bien, dont on ne vouloit plus rendre compte. Le bon lieutenant Sonntag fut donc arrêté comme un espion, & mis en prison pendant quelques semaines. Enfin, quand on l'eut mis tout nud, on lui donna 100 misérables florins, & on le fit transporter au-delà de la frontière.

Cet honnête homme fut donc victime de sa fidélité & de sa probité, & il revint à pied à Berlin, sans avoir pu parler à la souveraine. Il y demeura chez son frère, & mourut au bout d'un an.

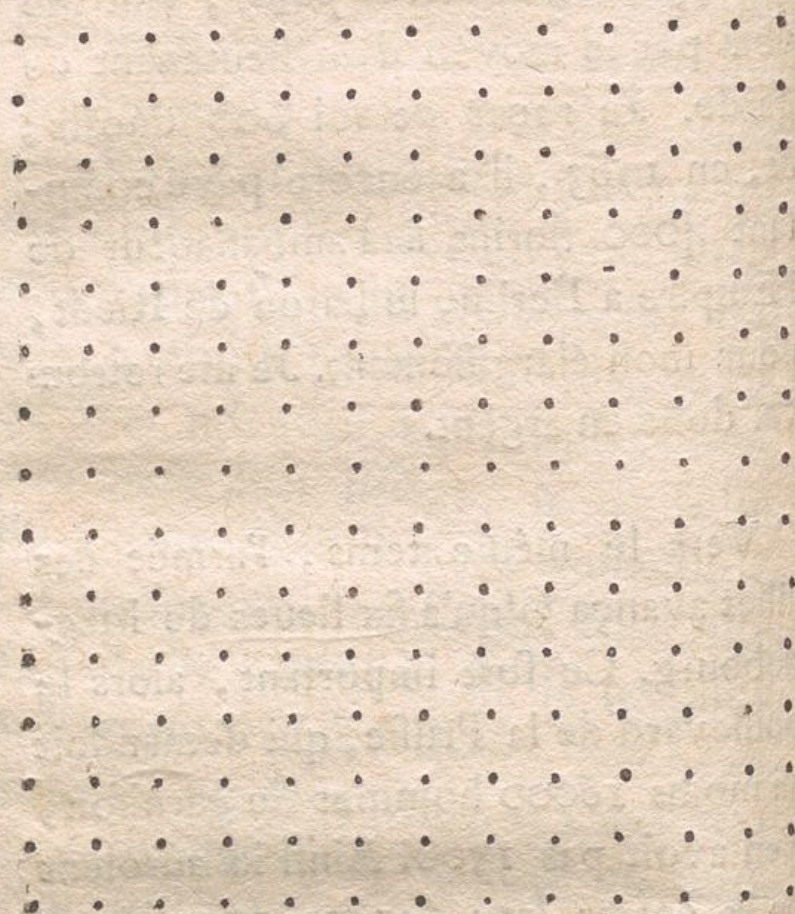
Il fit part de son sort à l'honnête Knoblauch, & je lui ai encore envoyé de ma prison 100 ducats par le même canal.

Qu'on juge de l'impression que firent

fur moi ces nouvelles de Vienne. Mais à cette époque un de mes amis, que je ne nommerai point, vint me voir par le moyen d'un lieutenant de garde. Je reçus de lui 600 ducats; &, en 1763, il a encore payé comptant 4000 florins à l'ambassadeur de l'Empire à Berlin, le baron de Riedt, pour mon élargissement. Je me retrouvai donc en argent.

Vers le même tems, l'armée des alliés avança jusqu'à six lieues de Magdebourg. Ce fort important, alors le boulevard de la Prusse, qui demandoit au moins 16000 hommes de garnison, n'en avoit pas 1500. Ainsi ils auroient pu y entrer sans aucune opposition, & mettre fin à la guerre. Leur approche accrut mes espérances, car les officiers me rapportoient toutes les nouvelles. Mais quelle fut ma surprise lorsqu'on m'apprit le lendemain, que les ennemis

s'étoient tout à coup retirés de devant
Magdebourg !



Je me voyois encore frustré de cette
espérance, & je n'avois plus rien à
espérer de mon amie, la chancelière
de Russie, dont on me fit lire le
malheur dans les gazettes. Ses intel-

ligences avec la cour de Berlin ayant été découvertes , elle fut envoyée en Sibérie avec son époux. Je formai alors un projet nouveau , & réellement terrible.

Toute la garnison de Magdebourg consistoit alors en 900 soldats de milice , qui étoient tous mécontents. J'avois de mon côté deux majors & deux lieutenans , & la garde du fort de l'Etoile , où j'étois détenu , n'étoit composée que de quinze hommes , qui , pour la plupart , étoient aussi prêts à me suivre.

La porte de la ville qui conduisoit au fort n'étoit gardée que par douze hommes & un bas-officier , & près de là étoit la casemate , où étoient renfermés 7000 croates prisonniers de guerre.

Le capitaine , baron K . . . , prisonnier de guerre , étoit aussi dans notre intelligence. Il devoit rassembler des complices , & se trouver avec eux à

une heure marquée dans une certaine maison voisine de la porte, & seconder mon entreprise.

Un autre ami devoit, sous un faux prétexte, tenir prêts pour sa compagnie des fusils & des cartouches; en un mot, toutes nos mesures étoient si bien prises, que je pouvois compter sur 400 fusils.

Puis l'officier de garde seroit entré chez moi, auroit mis à mon poste les deux seuls hommes qui nous étoient suspects, & leur auroit commandé de sortir mon lit. Pendant ce tems j'aurois sorti moi-même, & j'aurois enfermé ces deux sentinelles. On auroit eu soin de préparer & de me porter dans ma prison des habits & des armes.

Nous nous serions ensuite emparés des portes de la ville; mais moi, j'aurois couru à la casemate, & sous mon nom de Trenck, crié aux croates de prendre les armes. En cet instant mes autres amis seroient sortis & venus

à mon secours. En un mot, tout le projet étoit conçu de manière à ne pouvoir manquer de réussir. Magdebourg, le magasin de l'armée, le trésor du roi, l'arsenal, tout seroit tombé en mon pouvoir; & 16000 hommes, qui y étoient alors prisonniers de guerre, étoient suffisans pour m'en assurer la possession.

Je ne puis révéler ici les secrets les plus importans à l'exécution de cette entreprise; seulement je puis assurer que j'avois pris les plus grandes précautions. Je dois aussi ajouter que dans l'été la garnison n'étoit si foible que parce que les payfans, manquant d'ouvriers, payoient un florin par jour pour chaque soldat qui vouloit travailler, indépendamment de la solde; mais le commandant vouloit bien fermer les yeux là-dessus.

Un certain lieutenant, G... demanda un congé comme pour aller voir ses parens dans le duché de

Brunswick. Je lui donnai de l'argent pour son voyage, & il se hâta d'aller à Vienne.

Je l'avois adressé aux conseillers de Kempf & H...r, avec une lettre dans laquelle je demandois 2000 ducats de ma caisse, avec l'assurance que je ferois bientôt en liberté, & que je m'emparerois de la citadelle de Magdebourg. Le porteur étoit chargé de tous les autres détails.

G... arrive heureusement à Vienne; on lui fait mille questions, mais surtout on cherche à savoir son nom.

Il a la finesse d'en prendre un autre, mais sans succès. Enfin on lui conseille de ne pas se mêler d'entreprises si dangereuses, en lui disant qu'il n'y avoit pas autant d'argent dans ma caisse, & on le congédie avec 1000 florins, au lieu de lui donner les 2000 ducats que je demandois. Il revint avec cela; mais en chemin il a vent de quelque

chose, & prend prudemment le parti de ne plus reparoître à Magdebourg.

En effet, à peine y avoit-il trois ou quatre semaines qu'il étoit absent, que le gouverneur, prince héréditaire de Cassel, mort depuis peu Landgrave, entra dans ma prison, me montra la lettre & le projet que j'avois envoyé à Vienne, & me demanda qui s'étoit chargé de cette lettre, & quels étoient les gens qui vouloient me délivrer & trahir Magdebourg?

Je n'ai jamais pu découvrir si la lettre avoit été envoyée directement au Roi, ou si elle étoit revenue en droite ligne entre les mains du gouverneur; en un mot, j'étois trahi à Vienne, &, qui plus est, vendu. MM. les administrateurs de mes biens s'étoient conduits absolument comme si j'eusse été réellement mort. Ainsi ils aimèrent mieux garder les 2000 ducats que de me procurer, en me les payant, l'occasion de recouvrer ma liberté, & sur-tout

d'une manière qui auroit obligé la cour à me récompenser , à me rendre mes biens , & à les forcer à me rendre compte de leur conduite. C'étoit-là précisément ce qu'ils craignoient tous, & voilà pourquoi je devins encore la victime de la trahison de ceux que j'avois cru mes amis.

Ce qui m'arriva à Vienne après mon élargissement , & que je raconterai plus bas , confirme ce soupçon.

Les coquins, il est vrai, ne sont pas morts à la potence comme ils l'avoient mérité, mais presque tous ne sont plus, & moi je vis encore, pauvre & opprimé à la vérité, mais avec la dignité d'un honnête homme. L'histoire de ma vie, rendue publique, attestera à jamais l'ignominie de ceux qui ont ravi mes biens , éternisera leur déshonneur , & celui de leurs opulens héritiers qui dévorent la subsistance de mes enfans.

Qu'on se figure ma surprise, lorsque le gouverneur me montra ma lettre,

Cependant je conservai ma présence d'esprit, je niai mon écriture, & je jouai l'étonnement.

Le Landgrave voulut me convaincre, & me raconta tout ce que le lieutenant Kemnitz devoit avoir dit à Vienne, pour faire tomber Magdebourg entre les mains de l'ennemi. Ici je reconnus clairement la trahison. Mais, comme il n'existoit pas dans la garnison de lieutenant Kemnitz, & que par bonheur, mon ami n'avoit pas donné son vrai nom, cette aventure resta une énigme inexplicable, d'autant qu'il ne paroïsoit pas vraisemblable, qu'un prisonnier de mon espèce pût séduire, ou soumettre toute la garnison.

Ce bon prince, qui savoit compatir au malheur des hommes, quitta ma prison, & parut se contenter de ma réponse.

Cependant des commissaires y arrivèrent le lendemain. On apporta une table, autour de laquelle ils s'assirent,

& furent présidés par le commandant en personne M. de Reichmann.

On m'accusa d'avoir voulu trahir ma patrie, je persistai à nier mon écriture. Il n'y avoit ni preuves, ni témoins, & à l'accusation principale de trahison, je répondis :

« Je ne suis point un traître, mais
» un fidèle sujet, chargé de fers sur
» le rapport de la calomnie, sans avoir
» été entendu, sans conseil de guerre
» & sans procédure légale. Le Roi m'a
» cassé en 1746, & a confisqué mon
» patrimoine; par conséquent, j'étois
» obligé, selon la loi de la nature, d'aller
» chercher du pain & de la gloire hors
» de ma patrie. J'ai trouvé l'un & l'autre
» en Autriche, où je suis encore capi-
» taine de cavalerie, & j'ai fait serment
» de fidélité à ma souveraine.

» Trahi de nouveau à Dantzick, je
» me suis vu précipité dans la prison
» de Magdebourg, sans être coupable
» d'aucun crime contre le Roi. J'y suis

» maltraité comme un criminel, & il
 » ne me reste qu'à chercher ma liberté
 » par tous les moyens que je pourrai
 » imaginer.

» Quand même je ferois périr tout
 » Magdebourg dans cette vue, & que
 » j'immolerois à ma liberté mille hom-
 » mes qui voudroient s'y opposer,
 » je ne pourrois pas être accusé de
 » trahison. Enfin voici mon argument
 » principal.

» Si à Glatz j'étois condamné juste-
 » ment, je suis un scélérat qui veut
 » rompre des fers qu'il a mérités; mais
 » si j'ai été condamné innocent, & qu'on
 » ne puisse pas me reprocher une seule
 » faute, encore moins un crime, dès-
 » lors tout justifie les conséquences des
 » démarches que je pourrai faire pour
 » me sauver par mes propres forces.
 » D'ailleurs je ne dois au Roi de Prusse,
 » ni fidélité, ni hommage, après qu'il
 » m'a condamné sans m'entendre, &
 » ôté l'honneur, la subsistance, ma

» patrie & ma liberté, par une sentence
» d'autorité arbitraire. »

L'interrogatoire finit là. Rien ne fut prouvé, & les choses restèrent sur le même pied qu'auparavant. Mais comme on soupçonnoit les officiers, les trois qui m'avoient gardé jusqu'ici, furent changés, & de cette manière je perdus deux de mes meilleurs amis. Je ne tardai pas à en avoir gagné deux autres avec mon argent, ce qui m'étoit d'autant plus facile, que je savois qu'on ne choisissoit pour la milice que des officiers pauvres ou mécontents.

Ainsi toutes les précautions du gouvernement furent inutiles; & au fond du cœur, tout le monde souhaitoit déjà que je trouvasse les moyens de ravoir ma liberté.

Jamais je n'oublierai la générosité & l'indulgence que le magnanime Landgrave me témoigna dans cette circonstance délicate. Je l'en ai remercié en personne à Cassel quelques années après,

& j'appris alors de sa bouche beaucoup de choses qui confirmèrent mes soupçons sur les traîtres de Vienne. Je trouvai chez lui beaucoup de bonté, de confiance & d'estime, & je respecterai, je chérirai toujours ses cendres, & je chercherai à éterniser son nom avec mon histoire, parce que dans le malheur j'ai toujours trouvé en lui un homme généreux.

Etant retombé sérieusement malade peu après cette aventure, il m'envoya son médecin & des mets de sa table; défendit qu'on m'éveillât pendant deux mois, & me fit ôter le carcan, ce qui lui valut des reproches amers de la part du monarque, comme il me l'a assuré depuis mon élargissement.

Il seroit trop long de faire encore le détail de deux autres grandes entreprises que je formai pour ma fuite. Je ne veux pas fatiguer mes lecteurs à force de revenir sur le même objet; sur-tout ayant à raconter des événe-

mens plus remarquables. Je ne dirai donc qu'un mot sur l'une & sur l'autre.

Dès que j'eus gagné un officier de garde, je formai le projet de percer par le même trou, qui m'avoit récemment si mal réussi.

Comme je ne manquois pas d'outils, les fers & le plancher furent bientôt coupés de nouveau, & toutes mes mesures si bien prises, que je n'avois aucune visite à craindre.

Je trouvai là l'argent que j'avois caché, mes pistolets & tout ce qui m'étoit nécessaire. Mais il étoit impossible d'aller plus loin, avant d'avoir retiré quelques centaines de livres de sable.

Pour cela, je m'y pris de la manière suivante.

Je fis encore une autre ouverture dans le plancher; l'une étoit l'attaque fausse, l'autre la réelle.

Puis, j'amassai un grand tas de sable

dans ma prison, mais je refermai le véritable trou avec précaution.

D'après cela, je travaillai à l'autre avec tant de bruit, avec si peu de ménagement, qu'il falloit nécessairement qu'on m'entendît de dehors.

A minuit on ouvrit tout-à-coup toutes les portes, & l'on me trouva occupé au travail dans lequel je desirois d'être surpris. Personne ne concevoit pourquoi je voulois percer sous la porte où étoit une triple garde. La sentinelle resta avec moi dans la prison; & le matin il vint quelques prisonniers qui sortirent les décombres dans des brouettes. Le trou fut remuré, & le plancher parqueté de nouveau. Mes fers furent soudés à neuf; on rit de mon entreprise, & pour punition on me rendit ironiquement ma chandelle & mon lit.

Du reste, personne n'apperçut le bon trou d'où j'avois tiré la plus grande partie du fable; & comme le major

& le lieutenant étoient mes amis, personne ne voulut remarquer qu'on ôtoit trois fois plus de sable, que l'ouverture connue ne pouvoit en contenir. Mais après une entreprise aussi ridicule & aussi impossible en apparence, on crut que ce seroit la dernière, & Bruckhausen même fit désormais la visite avec plus de négligence.

Au bout de quelques semaines, le gouverneur vint chez moi avec le commandant; mais au lieu de me menacer & de me dire des injures comme Bork, le Landgrave me parla avec bonté, m'assura de sa protection à la conclusion de la paix, me dit aussi que j'avois plus d'amis que je ne pouvois croire, & que la cour de Vienne ne m'avoit pas abandonné.

Il fut si touché de tout ce que je lui dis & des explications que je lui donnai, qu'il chercha vainement à me cacher ses larmes. Dans ce moment je ne pus plus contenir ma joie; je me jetai à

ses pieds; le sentiment me rendit éloquent, & je trouvai un prince qui pensoit avec noblesse.

Il me promit qu'il chercheroit à adoucir ma situation autant que cela lui seroit possible; moi de mon côté je lui donnai ma parole d'honneur que je ne ferois plus aucune tentative pour essayer de me sauver, aussi long-tems qu'il seroit gouverneur à Magdebourg.

J'avois trouvé le secret de le persuader; il ordonna que l'on m'ôtât sur le champ l'énorme carcan que j'avois au cou, & que l'on fit rouvrir la fenêtre qui avoit été murée. Ce fut par ses soins que tous les jours on tint ouvertes pendant deux heures les portes de mon cachot, dans lequel il me fit aussi apporter un petit fourneau de fer où je pouvois faire du feu moi-même; il me fit donner de meilleures chemises & qui ne m'écorchoient pas comme les autres; il ordonna qu'on me donnât une main de papier blanc, sur lequel il

m'étoit permis d'écrire au crayon, pour me distraire, mes pensées & quelques poésies. Le major de place avoit soin de me compter les feuilles, afin que je ne pusse en faire aucun abus, après quoi il m'en redonnoit d'autres.

L'encre seule me fut refusée; pour y suppléer, je me faisois une piqure au doigt. J'en recueillois le sang, & quand il étoit caillé, je le réchauffois dans ma main, j'en faisois écouler la partie liquide, & je jetois le reste. De cette manière je parvins à obtenir de bonne encre bien coulante avec laquelle je pouvois écrire, & qui me servoit en même tems de couleur quand l'envie me prenoit de dessiner.

Je m'occupois jour & nuit à graver sur mes gobelets, ou à composer des satyres, & j'avois enfin la facilité d'écrire tout ce qu'il me plaisoit, de faire connoître mes talens, & sur-tout de réveiller en ma faveur l'intérêt & la pitié; je n'ignorois pas qu'on avoit lu

à la cour mes pensées, mes allégories & mes poésies, & que son Altesse Royale la princesse Amélie, & la Reine elle-même, avoient témoigné tout le plaisir qu'elles leur faisoient.

J'eus bientôt de la réputation pour le dessin; on m'envoyoit de tous côtés des sujets à exécuter. Ce même homme qu'un monarque irrité avoit voulu faire enterrer vivant, dont personne ne pouvoit prononcer le nom devant lui, n'avoit jamais autant existé, jamais autant fait parler de lui que depuis qu'il gémissoit dans le fond de sa prison. En un mot, on commença à me mieux connoître. Chacun fut touché de mes écrits, & c'est à eux en effet que je suis redevable de ma liberté.

Que ne dois-je pas encore à ces sciences qui m'avoient tant coûté de peines, & à cette présence d'esprit inaltérable qui ne m'a jamais abandonné dans le danger; grâces à ces avantages, j'ai obtenu à la fin ma

liberté, quoique le Roi ait long-tems répondu à ceux qui lui parloient en ma faveur : « C'est un homme dange-
» reux; tant que j'existerai il ne verra
» pas le jour. »

Je l'ai revu cependant, & j'ai vécu encore vingt-deux ans sous le règne glorieux de Frédéric, & je n'ai cherché à me venger qu'à force de vertus, & en oubliant ses injures.

Dans tous les ouvrages que j'ai publiés depuis, j'ai tâché de l'adoucir, de le justifier & j'ai exalté sa magnanimité. Il est mort convaincu de mon innocence & de ma loyauté, mais sans m'avoir jamais dédommagé; peut-être parce qu'il croyoit ne pouvoir pas le faire d'une manière qui fût proportionnée aux torts dont j'avois à me plaindre. Que ses cendres reposent en paix ! sans lui je n'aurois pas acquis cette connoissance approfondie du cœur humain, ni cette réputation générale qui m'accompagne

honorablement par-tout. C'est le malheur qui forme l'homme , & une vertu qui a été éprouvée a bien plus d'énergie que celle qui n'a été exercée que dans le cours des événemens ordinaires de la vie. J'ajouterai que ce sont les sciences qui m'ont mis au-dessus des préjugés , & que si j'étois parvenu à la vieillesse sans avoir jamais éprouvé le malheur , la postérité ne m'auroit pas autant connu , & peu de mes ouvrages seroient arrivés jusqu'à elle. J'avoue que je vois de mes anciens camarades qui sont des Excellences & des Feld-maréchaux. Mais j'ai appris à me passer de ces vains titres ; & j'ai su me rendre assez *excellent* par mon génie & par ma plume. Au reste, si pour parvenir aux dignités on n'a besoin que d'expérience & de pénétration , je crois y avoir quelque droit. On demande par-tout , quand je viens à paroître : pourquoi Trenck n'est-il ni général ni ministre d'Etat ? Divine

modération ! toi qui m'as appris à me contenter du peu dont je fais jouir aujourd'hui sans bruit & sans orgueil, c'est à toi que je dois cette égalité d'ame qui m'a fait trouver la paix & le bonheur dans le port où ma barque est enfin arrivée après tant d'orages ! Que pourrois-je avoir désormais à désirer, si mes écrits consolent quelquefois le malheureux, s'ils font plaisir aux cœurs droits & honnêtes, si le jeune homme y apprend à mettre un frein à ses desirs, & si le citoyen qui voudra s'instruire y peut puiser quelque instruction ?

Je rentre maintenant dans mon cachot, où depuis ma dernière conversation avec le Landgrave, j'attendois sans murmures quel seroit mon destin, & où je continuois de m'occuper à graver & à écrire, avec un esprit bien plus tranquille que bien des princes dans leur palais. Mes espérances s'accroissoient chaque jour ; & comme je

pouvois lire la gazette, j'envifageois une paix prochaine comme l'époque à laquelle le vœu le plus cher à mon cœur alloit être rempli. Voilà comment je vécus pendant près de dix-huit mois, sans faire aucune tentative pour m'échapper.

Le Landgrave mourut à Cassel, & Magdebourg perdit son magnanime gouverneur. Mais le commandant de Reichmann favoit aussi aimer l'humanité, il continua de me traiter avec douceur.

Je ne manquois pas de livres, ainsi je pouvois employer tous mes momens, & le tems s'écouloit sans que je m'en apperçusse. On se fait à tout; & je commençois à m'accommoder fort bien de mes fers & de mon cachot; la liberté que je voyois en perspective embellissoit pour moi l'avenir, & mon imagination se plaçoit à me retracer dans tous les momens cette idole chérie de mon cœur.

Ce fut dans ces dispositions que j'écrivis *le Héros Macédonien*, *le Songe & la Réalité*; on peut les voir dans les ouvrages que j'ai publiés. Ce fut alors que je composai les fables que l'on trouve dans le premier volume de mes œuvres, & qui font presque toutes allusion à ma situation & à ma singulière destinée. Voici les plus remarquables : *Le Chien malheureux*. — *Le Serin*. — *Le Paysan & le Rossignol*. — *Le Serin malheureux*. — *La Mouche vindicative*. — *L'Ane & le Cerf*; & plusieurs autres encore auxquelles je renvoie mon lecteur, parce qu'elles servent, en quelque façon, à l'histoire de ma vie.

La plupart des pièces que j'écrivis dans ce tems-là, & qui étoient les meilleures, se sont perdues. Le génie travaille avec bien plus d'enthousiasme dans un cachot, & les expressions qu'il emploie ont une toute autre énergie que n'en ont celles d'un homme en liberté,

qui écrit paisiblement dans son cabinet. Peut-être retrouverai-je un jour à Berlin quelques-unes de ces pièces, & que je pourrai les soumettre au jugement du public éclairé. Je n'ai pu en conserver que ce que ma mémoire m'en a rappelé, après que j'eus recouvré ma liberté. Lorsque j'eus l'honneur d'aller faire ma cour, pour la première fois, au Landgrave de Hesse-Cassel, il me remit un volume que j'avois écrit avec mon sang; mais il y en a au moins huit qui sont écrits de la même manière, & que probablement je ne recouvrerai jamais.

Dans ce tems-là arriva la grande révolution de Russie, après la mort d'Elisabeth. Pierre changea tout le système politique, & après lui Catherine monta sur le trône, & dicta les conditions de la paix.

Quand je fus instruit de cette grande nouvelle, je crus qu'il étoit bon de me tenir prêt à tout événement. J'étois

en correspondance ouverte à Vienne, par le canal de l'honnête capitaine K....; on me promettoit de travailler pour moi; mais on me faisoit entendre en même tems, que ceux qui avoient la jouissance de mes biens, & mes administrateurs, travailloient en sens contraire. Je voulus aussi engager un officier, à s'enfuir avec moi; mais on ne rencontre pas deux fois un Schell dans la vie. Il ne manquoit pas de bonne volonté, mais il manqua de courage au moment de l'exécution.

Il me fallut donc en revenir à mon ancien trou. Je m'étois déjà fait un peu d'espace, & je me débarrassois, à l'aide de mes amis, d'autant de fable qu'il m'étoit possible. Mon argent s'écouloit tout doucement; mais aussi je me trouvois muni de tous les instrumens qui m'étoient nécessaires, de poudre fraîche & d'une bonne épée.

J'avois caché le tout soigneusement sous le plancher, que l'on ne visitoit

plus, depuis que j'étois devenu si tranquille.

Voici quel étoit mon projet :

Je voulois attendre l'événement de la paix; & au cas qu'elle ne me procurât pas ma délivrance, je devois pousser de nouveau mon allée souterraine jusqu'à la galerie du rempart, dans laquelle je pratiquerois l'ouverture nécessaire pour pouvoir m'échapper.

Un vieux lieutenant de milice avoit acheté de mon argent, dans le fauxbourg, une petite maison, où, au pis aller, je pouvois toujours me réfugier.

Un ami, à qui on avoit donné le mot, devoit me tenir prêts deux bons chevaux à Gummern en Saxe, à une lieue de Magdebourg; & pour plus de sûreté, il devoit m'y attendre une année entière. Nous étions convenus qu'immédiatement après la conclusion de la paix, tous les premiers & tous les quinzîèmes jours de chaque mois,

mon ami se trouveroit à cheval sur les glacis de Klosterberg, & qu'à un certain signal il me joindroit en diligence.

Il ne me restoit plus qu'à me faire jour par une de mes galeries souterraines. Pour y parvenir, je disposai toutes les choses comme j'avois fait précédemment, & recommençai à creuser presque avec autant d'ardeur que dans mes premières tentatives.

Mes bons amis me firent passer une provision de toile qui me servit comme de coutume.

Pendant tout ce travail, qui avoit entièrement épuisé mes forces, la paix se conclut à la fin. Alors je me vis privé tout d'un coup de tous mes amis, qui furent remplacés par les vieux régimens de campagne.

Mais avant d'aller plus loin, je dirai deux mots d'un accident qui m'arriva & auquel je ne puis penser sans frémir. Toutes les fois que je me suis
avisé

avisé de le raconter, il m'a fait faire des songes effroyables.

Pendant que j'étois occupé à percer les fondemens du rempart, je heurtai du pied une grosse pierre qui se détacha derrière moi, & m'enferma dans mon trou. Quel fut mon effroi de me voir ainsi enterré vivant ! Après un instant de réflexion, je me déterminai à essayer de me frayer un passage à côté de la pierre, en enlevant le sable dont elle étoit entourée ; par bonheur, j'avois devant moi un petit espace vide de quelques pieds ; je remplis cet espace du sable que je tirois des côtés de la pierre, afin de me faire une ouverture ; mais alors l'air commença à me manquer, en sorte que je ne pouvois plus respirer, que je me souhaitai mille fois la mort.

Il me fut absolument impossible de poursuivre mon travail, une soif extrême me privoit de l'usage de tous mes sens ; j'étois obligé de mordre

dans le sable pour me rafraîchir & pour recevoir un peu d'air; je ne crois pas que personne se puisse faire une idée de la détresse extrême où je me trouvois; &, d'après mon calcul, je suis persuadé que je passai au moins huit heures dans cette effrayante situation. Quelle cruelle mort! quelle horrible, quelle désespérante nuit pour moi! Je tombai évanoui, & après être revenu à moi, je recommençai à travailler. L'espace que j'avois devant moi, se trouvoit déjà si rempli de sable, que j'en avois jusqu'au nez, & il ne me restoit plus de place pour pouvoir me retourner; j'en vins à bout pourtant, & après avoir fait un effort & m'être ramassé en un peloton, mon trou se trouva assez grand pour que je pusse m'y glisser.

Je fis tant, que je dépassai de la tête la pierre qui fermoit hermétiquement le canal. Ici je commençai à avoir un peu plus d'air.

Je continuai à repousser le sable derrière moi, dans le petit espace qui restoit encore vide, & même à déranger un peu la pierre, en sorte qu'à force de ramper comme un ver, je me trouvais à l'autre extrémité de mon canal, & je revins heureusement dans mon cachot.

Il étoit déjà grand jour, & mes forces m'avoient abandonné, au point que je fus obligé de me coucher, & que je me crus hors d'état de pouvoir refermer mon trou.

Cependant, après une demi-heure de sommeil, je retrouvai tout mon courage & toute ma fermeté; je me mis vigoureusement à l'ouvrage, & j'en vins heureusement à bout; j'avois à peine fini, que j'entendis le bruit des portes & des serrures: c'étoit l'heure de la visite.

On me trouva pâle comme un déterré; je me plaignis de maux de tête, & pendant quelques jours je souffris tant, & de lassitude & d'une toux qui

m'oppressoit , que je ne doutai point que mes poumons ne fussent attaqués. Cependant je recouvrai la santé avec les forces ; mais je compterai toujours cette nuit terrible pour la plus cruelle que j'aie jamais passée. Pendant long-tems j'ai rêvé que j'étois enterré vivant ; & encore actuellement, quoiqu'il y ait vingt-trois ans que j'ai obtenu ma liberté, des songes effrayans viennent encore quelquefois m'épouvanter & me retracer le souvenir de cette nuit affreuse.

Toutes les fois que je suis retourné à mon travail depuis cette aventure & que je rentrois dans mon souterrain, je ne manquois jamais de m'attacher un couteau à la ceinture, afin de pouvoir abrégier mes maux au cas qu'un semblable accident dût m'arriver une seconde fois. D'ailleurs, j'avois remarqué que près de l'endroit où la pierre s'étoit détachée, il y en avoit encore plusieurs autres qui vacil-

loient, entre lesquelles j'étois pourtant obligé de me glisser; cette considération ne me retenoit guère, car j'y suis retourné, depuis, plusieurs centaines de fois.

Voyant qu'au moyen de mon canal souterrain j'étois parvenu jusqu'à l'endroit où l'ouverture devoit se faire, & que la paix étoit bien certainement conclue, j'écrivis à Vienne à mes amis les lettres les plus pressantes, & j'adressai entr'autres à ma souveraine un mémoire conçu dans les termes que je crus les plus propres à la toucher; je pris congé des gardes qui m'avoient surveillé jusqu'à ce moment, & qui me fournirent, avant de me quitter, tout ce dont je pouvois encore avoir besoin; je leur fis les adieux les plus tendres, & ils furent en effet bientôt relevés par les régimens de campagne qui composent d'ordinaire la garnison de Magdebourg, & qui rentrèrent dans cette ville après la conclusion de la paix.

Cependant ce changement n'eut lieu qu'au bout de quelques semaines; & j'appris que le général Riedt avoit été nommé ambassadeur de la cour de Vienne à Berlin.

Une longue expérience m'avoit appris à connoître les hommes; je n'ignorois pas non plus que le général Riedt avoit toujours besoin d'argent: d'après cela je lui écrivis une lettre bien pathétique, par laquelle je le suppliois de ne me pas abandonner, & de faire plus pour moi, que peut-être il ne lui avoit été prescrit par la cour de Vienne. Je joignois à ma lettre une traite de 6000 florins, dont il pouvoit se faire payer à Vienne, sans compter 4000 florins qu'il reçut encore d'un de mes parens qu'il ne m'est pas permis de nommer ici.

C'est à ces 10,000 florins que je dois, à proprement parler, ma liberté; car les comptes que j'ai actuellement entre les mains, prouvent que mes

administrateurs , dès le mois d'août 1763 , avoient déjà fait compter à Vienne 6000 florins à l'ordre du général Riedt : il restoit encore 4000 florins , que j'ai rendus avec reconnoissance à l'ami qui me les avoit avancés.

J'appris encore , avant la retraite de la garnison , qu'il n'avoit rien été stipulé en ma faveur dans le traité de Hubertsbourg. Après la ratification de tous les articles , le plénipotentiaire de la cour de Vienne avoit simplement parlé de moi très-froidement au ministre de Berlin , actuellement comte de Herzfeld ; mais cela ne fit jamais l'objet d'une négociation sérieuse. Je reçus de Berlin l'assurance positive qu'on alloit s'employer tout de bon pour moi auprès du Roi. Je comptois bien plus sur cette promesse que sur toute la protection que j'aurois eu droit d'attendre de la cour de Vienne , qui , pendant dix années de suite , m'avoit abandonné à mon malheureux

fort. Je voulus donc attendre encore trois mois , & voir la tournure qu'alloient prendre mes affaires avant de chercher à m'échapper de mon cachot.

Le changement de la garnison eut lieu , & je me trouvai encore dans un monde nouveau. Les officiers de la garde étoient tous gentilshommes & bien plus difficiles à gagner que des officiers de milice , & les majors exécutoient leurs ordres strictement & à la lettre. Il est vrai que je n'avois plus besoin d'eux pour l'exécution de mes projets ; mais mon cœur soupiroit après les amis que je venois de perdre & auxquels je m'étois déjà accoutumé. Il me falloit maintenant me contenter de mon pain de munition.

Je commençois à m'ennuyer ; car, quoique dans la visite exacte qu'on fit de mon cachot , à l'entrée de la nouvelle garnison , on n'eût rien découvert ; cependant il étoit possible que des recherches plus sévères vinssent

renverser tous mes projets : un accident que je vais rapporter faillit à me replonger dans la désolation.

Il y avoit deux ans que j'avois tellement apprivoisé une souris, qu'elle jouoit tout le jour avec moi, & venoit manger dans ma bouche. Je ne puis dire ici toutes les réflexions que fit naître en moi l'étonnante intelligence de ce petit animal.

Les théologiens gronderoient, & les philosophes qui n'attribuent qu'à l'homme une ame, proprement dite, & n'accordent aux animaux qu'un instinct mécanique, m'appelleroient un conteur de fables, ou m'expulseroient, comme hérétique, du monde philosophe.

Si Dieu me prête vie, je me propose de publier sur ce sujet une dissertation dans laquelle ma souris & une araignée joueront un grand rôle.

Une nuit elle fit tant de fauts & de cabrioles dans ma chambre sur

une assiette de bois, que les sentinelles l'entendirent, & allèrent avertir l'officier; celui-ci, après s'être assuré du fait par lui-même, alla rapporter qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans mon cachot. Il n'étoit pas encore jour, lorsque tout-à-coup les portes de ma prison s'ouvrirent à grand bruit; je vis entrer le major de place avec des ferruriers & des maçons. Le plancher, les murs, mes chaînes, mon corps furent exactement visités. Rien ne se trouvant dérangé, on me demanda à la fin la cause du vacarme de la nuit passée. J'avois entendu moi-même la souris, & je dis franchement que c'étoit elle; on donna sur le champ des ordres pour la mettre à la raison; je sifflai, & aussi-tôt elle vint sur mon épaule. Alors je demandai grace pour elle; mais l'officier de garde s'en empara, en me promettant de la donner à une dame qui en auroit le plus grand soin.

L'ayant emportée dans la chambre où il montoit la garde, il la lâcha : mais la souris, qui n'étoit apprivoisée que pour moi, se sauva & fut se cacher dans un trou.

Le jour suivant les sentinelles rapportèrent que pendant toute la nuit elle avoit rongé mes portes, les marques en étoient visibles.

Quand on vint à midi faire la visite ordinaire, je fus tout étonné de sentir ma souris qui me grimpoit le long des jambes ; elle vint se replacer sur mon épaule, & tâchoit de m'exprimer sa joie par mille petits bonds, sans être effarouchée par la vue des hommes qui étoient autour de moi. Le jour précédent on l'avoit portée dans un mouchoir à la chambre du corps-de-garde, qui étoit à environ cent pieds de mon cachot. Comment en avoit-elle retrouvé le chemin ? qui lui indiqua l'heure où l'on devoit ouvrir.

mes portes?... Ce que j'écris ici est pourtant l'exacte vérité.

Tout le monde fut étonné, & chacun vouloit l'avoir : le major, pour terminer la contestation, s'en empara, l'emporta & la donna à sa femme; celle-ci lui fit faire une jolie cage; mais la souris refusa de manger, & après quelques jours on la trouva morte.

Je fus assez long-tems consterné de la perte de ma fidelle petite compagne: cependant, dans tous les cas, ce sacrifice étoit indispensable pour ma sûreté, car je découvris qu'aux endroits du plancher où j'avois bouché les jointures de mes planches avec du pain & de la poussière, elle avoit fait de ce mastique un si grand dégât, que tôt ou tard mes gardiens auroient infailliblement découvert les coupures. Convaincus que je n'avois pas cherché à me sauver, & que même je n'oserois faire aucune tentative, ils

s'en retournèrent tranquillement; ce qui me donna l'idée de hâter mes projets.

L'on se rappelle que tout étoit arrangé, & que tous les premiers & les quinzèmes jours du mois il y avoit des chevaux qui m'attendoient à une petite distance de la forteresse. Je laissai pourtant passer le premier août, parce que je ne voulus pas faire le malheur du brave major de Pfuhl, qui m'avoit témoigné plus d'humanité que les autres, & qui se trouvoit ce jour-là chargé de l'inspection du fort de l'Etoile. Je fixai le jour de mon évafion irrévocablement au 15 du même mois.

Ce jour-là le major du jour, qui ne manquoit jamais de venir lui-même ouvrir les portes de ma prison, fut rappelé tout-à-coup dans la ville, où l'on battoit l'alarme pour un incendie; il remit les clefs au lieutenant pour faire la visite à sa place.

Celui-ci entre , me regarde d'un œil de compassion , & me demande : — « Mais, mon cher Trenck, n'avez-vous donc pas, depuis sept ans, trouvé un homme, parmi les officiers de milice, qui ait voulu vous rendre le même service que Schell vous rendit à Glatz ? » — Je lui répondis : « Des amis tels que lui sont difficiles à trouver. Ceux à qui je me suis adressé pour cela ne manquoient pas de bonne volonté; ils favoient tous qu'en m'obligeant, leur fortune étoit faite; mais au moment de l'exécution, ils ont tous reculé. Je n'ai pas épargné l'argent, mais j'en ai obtenu peu de secours. » — Et d'où tiriez-vous cet argent? « — « De Vienne, mon ami, au moyen d'une correspondance secrète dont ils étoient les agens. — « Si je pouvois vous offrir mes services, ce seroit de bien bon cœur, & non par intérêt. » — A ces mots, je tirai cinquante ducats d'un trou que j'avois pratiqué dans la solive

qui formoit le seuil de ma porte, & je les lui donnai. Il refusoit d'abord, mais enfin il les accepta d'un air timide; il sortit ensuite, en me promettant de revenir sur le champ, & après avoir, seulement pour la forme, mis les cadenas aux portes. A son retour, il m'avoua franchement, qu'indépendamment du service qu'il étoit prêt à me rendre, il se voyoit également forcé de désertier, à cause de ses dettes, & qu'il y avoit long-tems qu'il en avoit formé la résolution; qu'ainsi, s'il pouvoit seconder mon évasion, il étoit prêt à s'échapper avec moi; que je n'avois qu'à lui faire entrevoir la possibilité de la réussite. Nous restâmes ensemble environ deux heures, au bout desquelles notre plan se trouva arrangé; il consistoit à faire faire quatre fausses clefs de mes quatre portes. Lorsque je lui eus appris que j'avois des chevaux tout prêts qui m'attendoient à Gummern, le projet lui parut infaillible.

Pour resserrer les nœuds de notre amitié, j'ajoutai cinquante ducats à ceux qu'il avoit reçus, & probablement il ne s'étoit jamais vu si riche.

Maintenant j'étois le plus heureux des hommes au fond de mon cachot; je me voyois en main un triple moyen de recouvrer infailliblement ma liberté: d'abord l'intercession de l'ambassadeur de la cour de Vienne, ensuite mon canal souterrain auquel j'avois mis a dernière main; & enfin mon lieutenant de la garde.

Ivre de joie & du plaisir que me procuroit la perspective de l'avenir heureux que je me promettois, la tête me tourna. A l'instant même où j'aurois dû redoubler de vigilance, d'activité & de prudence, je me laissai tellement étourdir par mon misérable amour-propre, qu'il me fit prendre la plus folle & la plus téméraire des résolutions; & lorsque je me rappelle encore cet événement, je le vois

comme un songe insensé. Mais tel fut l'effet de mon inévitable destinée, ou peut-être de mes longues souffrances.

Je voulus essayer de mettre à l'épreuve la générosité du grand Frédéric, me réservant la ressource du lieutenant, si ma tentative auprès du monarque ne réussissoit pas.

Je m'étois si bien entêté de ce beau projet, qui m'a causé depuis des regrets si amers, que j'attendis avec impatience l'heure où le major feroit la visite ; dès qu'il fut entré : « M. le major, lui dis-je, je fais que le gouverneur de cette ville, le généreux duc Ferdinand de Brunswick, est actuellement à Magdebourg ; (c'étoit mon ami qui me l'avoit dit) faites-moi le plaisir d'aller le trouver, & de lui dire que je le prie de vouloir bien visiter mon cachot, & de faire doubler le nombre de mes sentinelles, ensuite de me prescrire l'heure où il voudra que je me fasse voir en plein jour & en pleine

liberté sur le glacié de Klosterberg. Si je viens à bout d'effectuer ce que je promets, j'espère qu'il voudra bien m'accorder sa protection, & instruire le Roi de ma bonne foi, afin que ce prince puisse être convaincu de la droiture de mes sentimens & de la loyauté de mes procédés.

Le major, tout stupéfait, regarda le lieutenant, & crut réellement que j'étois devenu fou, tant ce que je lui disois lui paroissoit ridicule & impraticable ; mais comme il vit que j'insistois sérieusement, il sortit & revint bientôt accompagné du commandant M. Reichmann, du major de place Riding & de l'autre major chargé de l'inspection.

Le duc me fit dire, que si je pouvois effectuer ce dont je me faisois fort, il me promettoit toute sa protection, la grace du Roi, & que mes fers me seroient ôtés à l'instant.

Je demandai alors très-sérieusement

que l'on me fixât une heure. On rit encore. Mais enfin, on me dit qu'il suffiroit que j'expliquasse la manière dont je voulois m'y prendre, sans mettre la chose à exécution; que si je refusois, on alloit sur le champ lever le plancher de mon cachot, & qu'on y laisseroit jour & nuit des gardes pour me surveiller. Que le gouverneur vouloit simplement s'assurer de la possibilité de la chose, mais qu'il ne vouloit pas permettre que j'en vinsse à l'exécution.

Après une longue capitulation & les promesses les plus positives, je jetai à la fois tous mes fers à leurs pieds, j'ouvris mon trou, je leur donnai mes armes & mes instrumens, avec deux clefs pour ouvrir les portes des galeries souterraines.

Je leur proposai de descendre dans la galerie de trente-sept pieds qui communiquoit aux souterrains, & de faire eux-mêmes, avec leurs épées, l'ouverture nécessaire pour y pénétrer.

ce qui ne demandoit que quelques minutes. Ensuite je leur dis, à un pouce près, combien j'avois de pas à faire pour arriver à tel & tel endroit du fort; je leur remis toutes mes clefs. Enfin, je leur déclarai que sur le glacis de Klosterberg j'avois des chevaux qui m'attendoient au premier signal, mais dont il seroit déplacé de leur découvrir l'écurie.

La surprise de ces messieurs fut sans égale. Ils sortirent, examinèrent, puis ils rentrèrent & me firent des questions, des objections, auxquelles je répondis, comme si j'avois été l'ingénieur qui avoit bâti le fort de l'Etoile: ils ressortirent ensuite, me souhaitèrent toute sorte de bonheur, & restèrent environ une heure dehors: alors ils revinrent me dire que le duc étoit confondu des instructions qu'il avoit reçues; ils me souhaitèrent encore du bonheur, & ils me conduisirent sans chaînes hors de ma prison, dans la chambre de l'officier de garde.

Vers le soir le major vint nous trouver, nous donna un souper magnifique, & me promit que tout iroit bien pour moi. Le duc avoit déjà écrit à Berlin; mais toutes ces belles promesses ne furent qu'illusoires. Dès le lendemain la garde fut renforcée. On plaça deux grenadiers dans la chambre où j'étois. On fit toutes les dispositions, comme s'il eût été question de prévenir une de mes entreprises violentes, & les ponts-levis restèrent fermés tout le jour.

Bientôt aussi je vis qu'une troupe d'ouvriers travailloient à mon cachot, & que quatre charrettes y portoient de la pierre de taille. Cependant tous les officiers me montroient de l'affection, & la table étoit excellente: nous mangions ensemble; mais un bas-officier & les deux sentinelles restoient constamment à côté de nous dans la chambre, en sorte que la conversation étoit fort circonspecte. Cela dura quatre ou cinq ours; jusqu'à ce qu'enfin le lieutenant,

sur lequel reposoit toute ma confiance, vint me trouver au sortir de la garde : il saisit l'instant de me dire qu'il étoit fort étonné de ma découverte hors de saison ; que le duc n'en savoit absolument rien , & que dans toute la garnison le bruit couroit qu'on m'avoit encore saisi au passage.

Ce peu de mots furent pour moi un trait de lumière ; mais , hélas ! il vint trop tard ! je dis à mon ami que je n'avois fait tout cela que parce que je me reposois sur la parole qu'il m'avoit donnée. Il me fit toutes protestations, toutes promesses , & je repris quelque confiance ; mais ma vengeance, contre une si lâche conduite du commandant, resta renfermée dans mon cœur.

Au bout de ce temps la nouvelle construction de ma prison fut achevée : le major de place parut avec le major du jour , & on m'y reconduisit. On ne me mit qu'une seule chaîne au pied, mais qui pesoit elle seule autant que toutes

les autres ensemble. Le cachot étoit pavé de grosses pierres de taille, & alors il fut véritablement impénétrable. Il n'y eut que l'argent qui étoit serré dans l'échafaudage de la porte & dans le canal du poêle qui furent sauvés : environ 30 louis d'or que je portois sur mon corps furent trouvés & enlevés.

Tandis qu'on m'enchaînoit, je dis au commandant d'un ton amer :

« Est-ce-là l'effet de la parole du duc ? ai-je mérité d'être ainsi mal-traité ? Je fais déjà qu'on a fait un faux rapport ; mais la vérité n'en fera pas moins manifestée, & les lâches déshonorés. — Quoi qu'il en soit, vous n'aurez plus long-tems Trenck en votre puissance ; & quand vous me feriez bâtir une prison d'acier, vous ne m'y retiendrez pas. »

On rit de ma menace. Mais alors Reichmann me parla affectueusement. Il m'exhorta à espérer, & me dit que

peut-être j'obtiendrois bientôt ma liberté d'une manière plus honorable. J'étois fier sur-tout des secours à moi connus de mon nouvel ami, & j'étois beaucoup plus menaçant & plein d'audace, qu'anéanti & découragé.

Dans la suite, lorsque j'eus obtenu ma liberté, j'allai à Brunswick, & j'appris du duc lui-même, que M. le major, qui alors étoit établi mon surveillant, ne lui avoit pas rendu un mot de la vérité : mais que, pour éviter le reproche de négligence dans sa visite, il avoit rapporté, qu'ils m'avoient surpris travaillant, & qu'ils avoient trouvé, par une recherche souterraine des plus exactes, que, sans leur vigilance, j'étois certainement évadé. Mais cette fois enfin je fis connoître au duc la vérité : il fit savoir au Roi cette aventure, qui ne contribua pas peu à adoucir ses ressentimens contre moi.

Hélas ! c'est ainsi que dans notre monde il en va avec les plus nobles actions !

actions ! Il est bien rare qu'elles soient exposées avec vérité à celui qui doit prononcer sur votre mérite ; & dans ces prétendus fidèles rapports, j'étois la véritable victime d'une vanité déplacée. Celui qui étoit chargé de me veiller, eut honte d'avoir été si aveugle dans ses recherches : & pour se dérober à un léger reproche, qui n'auroit attiré sur lui aucun mal réel, le pauvre Trenck fut reconduit sous le couteau du boucher : & c'est ce qui m'est toujours arrivé dans plusieurs entreprises du plus noble genre, où des amis même, ont abusé de ma franchise, & se sont procuré pour eux la récompense qui étoit due à mes travaux. J'étois donc de nouveau dans mon cachot. Mon cœur se révoltoit contre l'insensible monarque, mais encore plus contre le barbare gouverneur ; & tous deux étoient abusés & innocens de la cause de mes gémissemens.

J'attendois jour & nuit le moment

Tome II.

K

où celui que je regardois comme mon
sauveur, devoit être de garde. Mais
quel fut mon effroi, lorsque, au lieu
de lui je vis entrer un autre lieutenant!
Je me flattois encore que quelque acci-
dent imprévu l'avoit retenu pour cette
fois; mais j'attendis en vain trois lon-
gues semaines: il ne revint pas. Je
n'osois faire aucune question. A la fin
j'appris qu'il avoit quitté le corps des
grenadiers, qu'ainsi il ne devoit plus
être de garde au fort de l'Etoile. S'étoit-
il repenti de ses résolutions en ma
faveur? avoit-il perdu le courage de
les exécuter? les 100 ducats que je lui
avois donnés, lui avoient-ils inspiré
d'autres idées en avançant sa fortune?
Voilà ce que j'ignorois & ce que je
veux toujours ignorer. Si jamais il lit
cet ouvrage, dans un état heureux &
honorable, & qu'il m'ait en effet trom-
pé, qu'il y lise aussi que je lui pardonne
de bon cœur. Cependant je me fais
gloire, aubord de ma tombe, de ce qu'il

ne reçut jamais de moi aucune offense, dont il pût s'autoriser à m'abandonner. Un autre que moi, qu'il eût laissé ainsi enfoncé dans l'abyme, & cela après tant de promesses & de sermens solennels, & l'avance d'une somme importante, auroit peut-être cherché quelque vengeance.

Quoi qu'il en soit, je conjecture encore que, quand il se vit en état d'acquitter ses dettes, il se repentit de s'être engagé dans pareille entreprise, & que ce fut par cette raison qu'il changea de poste & céda la garde du fort, ou peut-être aura-t-il confié son secret à un camarade, & celui-ci aura si bien instruit l'état-major de la chose, qu'on ne lui aura plus permis de venir à la garde auprès de moi. Ce fut un assez grand malheur pour moi qu'il ne revînt pas : & maintenant toutes mes espérances étoient réellement perdues.

Alors je commençai, à faire de tristes réflexions sur mon affreuse

destinée & sur ma folie, & à gémir de mon orgueil si hors de saison. Désormais je regardai mon destin comme insurmontable. Je pouvois avant six mois m'évader de ma prison sans obstacle, sans aucun danger, toutes les difficultés étoient levées : ma propre faute, mon aveugle confiance dans la magnanimité des hommes & dans le secours d'un ami avoient encore tout détruit. Ces pensées m'abymoient dans un état dont il ne m'étoit vraiment plus possible de me délivrer.

Depuis neuf ans, en dépit de toutes les mesures pour rendre ma prison infranchissable, je trouvois toujours quelque expédient dans mon génie fertile en inventions ; mais actuellement j'avois moi-même frustré & anéanti toutes mes perspectives dans l'avenir, & je me considérois comme l'unique auteur de mes maux futurs. Mille reproches déchiroient mon ame profondément affaîlée.

L'officier major remarqua bientôt que je commençois à perdre toute la sérénité de mon ame & ma fermeté accoutumée : j'étois pensif, de mauvaife humeur & mélancolique : je ne travaillois guère avec mes livres , & je ne composois que des complaints , ou des stances de désespoir.

Personne ne pouvoit me donner d'autre consolation que celle-ci : « Patience , mon cher Trenck , au moins il ne peut rien vous arriver de pire ; » ou bien on cherchoit à me donner de l'espérance , en me disant que le Roi ne pouvoit pas toujours vivre. Triste consolation pour un homme dans ma position ! Si j'étois malade , on me souhaitoit le bonheur de voir bientôt finir tous mes maux : si je revenois en santé , on me plaignoit de ce que je n'étois pas mort , & de ce qu'il me falloit recommencer à souffrir. Je le demande : est-il un homme sur la terre qui jamais ait été le jouet d'une destinée telle

que la mienne ? Quelle force m'a donc soutenu pendant dix années de souffrances ? Est-ce ma tête toujours active, toujours occupée ? mes exercices mécaniques & d'Hercule, par lesquels je me tenois en haleine ? ou mon talent inné de gagner à la fois les cœurs de ceux qui me gardoient, de braver la rage des tyrans, & d'opposer la finesse à la force ? Au moins puis-je dire hautement que je ne dois mon salut qu'à mon seul génie, & aux ressources que j'ai trouvées en moi-même ; moi seul, j'ai été, en dépit de tous, mon soutien & mon libérateur : bien plus, ce fut précisément dans ces lieux où personne ne pouvoit me croire encore vivant, que j'ai réellement le plus vécu ; je m'y suis fait plus d'amis, plus de connoissances, & je m'y suis attiré plus d'applaudissemens que par-tout ailleurs : & lorsque enfin j'ai reparu dans le monde en vrai héros, j'ose le dire, j'ai vu que j'avois vaincu, à force de courage & de pa-

tience, le ressentiment d'un monarque qui ne savoit pas pardonner. Il se sentit las de me persécuter.

Il y avoit six mois que la paix avoit été faite, & je n'en ressentais encore aucun effet; mais lors même que je me croyois réellement perdu & sans aucun espoir, le 24 décembre fut enfin le jour tant désiré de ma délivrance.

C'étoit justement à l'heure de la parade de garde, qu'un lieutenant des gardes du Roi, le comte de Schlieben, vint dépêché par le roi à Magdebourg, apportant l'ordre, que je fusse sur le champ élargi de ma prison.

La joie fut générale, & sur la place de la parade & dans toute la ville: chacun m'estimoit, m'admiroit & me plaignoit.

Le commandant me croyoit plus foible que je n'étois: & il ne voulut pas m'annoncer cette joyeuse nouvelle tout à la fois, de crainte qu'une joie soudaine ne causât quelque révolution

fatale dans mes sens. Mais qu'il con-
noissoit peu mon caractère, & cette
égalité d'ame que j'avois apprise à
l'école de l'infortune & par l'habitude
des vicissitudes de ma destinée ! Je puis
dire qu'elle s'étoit accrue au plus haut
degré de fermeté philosophique, même
jusqu'au mépris de tout ce qui pourroit
m'arriver sur la terre. Non, il n'étoit
point de coup du sort si affreux, si sou-
dain qu'il pût être, qui fût capable de
m'ébranler. La louange de soi dégoûte.
J'affirme hardiment qu'on ne m'a ja-
mais vu insolemment orgueilleux dans
la prospérité, ni abattu dans l'adversité,
ni irrésolu dans les grands périls ; & je
peux citer pour témoins tous ceux qui
m'ont vu dans toutes mes conjonctures,
ou qui m'ont connu, soit personnelle-
ment, soit sur le rapport de la renom-
mée universelle.

En ce moment s'ouvrirent tout d'un
coup les portes de ma prison : j'apper-
çois le commandant ; & aussi-tôt avec

lui s'introduit une troupe d'autres qui me regardoient d'un air joyeux. Je fus surpris. — Le commandant parla :

« Mon cher Trenck, j'ai aujourd'hui pour la première fois la joie de vous apporter une bonne nouvelle : le duc Ferdinand a enfin obtenu du Roi, qu'on vous ôtât vos fers. » Et aussi-tôt le ferrurier commença son travail sur ma chaîne.

« Vous aurez aussi une chambre plus agréable, continua-t-il. »

« Oh ! sûrement, lui dis-je, j'ai aussi ma liberté ! mais vous ne voulez pas me causer tant de joie tout à la fois : dites-moi la vérité nue, je fais me modérer. »

« Oui, répondit-il, vous êtes libre. »

— Au ssi-tôt il m'embrassa le premier, & tous les autres suivirent. Alors on me demanda, « quel habit je voulois. »

« Mon uniforme, » répondis-je : le tailleur étoit là, & il me prit ma mesure. — « Demain, du matin, Mon-

sieur, dit le commandant Reichmann, il faut que cet uniforme soit fait. » Le tailleur s'excusa sur l'impossibilité, à cause d'une fête, & de la fête de Noël. — Hé bien ! dit Reichmann, M. le tailleur viendra ici demain avec sa compagnie dans le cachot, si l'habit n'est pas fait. — Aussi-tôt tout devint possible au cher tailleur, & il le promit solennellement.

Dès que le ferrurier eût achevé de briser mes fers, on me conduisit avec la garde dans une chambre d'officier : là chacun me félicita, & le major de place me fit jurer les sermens qu'on exige ordinairement de tous les prisonniers d'Etat.

1°. De ne jamais chercher à me venger de personne ;

2°. De ne mettre plus le pied sur les frontières de Saxe ni de Prusse ;

3°. De ne parler ni d'écrire rien de ce qui m'étoit arrivé ;

4°. Enfin, tant que le Roi vivroit,

de ne servir aucun autre maître, ni dans le militaire, ni dans le civil.

Alors le comte de Schlieben me donna une lettre du ministre de l'E'm-pereur à Berlin, le général Riedt, dont voici quel étoit à peu près le contenu :

« Qu'il se félicitoit du fond du cœur,
 » d'avoir trouvé l'occasion d'obte-
 » nir du roi ma liberté : mais qu'à pré-
 » sent je devois faire sans répugnance
 » & de bonne grace tout ce que le
 » comte de Schlieben exigeroit de
 » moi ; & qu'il avoit l'ordre précis de
 » me conduire jusqu'à Prague. »

Schlieben me dit après ma lecture : mon cher Trenck, j'ai ordre de vous conduire cette nuit même dans une voiture couverte, par Dresde jusqu'à Prague, & de ne pas permettre que vous parliez à personne pendant le voyage. Le général Riedt m'a remis 300 ducats pour fournir à toutes les dépenses. Je vais sur le champ faire

acheter une voiture : mais comme aujourd'hui rien ne peut être prêt, je suis convenu avec M. le commandant, que nous ne partirions que la nuit suivante.

Après que j'eus tout promis de la meilleure grace du monde, le comte resta avec moi ; les autres se retirèrent après un court entretien, & je dînai avec le major du jour & l'officier de garde dans la chambre du général Wallrabe. Ce vieillard qui y étoit entré en 1744, après vingt-huit années d'une captivité adoucie & supportable, y est mort à la fin, mais il avoit mérité son sort.

J'étois donc libre : le premier usage que je fis de ma liberté fut de me promener au milieu de tous les ouvrages du fort, pour m'accoutumer à l'air & à la lumière : j'allai aussi rechercher dans ma prison & rassembler mon argent caché, qui montoit bien encore à 70 ducats.

Toute la garde fut généreusement traitée. Je donnai à chaque homme un ducat; aux sentinelles qui se trouvoient en fonction auprès de moi à l'heure où je devins libre, trois ducats à chacun : je donnai aux autres qui étoient relevés de leurs postes, dix ducats à partager entr'eux, & j'envoyai de Prague un présent à l'officier de garde.

Le restant de mon argent, je le donnai à la veuve de mon brave & honnête grenadier Gefhardt, car il étoit mort. Elle avoit, dans le tems qu'il étoit en campagne, eu l'imprudence de confier à un jeune homme les 1000 florins qu'elle avoit reçus de moi; ce jeune homme se conduisit inconfidérément dans l'emploi de cet argent: il fut recherché & examiné; & il trahit la veuve, qui pour cette cause avoit été mise & étoit restée deux années dans une maison de correction.

Le mari ne fut point puni, parce

qu'il étoit absent. Si mon pauvre Gerhard eût laissé des enfans, je prendrois sûrement soin de leur sort aujourd'hui. A la veuve de l'homme, qui s'étoit pendu près de ma prison en 1756, je donnai 30 ducats que Schlieben me devoit & me rendit.

Toute la nuit je ne pris aucun repos, mais mon réveil étoit joyeux: j'en passai la plus grande partie avec mes gardes qui faisoient bonne vie. Le lendemain de la fête de Noël, je reçus les visites de tous les officiers de l'état-major de la garnison, mais je n'osai encore me montrer dans la ville. Sur le midi j'étois complètement équipé en bottes, en uniforme & en épée, & je me plaisais à moi-même dans le miroir; mais ma tête étoit si étourdie de projets, de joie & de vœux de bonheur, qu'en vérité je ne puis me souvenir d'aucune des circonstances de ces premiers jours.

Que de réflexions j'aurois pu faire

sur tous les changemens que j'eus occasion de remarquer : j'étois, je restois pourtant le même homme, qui vingt-quatre heures auparavant languissois dans le fond de ma prison. Quelle immense différence dans la conduite & dans la physionomie de tous ceux qui m'avoient veillé & gardé si sévèrement ! Maintenant j'étois honoré, chéri, fêté : — & pourquoi ? parce que je ne portois plus des fers ; & cependant ces fers, les avois-je mérités ?

Le soir approchoit : le comte de Schlieben arriva avec la voiture attelée de quatre chevaux ; nous y montâmes : après que j'eus fait mes adieux, vraiment affectueux & tendres, nous sortîmes des portes.

Mais, me ferois-je jamais imaginé qu'en quittant Magdebourg, je répandrois des larmes, comme j'en versai en effet ? Une chose encore remarquable, c'est que j'ai vécu, comme

on l'a vu, dix années entières à Magdebourg, sans avoir jamais vu la ville.

Je ne veux pas remplir ces feuilles des petites particularités de mon voyage. Ma prison avoit duré neuf ans cinq mois & quelques jours. Si j'y ajoute ma détention dans Glatz, de dix-sept mois, j'ai passé misérablement onze années pleines en prison, & le meilleur tems de ma vie; des années qu'aucun souverain sur la terre ne peut ni me rendre en nature, ni en dédommagement. Par-là mon corps s'est affoibli, au point qu'actuellement dans la vieillesse je commence à me ressentir des suites de tous les cruels tourmens que j'ai endurés, & mon lit commence à devenir à son tour ma prison.

Tout lecteur croira maintenant, que cette époque est la fin de mes infortunes. Mais je lui proteste sur mon honneur, que j'aimerois mieux retourner dans mon cachot de Mag-

debourg, y passer dix autres années de ma vie, que de supporter encore toutes les contradictions & difficultés que j'ai rencontrées, après ma liberté obtenue, en Autriche, sur-tout dans les six dernières années que Krugel & Zetto étoient mes référendaires & mes curateurs.

Peut-être me verrai-je encore dans une situation & dans des circonstances qui me permettront d'ajouter un troisième volume à l'histoire de ma vie, & où je pourrai, sans crainte & sans ménagement, faire le récit de toutes les nouvelles persécutions qui m'attendoient à Vienne, & contre lesquelles il m'a fallu lutter, les vingt-deux années qui se sont écoulées depuis que j'ai recouvré ma liberté, & particulièrement les six dernières.

Je ne fais qu'indiquer ici brièvement des choses sur lesquelles je ne puis encore m'expliquer que d'une manière couverte. — J'ai, il est vrai, déjà

remporté des victoires sur tous mes ennemis ; cependant j'ai perdu tout espoir d'obtenir, avant de descendre dans la tombe, le dédommagement qui m'est dû à si juste titre. Eh, que puis-je prétendre, dans un monde où le malheureux qui implore, avec une fierté noble, la récompense qu'il mérite, trouve des cœurs qui se ferment devant lui, dans un monde où il y a long-tems que toutes mes prétentions sont déjà prescrites ? Les aventures dont il me reste encore à faire rapidement le récit dans cet ouvrage, paroîtront peut-être encore invraisemblables : je n'avance cependant rien dont je ne puisse fournir la preuve la plus légale.

Je vais maintenant continuer mon histoire.

J'arrivai heureusement le deuxième jour de janvier à Prague avec le comte de Schlieben, qui me remit le même jour entre les mains du duc de Deux-Ponts, alors gouverneur de cette ville.

Il me reçut avec bonté; nous fûmes invités deux jours de suite à sa table; il n'y avoit personne à Prague qui ne fût curieux de connoître cet homme qui avoit eu assez de force & de courage pour résister dix années à des maux sans nombre. Je touchai à Prague trois cents florins de mon argent; je renvoyai au général Riedt les trois cents ducats qu'il avoit donnés au comte de Schlieben pour fournir aux frais de mon équipage & de mon voyage; il me les avoit redemandés dans sa lettre; quoiqu'il eût déjà reçu de moi dix mille écus comptant; je payai encore à Schlieben les frais de son retour, & je me procurai quelques bagatelles dont j'avois besoin. Il y avoit quelques jours que j'étois à Prague, quand j'appris qu'il étoit arrivé une estafette de Vienne, dont je payai le voyage, (notez bien ceci) quarante florins de ma bourse, & qui apportoit un ordre au gouverneur de me faire partir inces-

samment pour Vienne, sous bonne escorte & en qualité de prisonnier. On me demanda mon épée; & le capitaine, comte de Wela, accompagné de deux bas-officiers, prit place à côté de moi dans une chaise que j'achetai encore, & je fus conduit prisonnier à Vienne.

Je touchai encore mille florins à Prague pour fournir à tous les frais; il me fallut même, lorsque je fus arrivé à Vienne, compter 50 ducats au capitaine & lui payer son retour.

Personne ne peut se faire une idée de ce que mon cœur ressentit à cette nouvelle catastrophe. Je croyois faire dans Vienne une entrée triomphale, tel qu'un véritable patriote qui vole recevoir sa récompense & qui a été la victime de sa fidélité & de son dévouement. C'étoient de nouveaux fers qui m'y attendoient, & je me voyois traité comme un criminel.

On me logea dans les casernes où

la chambre du lieutenant de Blonket me servit de prison; il avoit reçu ordre de ne me laisser parler ni écrire à qui que ce soit, à moins qu'on ne pût produire un billet de permission, signé par MM. Kempf ou Huttner, conseillers auliques.

Cette énigme n'est pas difficile à deviner; ils avoient été l'un & l'autre les administrateurs de mes biens pendant ma longue captivité.

Je vécus dans cette situation environ six semaines; enfin, je pus parvenir à parler au colonel-commandant de Poniatowsky, qui est maintenant comte d'Alton & lieutenant-feld-maréchal; je lui fis part de mes soupçons, & je le mis au fait des véritables raisons que l'on avoit eu de m'arrêter prisonnier à Vienne. C'est à ce brave homme seul que j'ai l'obligation de n'avoir pas été renfermé dans la forteresse de Graz pour le reste de mes jours; car tel étoit l'odieux projet de mes ennemis,

qui vouloient me faire passer pour fou. Ce fut vainement qu'après avoir obtenu ma liberté, je voulus forcer, par les voies de droit, ces scélérats à me faire réparation : s'ils m'avoient tenu seulement un instant hors de Vienne, à coup sûr j'étois perdu sans retour ; & en effet, j'aurois terminé ma déplorable carrière aux petites-maisons.

On avoit persuadé à la Reine que j'étois au moins à demi-fou ; & que dans des accès continuels de rage & de fureur, j'exhalois mon ressentiment contre le roi de Prusse par des menaces épouvantables ; que, comme on étoit à la veille de l'élection du Roi des Romains, il étoit à craindre que, dans mes accès de frénésie & de vengeance, je ne fisse quelques insultes à l'ambassadeur de la cour de Prusse ; ce qui pourroit avoir des suites fâcheuses : on ajoutoit que le général Riedt avoit promis au roi de Prusse, qu'à Vienne,

je ne pourrois voir personne, & que j'y ferois toujours gardé & surveillé exactement. — L'ame magnanime de Marie-Thérèse fut émue de pitié; elle demanda s'il n'y avoit plus rien à espérer de moi ? on lui répondit que j'avois été saigné plusieurs fois, mais qu'il falloit toujours se garder de moi comme d'un homme extrêmement dangereux.

A les entendre, j'étois un dissipateur : en moins de six jours je m'étois fait compter 4000 florins à Prague, & il étoit de toute nécessité que l'on me nommât des curateurs pour prévenir ma ruine totale.

C'est ainsi que de vils intrigans environnent d'un nuage épais le trône dont ils veulent écarter les hommes de bien pour pouvoir moissonner impunément dans le champ d'autrui.

Le colonel d'Alton parla de moi & de mes malheurs à la grande-maîtresse de la Reine, la comtesse de Paar,

dame du caractère le plus noble & le plus respectable.

Dans cet instant même, Sa Majesté, l'Empereur François, entra dans la chambre de la comtesse. On parle de moi, & l'empereur demande si je suis donc absolument fou, & si je n'ai pas au moins quelques momens lucides ? — « Voilà sept semaines, » répondit le colonel, qu'il est dans » ma caserne, & je puis assurer Votre » Majesté, que dans toute ma vie je » n'ai jamais connu d'homme plus » raisonnable ni plus tranquille. On » veut le faire passer pour fou; on le » peint comme tel à la cour; je puis » garantir qu'il n'en est rien, & dans » toute cette affaire je vois sous jeu » bien de l'intrigue & bien des artifices. »

Le jour suivant, l'Empereur m'envoya le comte de Thurn, grand-maître de l'archiduc Léopold, pour s'entretenir avec moi; je trouvai en lui un de ces
hommes

hommes comme il me les faut, un allemand de la vieille roche & un philosophe éclairé. Je lui racontai comment j'avois été trahi deux fois à Vienne dans le tems que j'étois prisonnier. Je lui démontrai clairement que mes administrateurs ne m'avoient joué le tour perfide dont je me voyois la victime, & n'avoient voulu me faire enfermer comme fou, que pour pouvoir me tenir toute ma vie sous leur curatelle. Nous parlâmes beaucoup & deux heures de suite; la prudence me défend de révéler ici tout ce qu'il me dit; je gagnai pour jamais son cœur & toute sa confiance; il est demeuré mon ami jusqu'au tombeau. Il sortit après m'avoir promis tout son appui. Le lendemain il revint, & m'introduisit auprès de sa majesté l'Empereur, dans la salle d'audience.

Je parlai à cœur ouvert, & le monarque m'écouta pendant plus d'une heure; il finit par être si touché, qu'il

se leva tout-à-coup & voulut passer dans un autre appartement ; j'aperçus des larmes couler de ses yeux ; je tombai à ses genoux & je les embrassai ; l'enthousiasme & la joie m'avoient mis hors de moi. Ce seroit au pinceau de Rubens ou d'Appelles à tracer dignement ce tableau, qui seroit un monument éternel & de la sensibilité de ce digne souverain & du profond attendrissement d'un sujet malheureux, mais loyal & reconnoissant ; ma plume ne peut trouver des termes pour rendre le sentiment dont mon cœur fut pénétré, ni représenter à la postérité l'Empereur François, tel que je le vis dans ce moment sublime. J'étois muet, — mes yeux, mes larmes parloient, — l'Empereur s'arracha de mes bras. Je sortis abymé dans cette ivresse de sentiment.

Que l'ame de ce bon prince habite à jamais le séjour des bienheureux ! Combien François me parut plus grand dans cette scène que Frédéric ou César !

Si la mort ne me l'eût enlevé au moment même où il commençoit à me juger digne de ses bontés, il y a long-tems que je serois rentré en possession de mes terres de Hongrie.

Je retournai dans ma caserne plein du délire de la joie, & dès le lendemain mes arrêts furent levés. Je me rendis, accompagné du comte d'Alton, chez la comtesse de Paar, qui avoit désiré de me voir; ce fut par le moyen de cette généreuse dame, que je fus admis pour la première fois à l'audience de la Reine dans son cabinet.

Cette grande princesse m'accueillit avec une extrême bonté; elle ne pouvoit cesser de déplorer mon sort & d'exalter ma constance & ma fidélité; sa généreuse compassion me prévenoit dans tout ce que je voulois lui dire, & j'eus à peine le tems de mettre à ses pieds mes justes sujets de plaintes.

« Je fais tout, me dit elle, je fais que vous avez été joué à Vienne, de

la manière la plus inhumaine ; oubliez le passé ; pardonnez à vos ennemis ; n'allez pas vous faire de nouveaux chagrins , & n'insistez plus à vouloir faire rendre compte à vos administrateurs. » — Je voulus parler. — « Je vous en prie , reprit-elle , point de plaintes ; je fais tout , faites seulement ce que je demande de vous ; je vous promets que vous n'y perdrez rien. »

Quel parti prendre ? Je n'en avois qu'un seul , celui de souscrire à tout ce qu'on exigea de moi. Je reçus ordre de me rendre avec M. de Pistrich , chez M. le conseiller aulique de Ziegler ; & le lendemain , en présence de ces deux messieurs , je signai les articles suivans :

1°. Que je reconnoissois le testament de Trenck pour bon & valable ;

2°. Que je renonçois à mes terres d'Esclavonie , m'abandonnant sur ce point aux bontés & à la clémence de la Reine ;

3°. Que je donnois une quittance générale à mes administrateurs & à mes gens d'affaires;

4°. Que je ne séjournerois pas plus long-tems à Vienne.

Je signai tout ce qu'on voulut pour éviter d'être encore accusé de démence.

Telle est la manière dont j'ai été traité ! Voilà comment des misérables trouvèrent moyen d'empêcher la meilleure des princesses de faire éclater envers moi sa justice & sa générosité.

Je ne dirai point ici le vœu que je fis alors dans mon cœur révolté ; mais il me restoit assez bonne opinion de moi-même pour ne pas être embarrassé sur ce que j'allois devenir ; je savois que dans tout pays je me tirerois honorablement d'affaire : une tête toujours fertile en expédiens, les sciences que j'avois cultivées, mes vertus & le récit seul de mes malheurs, étoient pour moi des ressources

suffisantes. Je n'avois point d'enfans alors, & tout m'étoit indifférent; je comptois même pour rien les débris de ma fortune.

A bon droit mécontent, je disois déjà adieu à l'Autriche pour toujours. J'avois trop de fierté & une fierté trop légitime pour chercher à revenir au pied du trône par des voies obliques; j'ai toujours dédaigné de me servir des mêmes armes que celles qu'employoient contre moi mes ennemis. Ils ont trouvé le secret de me faire passer, à la cour & dans divers tribunaux, pour un homme inquiet & dangereux; mais que m'importe la cour où il n'y a rien à faire pour des hommes de ma sorte?

Je l'avouerai cependant, le douloureux souvenir de ce qui venoit de m'arriver à Vienne affligea long-tems mon ame sensible. C'étoit pour avoir été fidèle & homme d'honneur, que j'avois tant souffert; & maintenant

que l'Allemagne entière étoit en attente des dons & des dédommagemens qui me seroient accordés par ma souveraine, à Vienne on me mettoit aux arrêts, on me faisoit passer pour fou, on m'abandonnoit à la curatelle de ceux même qui avoient déjà pillé & mangé mon bien.

Comme j'étois sur le point de partir, je tombai très-dangereusement malade; je vis la mort de près, & déjà le tombeau s'ouvroit devant moi. La Reine apprit mon état, elle en eut pitié, & m'envoya ses médecins & même un frère de la miséricorde qui me servoit de garde-malade; mais au bout du compte, il s'est trouvé qu'il m'a fallu payer tous ces messieurs-là de ma propre bourse. A coup sûr le médecin que j'aurois demandé moi-même m'auroit rétabli à bien moins de frais.

Voilà à quoi se réduisent toutes les

graces & toutes les faveurs que j'ai reçues.

Ce fut alors que le conseil de la guerre m'accorda, sans que je lui demandasse, la patente de major, pour laquelle il me fallut payer encore des droits; mais ce n'étoit qu'un grade sans fonctions. Je m'embarrassois beaucoup d'un titre qui m'avoit été offert plus de dix ans auparavant, dans d'autres services.

Je vais rapporter la teneur de ma patente de major, elle est assez singulière.

« Sa Majesté, en considération de mon zèle ardent, de ma fidélité inviolable & de mes importans services, nonobstant ma longue captivité, & voulant reconnoître mes qualités & mes talens distingués, avoit jugé à propos de m'accorder très-gracieusement le grade de major à son service. »

Ne s'attendoit-on pas, après de pareilles expressions, à me voir con-

féral au moins le titre de général, ou à me voir rétabli dans la possession de mes terres d'Esclavonie ?

Quel fut donc le terme de toutes mes espérances ? Un titre vain de major, & après avoir déjà servi quinze ans auparavant en qualité de capitaine de cavalerie.

Certainement ce n'est pas ma faute, si j'ai été lâchement trahi à Dantzick, par Abramson le résident de l'Empereur ; à Berlin, par Weingarten, secrétaire de l'ambassadeur de l'Empereur ; & à Vienne, où je l'ai été deux fois par des gens qui trouvoient leur intérêt à me ruiner & à me rendre inutile à l'État. Ainsi, on ne pouvoit pas appeller cette patente une grace pour le malheureux Trenck ; d'autant que c'est la seule que j'aie encore obtenue depuis vingt-trois ans, & que je suis encore aujourd'hui M. le major.

Pouvois-je envisager ce titre comme une récompense pour moi, lorsque

plusieurs jeunes officiers ont obtenu la patente de major pour quelques mille florins. Si, au lieu de cela, à avoit contraint mes administrateurs de me restituer une trentaine de mille florins de l'argent qu'ils m'avoient extorqué, j'aurois pu en acheter une place de colonel, & nos grands généraux seroient aujourd'hui mes camarades. Mes appointemens de général m'auroient suffi pour élever mes enfans, & en faire des citoyens honnêtes & utiles à l'Etat ; mais pour cela il ne falloit pas être tourmenté aussi cruellement que je l'ai été par les Krugel, les Zetto, les Fillenbaum & les D r, ni me voir légué parmi les invalides de la monarchie, qui auroit pourtant encore grand besoin d'invalides de mon espèce.

Voilà trente-six ans que je suis au service de S. M. I., & je ne me suis fait encore aucun ennemi, ni parmi les grands, ni parmi ceux d'une classe

inférieure. Généraux, commandans, présidens, ministres, tous me vouloient du bien, j'en excepte cependant le comte Grassalkowitz, qui m'a dépouillé de mes biens, sans qu'il fût mon ennemi. Qui jamais a trouvé quelque chose à reprendre dans ma conduite? Est-il un seul honnête homme qui, en parlant de moi, n'ait montré de l'estime ou de la commisération?

Quels étoient donc & quels sont encore mes persécuteurs? — Les jésuites & toute leur clique. Peut-être encore certain avocat, tant soit peu intéressé, qui auroit bien voulu devenir mon curateur & mon homme d'affaires, & qui cherchoit une protection pour éviter d'être pendu. N'y avoit-il point aussi quelques-uns de ces conseillers-rapporteurs qui, quelque tems après ou ont été bannis ou sont morts en prison, après s'être enrichis du bien qu'ils avoient volé, ou qui, encore actuellement, sont renfermés dans la

maison de correction, juste salaire de leurs crimes. J'en connois d'autres qui peuvent s'attendre à subir le même sort; car Joseph II est juste, & il a commencé déjà à démasquer ces scélérats hypocrites, qui interdisoient à la vertu courageuse & au patriotisme tout accès au pied du trône, & qui repoussent avec violence l'honnête homme qui vouloit en approcher. Il est fâcheux seulement, que le voile dont ils couvroient leurs odieuses menées ait été arraché trop tard pour moi, car me voilà déjà à peu près invalide, & je ne suis plus d'âge à rien entreprendre.

J'espère que Dieu fera prospérer la terre dont ils ont dépouillé moi & mes enfans, & que j'aurai le plaisir de les voir arriver à un âge avancé au milieu de la misère & de l'ignominie; bonne leçon pour les autres honnêtes gens de leur espèce, qui occupent encore des places dans les tribunaux, &

qui se font un jeu d'opprimer les veuves, les orphelins & les indigens. (1)

(1) Dieu me préserve de jamais retomber entre les mains d'eux ou de leurs pareils ! Le tems viendra, peut-être, où le meilleur des monarques demandera avec étonnement comment il a pu se faire que le comte de Gravenitz, dans le conseil aulique ; dans le conseil de la guerre, le conseiller aulique de Krugel de Krugelstein ; & dans la commission militaire, M. de Zetto, soient devenus mes conseillers-rapporteurs, & qu'ils m'aient donné pour curateur un M. de Fillenbaum.

Voilà quels sont les hommes qui m'ont persécuté à Vienne, qui m'ont ruiné, & qui ont eu grand soin de me tenir écarté de toutes les affaires. Ces méprisables insectes ont su se faire des amis dans tous les tribunaux supérieurs ; à la cour c'est, tantôt une femme-de-chambre, tantôt un chauffeur de poêle, ou même un palfrenier, qui savent bien prendre leur tems pour dire charitablement : ce Trenck n'est jamais content ; il est toujours à se plaindre ; c'est un homme inquiet ; il dit du mal des tribunaux ; sans compter qu'il est prussien dans l'ame.

C'en est assez sur ce sujet ; mais j'y reviendrai.

Je fus bientôt rétabli , & je demandai une seconde audience , mais sans pouvoir l'obtenir.

Je fus présenté au prince de Kaunitz ; ce seigneur , dont je n'ai jamais été connu , me regarda du haut de sa grandeur , comme on regarde un insecte qui végète dans un tourbillon d'autres insectes ; je sortis fièrement , la tête haute & sans me retourner. A la porte je trouvai quelqu'un qui me tendit la main , & qui me félicitoit d'avoir obtenu audience.

Je me rendis chez le feld-maréchal , qui me dit ces paroles assez remarquables : « Mon cher Trenck , sans argent c'est inutilement que vous solliciterez de l'emploi dans notre armée ; d'ailleurs vous êtes trop vieux , & notre exercice est trop difficile à apprendre. »

Notez que j'avois alors trente-sept ans.

Ma réponse ne fut pas longue :
 « Votre Excellence est dans l'erreur ;
 je ne suis pas venu ici pour chercher
 de l'emploi , car je ne suis pas d'hu-
 meur à servir en qualité de major ;
 mes curateurs ont mis bon ordre à ce
 que je ne puisse rien acheter ; mais
 quand j'aurois des millions , jamais on
 ne me verroit ici marchander & ache-
 ter un titre. » Je sortis en haussant les
 épaules.

Après toutes ces rebuffades, je m'a-
 dressai à la Reine , & je lui présentai un
 mémoire ; il méritoit d'être connu,
 & je voudrois avoir assez d'espace
 pour pouvoir le rapporter ici tout au
 long. (1)

(1) Je ne parlois pas de mes terres d'Es-
 clavonie, j'insistois seulement sur les articles
 suivans :

1°. Que ceux qui avoient enlevé de mes

Qu'ai-je obtenu ? — Rien. — Jamais la moindre réponse à aucune des supplices que j'ai présentées à la cour.

terres des quintaux d'or & d'argent, sans en avoir jamais rendu compte ni à moi ni à personne, eussent au moins à m'en restituer une partie.

2°. Que l'on me rendît les 36000 florins des biens de mes ancêtres, desquels j'avois été dépouillé, & que cet argent fût employé à fonder un hôpital à Vienne.

3°. Que l'on eût à me tenir compte des 40000 florins qui ont été pris & retenus sur mes biens par le comte de Grassalkowitz, sous le prétexte de payer une recrue de 4000 pandoures qui ont été tués, ou qui sont morts au service de la Reine. Il n'étoit pas juste qu'il me fallût payer de ma propre bourse les vassaux des terres de Trenck, qui étoient morts glorieusement en combattant, aux mêmes personnes qui me retenoient injustement ces mêmes terres.

4°. Je suppliois aussi que l'on me fît restituer les 15000 florins que l'on avoit pris sur mes capitaux pour le paiement des fortifications de la Bohême. Je redemandois en même

C'est ici le moment de parler de mes curateurs, & de ce qui s'est passé durant mon emprisonnement.

tems les 15000 florins que l'on avoit payés mal-à-propos à l'ancien propriétaire du régiment de Trenck.

5°. Je demandois en outre qu'on me remboursât 12000 florins qui me furent extorqués lorsque je fus arrêté à Dantzick par la perfidie du Résident de l'Empereur, Abramson. J'exigeois en même tems une réparation authentique des magistrats de Dantzick, qui m'avoient si honteusement vendu & livré aux Prussiens, dans leur propre ville, au mépris du respect qui étoit dû au titre d'officier au service de l'Empereur.

Voilà une partie des griefs sur lesquels je demandois satisfaction, & avec bien de la raison, puisqu'il n'en étoit pas fait du tout mention dans les articles qu'on m'avoit forcé de signer quelques semaines auparavant.

Je réclamois en outre, des ressortissans à la chambre de Hongrie 76000 florins de mes capitaux, avec les intérêts ordinaires de cinq pour cent, sur le pied que chacun d'eux en avoit joui; je les évaluois à 20000, parce

En 1750 j'avois acheté une maison à Vienne, dans la rue de Teinfalt, entre le Klepperstatt & la maison des Hamiltons, pour le prix de 16000 florins, dont j'avois payé environ 13000 comptant; j'en avois ferré les quittances avec mes autres papiers.

Lorsqu'en 1754 je fis mon voyage de Dantzick, je laissai mes papiers à Vienne avec d'autres effets.

qu'on ne m'avoit compté que quatre au lieu de cinq pour cent.

J'insistois principalement sur ce qu'on me payât mes déboursés en Esclavonie, & que l'on me tint compte des diverses améliorations que je pouvois prouver avoir fait faire, qui se montoient à 80000 florins; une sentence même sur cet objet avoit déclaré mes prétentions fondées & légitimes.

Je demandois. — Je suppliois que l'on me donnât des juges. — Je sollicitois humblement pour qu'on me satisfît seulement sur quelques-uns de ces articles, qui tous étoient vrais à la lettre.

Le colonel, le quartier-maître, en un mot l'*omnis homo* du régiment, vint à mourir, & c'étoit à lui à me rendre compte de tout. Jusqu'à présent je n'ai pu avoir aucune nouvelle de ces effets; on m'a dit simplement qu'on avoit envoyé mes papiers à Vienne à mes administrateurs. Quant à tout le reste, mes chevaux, ma voiture, &c. personne n'en a ouï parler.

Après ma sortie des prisons de Magdebourg, je cherchai ma maison, mais je ne la trouvai plus.

Celui qui s'étoit nanti de mes papiers se sera entendu avec le vendeur de la maison, il lui aura rendu ses quittances, ensuite il aura réclamé juridiquement le paiement entier du prix de la maison; en un mot, je trouvai ma maison en des mains étrangères; &, pour comble de faveur, on me demanda encore 6000 florins, pour les intérêts & pour les frais: ce qu'il y a de sûr, c'est

qu'il m'a fallu dire adieu pour toujours à mon argent & à ma maison.

A qui pourrai-je me plaindre aujourd'hui de cette tromperie ?

Voici encore un petit échantillon du même genre. J'avois fourni de ma propre bourse, pendant deux années, à la subsistance d'un certain lieutenant Schroeder, qui avoit à Glatz déserté à cause de moi ; & j'étois enfin venu à bout de lui procurer une place de capitaine dans le régiment des gardes du prince Esterhazy à Eisenstadt ; je l'avois aussi équipé à mes frais.

Pendant mon emprisonnement à Magdebourg, il se conduisit mal ; il fut cassé & réduit à demander l'aumône.

Quelle fut ma surprise lorsque je trouvai, dans le compte de mes administrateurs, l'article suivant : « Payé au capitaine Schroeder 1600 florins, tant le capital que les intérêts. »

Je savois mieux que personne que

je ne pouvois pas devoir un sou à cet homme-là ; mais je fus forcé au silence, ayant, comme on l'a vu, donné une quittance générale à mes administrateurs.

Ce ne fut qu'accidentellement, & plus de quatre ans après, que je fus au fait.

Je trouvai & je reconnus par hasard ce Schroeder, qui demandoit l'aumône près de l'église de Saint-Stephan ; je l'abordai & l'amenai dans ma maison ; je lui demandai, s'il étoit vrai qu'il eût reçu ces 1600 florins ?

« Oui, il est vrai, me répondit-il. Personne ne croyoit que vous revissiez jamais le jour. Je savois que vous m'aimiez & que vous me vouliez du bien ; je crus donc, dans la cruelle extrémité où je me voyois réduit, & puisque tout étoit perdu pour vous, que je pouvois aussi prendre ma part du gâteau.

» Je m'adressai au docteur Berger, &

pour le gagner je lui promis la moitié de la somme ; il fit si bien , que je fus obligé de déposer d'abord mille florins , sans en recevoir la reconnoissance , après quoi il me fit compter les 1600 florins par M. de F...r , à qui je fus obligé de faire un présent de vin de Tokay pour madame de H...r. »

Bravo ! Messieurs mes administrateurs ; c'est très-bien administré !

J'aurois bien encore de ces petites noirceurs à dévoiler ; mais mon sang bouillonne chaque fois que je me les rappelle. Un mot cependant encore , pour achever de placer mes curateurs sous leur vrai point de vue.

M. Kempf d'Angret , conseiller au conseil des finances , étoit administrateur de mes biens , & M. le conseiller de Huttner étoit mon rapporteur.

M. de Kempf céda sa place d'administrateur à M. Fravenberger ; ce dernier , qui a attrapé aussi un *de* devant son nom , fut employé à Prague comme

teheur de livres dans le département de la guerre, tant que la guerre dura. Il est bien clair que pendant tout ce tems-là il ne pouvoit pas veiller à mes affaires à Vienne, il nomma donc M. de Krebs pour le remplacer; j'ignore si celui-ci s'est encore fait remplacer par un autre.

M. le docteur de Beracker fut alors nommé curateur par fidéi-commis, quoique juridiquement il n'eût dû exister aucun fidéi-commis. Le docteur Berger fut encore par-dessus le marché avocat par fidéi-commis; & tous se firent bien payer.

Quelles étoient donc les grandes occupations de tous ces messieurs? — J'avois 76000 florins en billets de banque; il n'y avoit qu'à percevoir chaque année les intérêts & les appliquer aux capitaux. Au surplus, il n'y avoit absolument rien à faire; & il n'est aucune personne bien née qui ne se

fût donné cette petite peine gratuitement & avec plaisir.

Mais M. de Kempf jugea plus convenable de régaler de cette bonne aubaine un vieux postillon de sa maison, qui étoit son homme de confiance, & dont par conséquent il fit un de mes administrateurs. Pendant la guerre il étoit aisé de s'enrichir, par le trafic qui se faisoit de l'argent comptant contre des billets de banque; on croira bien que mes curateurs, qui ne demandoient pas mieux, furent faire leur profit de cette spéculation.

Pendant le tems de mon emprisonnement, qui a duré dix ans, si la gestion de mes affaires eût été confiée à un honnête homme, il m'auroit certainement bonifié au moins 60000 flor., en sachant tirer un parti utile des intérêts de la somme principale.

Je n'ai trouvé, au lieu de tout cela, que les 3000 florins que je touchai à Prague pour les frais de ma route.

Tout

Tout le reste a été perdu pour moi sans retour ; j'ai même trouvé, dans la somme principale, un déficit de 7000 florins, qui m'ont été volés à force d'artifices, & par l'obscurité qu'on a su jeter dans les comptes.

Fravénberg & Berger sont morts riches ; &, comme il convenoit que l'administrateur en chef protégéât celui qu'il avoit nommé à sa place, il falloit bien me faire enfermer comme fou, afin que celui qu'il s'étoit substitué pût demeurer honnête homme.

On voit maintenant pourquoi je fus obligé de signer les articles dont j'ai parlé ; à quoi j'ajouterai que madame de K... avoit été femme-de-chambre à la cour, & que, par conséquent, c'étoit à elle à être écoutée, & à moi à essuyer des refus.

On remarquera encore qu'après que j'eus donné une quittance générale aux honnêtes personnes qui avoient géré mes affaires, MM. les administrateurs,

non contents de se voir par ma déclaration mis à l'abri de toutes recherches, prétendirent qu'il falloit encore les récompenser, & trouvèrent le secret d'extorquer un ordre de Sa Majesté, qui me condamnoit à payer 4000 florins de récompense à M. Fravenberg.

Dans toute cette procédure, ce dont j'ai été le plus outré, c'est qu'il m'ait fallu payer 4000 florins de remunération à un homme dont les voleries & la mauvaise foi m'avoient ruiné. (1)

(1) Il est vrai que la Reine, pendant ma maladie, par une faveur singulière, me fit compter mes appointemens de capitaine de cavalerie, à dater depuis la première année de ma captivité; ils se montoient à 8000 florins, & elle me fit donner l'assurance que ces appointemens me seroient payés régulièrement, à l'instar d'une pension viagère.

Je ferai voir clairement dans la suite qu'il ne m'est pas resté un sou de cette pension. Les chicanes de mes curateurs, les voyages que j'ai été forcé de faire à Vienne, les frais

Vous voyez maintenant si mes bons amis de cour à Vienne me rendoient justice en me traitant de dissipateur & d'homme inquiet, qui n'étoit jamais content.

de justice, les avocats, les gens d'affaire & toute la sequelle ne m'ont rien laissé; on m'a tout pris; &, pour commencer, on me vola, durant ma maladie, 3000 florins des 8000 que j'avois reçus. Ma maladie elle-même en consuma une bonne partie, car il en coûte au moins le triple d'avoir un médecin de cour. Le reste de cette somme s'en alla à mon équipage & à divers autres petits frais qu'exigeoient mes nouveaux arrangemens. Ce n'est pas tout encore: il me restoit à payer, outre ce qu'on a vu, plus de 8000 florins que mes amis m'avoient avancés à Magdebourg dans le tems de mes malheurs, & dont le général Riedt a reçu, lui seul, à Berlin 4000 florins.

J'avois des neveux, que j'avois entraînés dans mon infortune, pouvois-je les abandonner? Cependant je n'ai pas encore pu leur rendre l'argent que leur mère m'avoit prêté dans mon malheur.

J'en appelle à vous, braves militaires, qui lirez peut-être cet ouvrage ! Mes appointemens de capitaine de cavalerie ne m'étoient-ils pas dûs rigoureusement & de plein droit, puisque ce n'étoit que sur l'expresse permission de S. M. Impériale & du conseil de la guerre que j'avois fait le voyage de Dantzick ? Etoit-ce ma faute si les Dantzickois avoient si peu respecté l'uniforme impérial, & si j'avois été trahi & pillé dans leur ville par le résident de l'Empereur ? Dans tous les cas, je ne pouvois être considéré que comme prisonnier de guerre. Si l'on s'avisoit au reste de me demander quels sont les services que j'ai rendus, je répondrois que bien peu de gens ont fait ou voulu faire autant que moi, & cela dans le tems même que je languissois dans un cachot ; car on se souvient que si des misérables ne m'eussent pas trahi, Trenck se seroit rendu maître de Magdebourg.

J'ajouterai, qu'il s'en falloit de beaucoup que mes appointemens de dix années ne montassent à la valeur de ce que j'avois payé comptant aux ministres de l'Empereur, pour les engager à me procurer ma liberté. Cependant on disoit par-tout que c'étoit l'Impératrice qui m'avoit tiré de Magdebourg. — Non, certainement non, ce ne fut pas elle ! depuis neuf mois la paix étoit faite, & personne ne s'étoit encore occupé de moi sérieusement ; on s'étoit contenté de faire mention très-froidement de ma personne, & le Roi avoit déjà refusé deux fois ma liberté.

Voici le fait tel qu'il s'est passé, & tel qu'il m'a été raconté & garanti par son altesse royale le prince Henri, par le duc Ferdinand de Brunswick ; mais principalement par le ministre d'Etat, comte de Hertzberg.

Il y avoit six mois que le général Riedt avoit touché 10,000 florins de mon argent, il ne pensoit déjà peut-être

plus à moi, & apparemment on m'auroit laissé le tems de ronger mon frein tout à mon aise, sans la circonstance favorable dont je vais faire le récit.

Le 21 décembre, jour de gala, on s'aperçut que le Roi étoit de la meilleure humeur du monde. La Reine, la princesse Amélie & le Prince Royal, prirent à part l'ambassadeur de Vienne, & lui dirent qu'il ne falloit pas laisser échapper le moment de glisser un mot en faveur de Trenck.

L'ambassadeur fit une tentative, elle fut heureuse, & le Roi dit oui. Ce OUI causa une joie si générale dans toute l'assemblée, que le monarque en témoigna du mécontentement. — Ici je laisse à deviner divers particularités sur lesquels mon honneur m'impose le silence.

J'en ai assez dit; cependant ce que je supprime par discrétion est peut-être le plus essentiel. Je remarquerai seulement que la manière dont j'ai été reçu

à mon arrivée à Vienne, prouve assez clairement qu'on n'y desiroit pas bien vivement mon retour. C'est donc mon savoir-faire, ce sont mes amis de Berlin & mon argent, qui ont été mes seuls libérateurs : je présume aussi que c'est le Roi actuel lui-même, qui est intervenu dans cette affaire. Il aura fait parler au général Riedt par certaines personnes, & il aura voulu se montrer déjà envers moi équitable & généreux. Mais, chut ! le tems dévoilera le reste.

Qu'on me permette de m'arrêter un instant à une observation que j'ai faite sur mes propres sentimens.

Les premières semaines qui s'écoulèrent après que j'eus recouvré ma liberté, j'étois rarement à moi-même, & presque toujours plongé dans des distractions profondes. Une captivité de dix ans m'avoit si fort accoutumé à la méditation, que les objets les plus sensibles me paroissoient comme autant de fantômes. Souvent je m'arrêtois tout

à coup au milieu de la rue, & je me demandois à moi-même : « Est-ce bien toi ? » Il m'est même arrivé de me mordre le doigt bien ferré, pour me convaincre que j'étois réellement existant & que je ne rêvois pas.

Dans ma convalescence, j'errois un matin sur les promenades du rempart : le ciel étoit pur & serein, & mon ame respiroit, avec l'air du printemps, le doux sentiment de la liberté & d'une joie céleste que j'essaierois vainement de décrire. L'alouette, par ses chansons matinales, saluoit le jour naissant, & mon cœur, plein d'une émotion délicieuse, palpitoit avec plus de vitesse; je sentis dans cet instant que j'étois homme ! Que m'importe, me dis-je à moi-même, les caprices & les jeux cruels de la fortune, aussi long-tems que mes pieds, ma volonté ou mon cœur ne seront point enchaînés ? si ce soleil, en m'éclairant de ses rayons, éclaire un homme libre ; si

je puis, par la pensée, planer comme cette alouette au-dessus d'une terre où souvent l'innocence est persécutée, ne pourrai-je pas alors sourire à ce que les hommes appellent coups du fort, revers, infortune? Je me sentis attendri & je priaï. Je voulois exprimer à Dieu ma reconnaissance: je pris alors la résolution de quitter Vienne & de chercher un coin de terre où je pusse vivre ignoré loin des cours & des monarques, & où je fusse à l'abri de la calomnie & des attentats du pouvoir arbitraire.

Le grand monde & les sociétés nombreuses m'étoient à charge; tout ce jargon m'étourdissoit, & mon œil se trouvoit si fatigué de l'éclat des bougies, que je m'en retournois chez moi avec de violentes douleurs de tête, & tourmenté de dégoût & de mélancolie.

J'étois dans cette disposition, quand il se présenta une occasion favorable d'exécuter mon projet.

Le feld-maréchal Laudon se dispoſoit à partir pour Aix-la-Chapelle, où il vouloit prendre les eaux; c'étoit un homme que j'avois toujours particulièrement honoré; j'avois même eu des relations particulières d'amitié avec lui, dans le tems qu'il étoit capitaine des pandoures au régiment de mon couſin. Comme il prenoit congé de la grande-maîtrefſe comteſſe de Paar, j'entrai à cet inſtant même dans la chambre, & un moment après la Reine parut; on parla du voyage du maréchal; elle me dit: « Trenck, vous ne feriez pas mal de faire le voyage d'Aix-la-Chapelle, les bains acheveroient de vous rétablir. » Je fus prêt ſur le champ, & je partis deux jours après le maréchal; lorſque je l'eus atteint, je l'accompagnai juſqu'à Aix-la-Chapelle, où nous fîmes un ſéjour d'environ trois mois.

Nous y étions regardés comme deux êtres tout-à-fait extraordinaires; lui

pour ses talens & son habileté dans l'art militaire, & moi à cause de mes malheurs. Mon ame flétrie & mécontente avoit besoin de la société de cet homme respectable; il avoit comme moi appris à connoître Vienne par sa propre expérience, & avoit désarmé ses ennemis à force de grandeur d'ame & par une constance inébranlable. Il ne devoit qu'à lui seul tout ce dont il jouissoit.

Le train de vie d'Aix-la-Chapelle & de Spa me plut assez; on y voit des personnages de tous les pays, & jusqu'à des princes souverains, qui, pour ne pas vivre absolument isolés, sont obligés de rechercher la société de gens de tout état & de toute condition; j'y ai trouvé en un jour plus d'amis, plus d'égards & de plaisirs, que je n'en ai trouvé à Vienne dans ma vie entière.

Il y avoit à peine un mois que j'étois

à Aix-la-Chapelle, lorsque je reçus une lettre de la comtesse de Paar, qui a été mon amie & ma bienfaitrice jusqu'au tombeau; elle me mandoit que S. M. l'Impératrice s'étoit occupée de moi & des moyens de me faire un fort heureux, aussi-tôt que je serois de retour à Vienne. Je pris des informations secrètes, pour tâcher de découvrir en quoi pouvoit consister ce bonheur qu'on me promettoit: je ne pus rien apprendre; mais je crus pouvoir tout espérer des bontés d'une souveraine qui étoit instruite de ma situation. C'est dans ce tems-là que mourut à Inspruck l'empereur François. Cette nouvelle hâta le retour du général Laudon à Vienne. Je le suivis de près; & j'étois à peine arrivé, que je me rendis chez la comtesse de Paar, qui au bout de quelques jours me fit avoir une audience.

L'Impératrice me regarda d'un œil de bonté & me parla en ces termes:

« Trenck, je veux vous faire voir que je suis de parole ; j'ai pensé à vous, & je songe à vous marier ; je veux vous donner une femme bien riche, bien raisonnable. » — « Gracieuse Souveraine, répondis-je, je n'ai jamais encore pu me résoudre au mariage ; mais supposé que je m'y déterminasse, mon choix est déjà fait à Aix-la-Chapelle. » — Quoi ? seriez-vous marié ? — Non, gracieuse Souveraine, pas encore. — Vous êtes promis ? — Je le suis. — « N'importe, je veux arranger tout cela. Je vous ai destiné la riche veuve de M. de N...n & elle est prête à recevoir votre main ; c'est une femme très-sensée & qui a 50000 florins de rente. Il semble que cela soit fait exprès pour vous, & il vous falloit une épouse comme celle-là pour vous obliger à vivre tranquille. » — Je reculai d'effroi. — On voit que cette excellente princesse cherchoit, en dépit des méchans qui

l'environnoient, tous les moyens de me procurer quelque dédommagement, mais en ce moment même son bon cœur l'égaroit. L'aimable enfant que S. M. daignoit me proposer avoit soixante-trois ans, étoit dévote, querelleuse, & pour achever le tableau, possédée du démon de l'avarice. Je répondis en frémissant : — « Je ne cacherais rien à Votre Majesté. Je ne voudrois pas de cette femme-là pour tous les trésors de l'univers. En me mariant, je desirerois d'être heureux, & je ne pourrois jamais l'être avec elle. D'ailleurs, j'ai déjà fait mon choix à Aix-la Chapelle; ma parole d'honneur est engagée, & un honnête homme n'y doit jamais manquer. » — Alors l'Impératrice, qui dans toute cette affaire n'avoit cherché qu'à m'obliger, me dit : « N'imputez plus désormais votre malheur qu'à vous-même & à votre opiniâtreté; faites, suivez votre tête; je vous souhaite bien du bonheur. » — A

ces mots elle me quitta, & je compris bien que c'étoit sans retour.

Si j'avois été disposé à raccommo-
der mes affaires en épousant une vieille
femme, j'aurois déjà pu le faire en
Hollande, en 1750; le parti étoit de
trois millions. Qu'on juge s'il étoit dans
mon caractère d'accepter ces offres;
mais ce qui rendoit la chose encore
plus impraticable, c'est que réellement
j'étois devenu amoureux à Aix-la-
Chapelle, & que tout sembloit me
promettre le bonheur dans l'union que
je projetois : raison épurée, grace,
beauté, talens, & sur-tout le caractère
le plus noble & le plus intéressant.

Je n'avois pas encore promis à celle
qui devoit devenir mon épouse; mais
mon retour à Aix-la-Chapelle étoit
déjà résolu dans mon cœur. Je vou-
lois apprendre à connoître plus par-
ticulièrement l'objet avec lequel j'allois
me lier pour toujours.

Le feld-maréchal Laudon la con-

noissoit & m'encourageoit. Il connoissoit aussi mon cœur tout de feu & mes résolutions. Il n'ignoroit pas que je nourrissois intérieurement quelques desirs secrets de vengeance, & que je pouvois facilement retomber dans un abyme encore plus profond que celui d'où j'étois sorti. Il me conseilla, & ce fut aussi l'avis du professeur Gellert, mon ami, que je vis & que je consultai à Leipfick, de mettre un frein, par les nœuds du mariage, à mes passions ardentes; de ne plus chercher que le repos, & de m'éloigner du grand monde & des affaires.

Je suivis un conseil qui s'accordoit avec mes desirs les plus chers; je retournai à Aix-la-Chapelle en 1765, & j'y épousai la fille cadette de l'ancien bourguemestre de Broé. (1)

(1) Il étoit mort alors, & avoit vécu honorablement de ses rentes à Bruxelles, ville dans laquelle mon épouse est née & a été

Ma femme, qui a vu avec moi la plus grande partie de l'Europe, s'est attiré par-tout l'estime & les suffrages

élevée; il avoit en quelque façon été forcé d'accepter l'emploi de bourguemestre à Aix, emploi auquel il fut porté par l'amour & les acclamations de tous les citoyens.

Il descendoit d'une ancienne famille noble; du comté d'Artois; & ses ancêtres, qui avoient possédé de grands biens dans les environs d'Aix, avoient obtenu de la cour de Vienne, je ne fais pour quelles raisons, un diplôme qui les élevoit à la qualité de nobles de l'Empire. La mère de mon épouse étoit sœur du baron Robert, seigneur de Roland, & vice-chancelier à Dusseldorf.

On ne fait pas à Vienne, que d'après les loix municipales de la cité, l'un des deux bourguemestres régnans doit toujours être un ancien gentilhomme.

On prend l'autre dans la bourgeoisie. Mon beau-père ne dérogea donc point à sa qualité de gentilhomme, en acceptant par complaisance l'emploi de bourguemestre. Mes enfans n'auront donc pas à rougir de leur mère ni de ses aïeux.

les plus flatteurs. Elle étoit jeune, belle & vertueuse. Elle m'a rendu père de onze enfans, dont huit sont encore vivans, qu'elle a tous nourris elle-même & à qui elle a donné l'éducation la plus soignée.

Plaise à Dieu que je puisse les élever & les établir, ces chers enfans, comme ils le méritent & comme j'y suis obligé! Ce seroit une consolation pour leur mère, qui a tant eu à souffrir des persécutions que j'ai essuyées, depuis vingt-deux ans qu'elle a uni son sort au mien.

Dans le dernier séjour que je fis à Vienne & qui ne fut pas long, je hasardai une nouvelle démarche; j'obtins une audience de l'empereur Joseph II; je cherchai sur-tout à lui montrer la connoissance approfondie que j'avois acquise des défauts & des divers désordres, auxquels il falloit remédier dans ses Etats. Il m'écouta avec toute l'attention d'un souverain qui cherche

à s'instruire & qui veut rendre les peuples heureux, & m'ordonna d'écrire un mémoire où j'exposerois toutes mes idées sur ce sujet; j'obéis; je remplis dix-neuf feuilles entières de mes réflexions; je m'y exprimais avec toute la franchise d'un Germain, & j'y présentais tous les objets, tant civils que militaires & économiques, sous leur vrai point de vue.

Si jamais il m'étoit permis de publier un jour cet écrit, j'ose croire qu'il me feroit honneur; l'on y verroit que le monarque n'a pas dédaigné d'en faire usage, & que plusieurs réformes & plusieurs projets importans ont été conduits à leur fin, d'après les idées qui s'y trouvoient développées. (1)

(1) On peut lire, en attendant, le cinquième volume de mes œuvres complètes, on y trouvera une partie de ces mêmes idées, & elles sont présentées de façon qu'un lecteur intelligent pourra deviner le reste.

Le souverain reçut cet écrit avec bonté ; je le suppliai seulement de vouloir bien le tenir secret , parce que j'y nommois des personnages qui , pour se venger , auroient fini tôt ou tard par me perdre. Je lui retraçois encore tout ce qui m'étoit arrivé dans les pays de son obéissance , ce dont je n'ai pu parler dans mon ouvrage imprimé qu'avec une réserve extrême ; je n'avançois rien qui ne fût appuyé des preuves les plus claires , & je ne doutois plus que mon bon droit , éclairé par ce soleil levant , ne fût maintenant reconnu & protégé.

Je l'ai déjà dit : mon écrit fut reçu avec bonté ; mais personnellement je n'en ai ressenti encore jusqu'à présent aucun effet.

Encore une fois dégoûté de Vienne , je me rendis promptement à Aix , où il ne m'est rien arrivé que de fort ordinaire la première année. J'y vivois

tranquille; &, comme ma maison étoit le rendez-vous de tous les étrangers de distinction qui venoient prendre les eaux, je commençai à m'y repandre dans le grand monde, & je me fis les amis les plus respectables; j'allai aussi à Leipfick pour y voir le professeur Gellert, à qui je communiquai mes manuscrits, & que je consultai sur la manière dont je devois débiter dans la carrière épineuse de la littérature; il donna la préférence à mes fables & à mes contes, mais il blâma la franchise dangereuse avec laquelle je m'exprimois sur les affaires d'Etat. Si j'avois suivi les conseils de cet homme respectable, je me serois épargné bien des peines.

Au mois de décembre 1766, mon épouse me rendit père pour la première fois. C'étoit un fils; j'écrivis à cette occasion à notre jeune monarque qui règne aujourd'hui avec tant

d'éclat (1). Voici un court extrait de ma lettre :

« Je me suis marié à Aix avec le
» consentement de Votre Majesté ; &
» aujourd'hui mon épouse m'a rendu
» père d'un fils, auquel, à son bap-
» tême, j'ai donné le nom de Joseph.
» Le colonel, baron de Rippenda,
» a représenté Votre Majesté dans cette
» cérémonie : j'espère, très-gracieux
» Souverain, que vous voudrez bien
» me pardonner, si j'ai pris cette
» liberté, avant que préalablement
» Votre Majesté eût daigné m'accorder
» une faveur aussi précieuse ; mais j'ai
» assez d'amour-propre pour oser me
» flatter que j'ai quelque droit de
» l'attendre d'un monarque qui con-

(1) On trouvera cette lettre entière dans le huitième volume de mes œuvres, sous le titre suivant : *Bélisaire à Justinien* ; on la trouve encore dans le second volume de mon *Ami des hommes*.

» noît mon cœur & quels ont été mes
» destins, & sous les auspices duquel
» je dois attendre avec confiance un
» avenir plus favorable.

» J'éleverai cet enfant pour le service
» de Votre Majesté! que le lait qu'il
» sucera du sein de sa mère se con-
» vertisse en poison, s'il ne suce pas
» avec lui les mêmes sentimens dont
» je me suis honoré jusqu'à présent!
» Cependant, très-gracieux Empereur,
» ce n'est pas simplement pour me
» conformer aux usages de Vienne,
» que je lui ai donné le nom de Jo-
» seph; aussi long-tems que je vivrai,
» mon enfant n'aura besoin de rien:
» mais si je viens à mourir, je veux
» alors qu'il s'appelle Joseph, afin
» qu'il puisse dire à son monarque
» qu'il est le fils & l'héritier légitime
» des deux Trenck, dont les grands
» biens en Esclavonie sont tombés,
» par une injustice manifeste, dans des
» mains étrangères.

» Très-gracieux Souverain, que je
 » révère comme le Dieu tutélaire de
 » l'héritier de mes destinées, daignez
 » accueillir d'un sourire ce nouveau
 » petit citoyen du monde, & daignez
 » en même tems me faire connoître
 » s'il me sera permis de continuer à
 » soumettre au coup-d'œil pénétrant
 » de Votre Majesté, mes écrits & mes
 » vues patriotiques. Je m'apperçois
 » tous les jours davantage, combien
 » j'ai de dangereux ennemis à Vienne,
 » mais j'ai une pleine confiance en
 » votre justice.

» Je suis,

» De Votre Majesté Impériale,

Le très-soumis & très-
 fidèle sujet, TRENCK.

Je reçus la réponse que l'on va lire
 & que je publie ici pour des raisons
 importantes, & parce qu'elle a été
 écrite de la même de Sa Majesté.

» MON

« Mon cher major & Baron de Trenck.

» J'ai appris avec plaisir, quoique
» vous l'avez fait sans m'avoir consulté
» auparavant, que vous aviez donné
» à votre fils le nom de Joseph, &
» que vous aviez choisi le colonel
» Rippenda pour me représenter dans
» la cérémonie du baptême. Pour vous
» donner une preuve de mes dispositions
» favorables à votre égard, je
» vous apprends que dorénavant vous
» ne toucherez plus vos appointemens
» à Vienne, mais à Bruxelles, & que
» je m'y suis déterminé pour de bonnes
» raisons.

» Vos écrits patriotiques me font
» beaucoup de plaisir; & comme j'ai
» toujours cherché à connoître la
» vérité, je vous permets de les continuer
» & de me les envoyer: j'aime-
» rois mieux cependant qu'elle me fût

Tome II.

N

» présentée dans sa figure naturelle,
 » que sous les habits de la satire. »
 » Je suis votre , &c ,

» JOSEPH. »

Je reçus, peu de tems après, l'ordre d'entrer en correspondance avec le baron de Rieder, secrétaire du cabinet de sa majesté. Il ne m'est pas permis de parler ici des sujets qui furent traités dans cette correspondance ; je dirai seulement que , avec la meilleure volonté du monde de me rendre utile à l'Etat & sans aucun espoir de récompense , je m'apperçus bientôt que ma droiture & ma loyale franchise rendroient encore une fois mes bonnes intentions inutiles. (1)

(1) En 1767, j'écrivis à Aix mon Héros Macédonien , qui est connu aujourd'hui en Allemagne, autant que l'a jamais été le livre de l'*Espiègle*. Il me fit honneur ; mais il m'attira encore de nouveaux chagrins & de

Cependant je faisois de jour en jour de nouvelles connoissances à Aix, & il n'étoit pas possible d'être placé plus

nouvelles persécutions. Cependant, je ne me suis jamais repenti de l'avoir mis au jour. J'ai même eu la satisfaction de présenter moi-même ce poëme à cinq monarques règnans, & aucun ne l'a fait brûler. Malheureusement pour moi ma souveraine en fut scandalisée, & les jésuites, indignés sur-tout de ce que j'avois osé dire au roi David lui-même ses vérités, commencèrent ouvertement à me persécuter.

En 1768, il m'arriva un événement que je ne rapporterai pas dans toutes ses circonstances.

J'avois donné, à un de mes amis à Bruxelles, la commission de percevoir l'un des quartiers de mes appointemens; j'appris par sa réponse que le conseil de la guerre avoit fait arrêter mes appointemens à Vienne, & que j'avois été condamné à payer à l'agent de change Buffy, une vieille lettre de change de 700 florins, avec les intérêts de dix-sept ans.

favorablement pour cela; Aix-la-Chapelle & Spa font, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les nations. Le

Or est-il que ce Buffy étoit un frippon reconnu, & que je savois bien positivement ne pas devoir un sou à qui que ce soit. Je n'eus donc pas de peine à deviner de quoi il étoit question; je pris sur le champ la poste & je partis pour Vienne, afin de pouvoir découvrir la fourberie. On ne voulut pas m'entendre. On me dit que j'arrivois trop tard, que l'affaire étoit déjà jugée, & que toute défaite devenoit maintenant inutile, parce que le conseil de la guerre lui-même avoit prononcé mon jugement.

Je m'adressai à l'empereur Joseph, & le suppliai de me faire accorder la révision de ce procès, puisqu'il étoit certain qu'on ne m'avoit jamais fait la plus légère insinuation, ni donné le moindre avis de cette lettre de change, dont je m'engageois à démontrer la fausseté de la manière la plus évidente. Cette grace me fut accordée, & je comparus devant le tribunal de première instance, *Judicio militari mixto*. Ce fut

matin je m'entretenois chez moi avec un lord de l'opposition, & l'après-midi avec un ami de la cour & un

M. de Weyhrach, un parfait honnête homme, qui fut mon agent.

Il avoit à peine commencé à parler pour demander un terme, afin qu'on pût examiner la validité de la lettre de change, que M. le rapporteur de Zetto lui annonça avec menaces : Que s'il avoit l'audace de vouloir défendre Trenck dans cette affaire, on l'enverroit sur le champ chez le prévôt. Il répondit avec fermeté : « Je me suis convaincu que la cause de Trenck étoit juste, & voilà pourquoi je paroiss devant vous. » On fit faire silence, & les menaces n'eurent aucun effet.

Je fus obligé d'attendre quatre mois à Vienne avant de pouvoir obtenir que l'on produisît la lettre de change dont je voulois prouver la fausseté ; on espéroit que je n'aurois pas la constance de rester aussi longtemps à Vienne.

La lettre de change fut trouvée évidemment fausse ; elle étoit trouée & effacée en trois endroits différens ; & , pour tout dire en un

orateur du parlement; quelquefois aussi c'étoit avec un personnage du même pays, également modéré & impartial.

mot, la friponnerie étoit manifeste; chacun fut obligé de convenir que la lettre de change étoit nulle, de toute nullité, qu'elle devoit être supprimée, & qu'il falloit punir le demandeur. Mais M. de Zetto renvoya les parties, & fit tant, par ses artifices, que l'on rendit une sentence qui portoit : « Que » cette procédure devoit être instruite réguliè- » rement & suivre le cours ordinaire d'un procès formel. » On ne vouloit que gagner du tems pour me jouer de nouveaux tours. Je revins à Aix; & il s'écoula quatre années entières avant que l'on prononçât sur une chose de l'évidence la plus palpable. En attendant, deux ecclésiastiques, l'un & l'autre confesseurs, de je ne sais quels couvens, avoient attesté, par un faux serment, que l'argent m'avoit été compté, & qu'ils en avoient été témoins oculaires. Je parvins à la fin à démontrer qu'à l'époque indiquée par la date de la lettre de change, j'étois déjà, depuis une année, dans ma prison de Magdebourg, & que par

Personne n'étoit donc plus que moi à portée de démêler la vérité.

On commença peu à peu à me

conséquent il étoit impossible que je fusse à Vienne. Il n'étoit pas douteux que M. de Zetto lui-même, de concert avec M. Buffy, ne fussent les fabricateurs de cette fausse lettre de change. Au reste, je mis trop d'activité & de vigilance dans cette affaire, & mon agent étoit trop honnête homme pour que je pusse perdre ce procès. Je fus obligé de faire trois fois, à grands frais, le voyage d'Aix à Vienne, pour m'opposer à tems aux coups que mes ennemis cherchoient à me porter. Après mille subterfuges, il fallut bien à la fin prononcer. Je gagnai mon procès : la lettre de change fut déclarée fausse ; mais je fus obligé de payer les frais, qui se montoient à plus de 3500 florins. Attendu que l'agent Buffy n'avoit rien, on ne lui infligea aucune punition ; mais il se vit obligé de quitter Vienne honteusement.

Quant à M. de Zetto, il continua à être rapporteur ; & il m'a vexé, en cette qualité, pen-

regarder comme un homme consommé dans la politique; & cette idée même que l'on prit de moi, fit que je cherchai

dant dix-huit ans de la manière la plus barbare. J'apprends que, depuis quelques semaines, il vient d'être cassé de son emploi de juge, & relégué dans une maison de correction.

Il seroit à souhaiter que toutes les circonstances de ce procès remarquable fussent soigneusement consignées dans un traité imprimé à cet effet à Vienne, & qu'on le publiât comme un monument effrayant de la vertu opprimée. Tous les actes & tous les papiers en sont déposés chez M. de Weyhrach; & j'espère, pour l'honneur des cours de justice impériales, qu'un pareil scandale ne s'y renouvellera jamais. Je suis peut-être le seul qui ait pu venir à bout de gagner un tel procès contre une cour de justice elle-même. Pour confondre un scélérat, j'ai eu le courage de m'exposer au ressentiment & aux persécutions de divers tribunaux, qui dans la suite me l'ont fait payer bien cher, & qui se sont cruellement

à m'éclairer encore davantage. J'entrepris un commerce de vins de Hongrie, dont je faisois des expéditions en Angleterre, en France, en Hollande & dans l'Empire. Ce négoce me mit dans le cas de faire tous les ans des voyages considérables; & comme j'avois tous les jours occasion de faire politesse

vengés. Zetto a été puni, mais il l'a été beaucoup trop tard pour moi, & pour une foule de veuves & d'orphelins qu'il a plongés dans l'infortune. Ses actions les plus odieuses ne sont pas encore connues.

J'ai voulu toucher quelque chose de cet incident, parce que ce procès a fait beaucoup de bruit dans le tems à Vienne. Sa fin m'a fait honneur à la vérité, mais il m'a causé aussi bien des chagrins & bien des frais. Au reste, je ne faisois jamais le voyage de Vienne sans faire à la cour de nouvelles tentatives, relativement à ma grande & principale affaire; mais c'étoit constamment sans succès, excepté que l'on apprit à me mieux connoître, & que l'on me plaignit davantage.

chez moi, aux étrangers qui se rendoient à Aix & à Spa, je retrouvois aussi dans tous les pays où je voyageois, des amis zélés & qui ne m'étoient pas inutiles dans mes diverses affaires.

Mes procès, mes curateurs, mes agens, absorboient presque entièrement mes revenus de Vienne; le reste s'en alloit entièrement dans les voyages que j'étois forcé d'y faire à grand frais, pour obéir aux ordres du conseil de la guerre, & toujours infructueusement.

J'étois sur-tout en grande relation avec les Anglois : comme ils sont grands chasseurs, & qu'ils amènent de Londres des chevaux & des chiens propres à la chasse aux loups & aux sangliers, j'allois passer des étés entiers dans leurs terres, en Ecosse & en Irlande; ces courses ont contribué à me faire connoître à fond cette nation & sa constitution.

L'électeur palatin m'avoit accordé tout un district dans le pays de Juliers,

où je pouvois chasser librement ; & le comte d'Empire de Morode Weoterlos , avoit entièrement abandonné à ma discrétion son château & tout son train de chasse ; on voit qu'à cet égard rien ne me manquoit. Ce droit de chasse , que j'ai voulu soutenir , m'a attiré depuis de grands désagrémens. Mais ce qu'il y a de bon dans ce pays-là , c'est que la chasse n'est jamais une occasion de procès , c'est le sabre au poing que chacun cherche à établir son droit : cette méthode étoit assez mon fait.

Puisque j'en suis sur ce chapitre , je vais raconter à mes lecteurs une historiette qui m'a fait passer dans tout le pays pour un archi-magicien , à l'épreuve du fer & du feu ; sans compter que les nuées & les orages étoient encore à mon commandement.

J'eus un démêlé avec le président baron de Blankart , au sujet d'un certain district sur lequel nous nous

disputations le droit de chasse. Sans prévention le bon droit étoit de mon côté. Je lui écrivis donc, que je me rendrois tel jour, à dix heures du matin, avec une épée & des pistolets sur le lieu même qui faisoit l'objet de notre rixe, & que j'espérois qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver pour me faire réparation de la manière outrageante dont il m'avoit insulté.

Je m'y rendis à l'heure dite, accompagné de deux chasseurs & de deux de mes amis; mais quelle fut ma surprise de trouver la place occupée par plus de deux cents paysans armés! Il falloit prendre un parti; je leur détachai un de mes chasseurs, qui signifia à l'armée ennemie, que s'ils ne se retiroient à l'instant, j'allois faire feu sur eux. C'étoit au mois d'août, le ciel étoit clair & serein; mais tout-à-coup voilà l'air, qui par hasard s'obscurcit, & un nuage noir & épais nous enveloppe. Mon chasseur arrive,

& nous dit que toute la troupe venoit de s'enfuir, en donnant des signes de la plus grande terreur ; parce qu'au moment même où il leur annonçoit mes intentions, l'éruption du brouillard s'étoit manifestée.

Je voulus profiter de mon avantage ; je marche en avant, & je ne trouve plus personne ; je fais faire une décharge générale, après quoi nous arrivons sous les murs du château ; & pour mieux constater mon triomphe, je fais sonner du cor jusques dans la cour de mon adversaire ; il est vrai que l'on commença alors à faire feu sur nous, à une certaine distance ; mais à la faveur du brouillard, nous nous en tirâmes heureusement.

Satisfait de ce qui venoit de se passer, je me retirai chez moi, où je trouvai ma femme hors d'elle-même, parce qu'on avoit déjà débité que l'on me ramenoit dans la ville avec une

foule de blessés ; aucun de nous n'avoit été même effleuré.

Il fut arrêté dans tout le pays, depuis cet événement, que j'étois un forcier, & que je m'étois rendu invincible à la faveur d'un nuage ; deux cents témoins l'attestoient avec serment. Aussi-tôt tous les moines d'Aix, de Juliers, de Cologne, tonnèrent publiquement en chaire contre moi ; ils m'injurèrent, me calomnièrent & eurent grand soin d'avertir le peuple de se tenir en garde contre Trenck, maître forcier, & qui pis est, luthérien.

Je mis à profit cette circonstance dans une autre occasion que je fis naître moi-même, comme on va le voir.

J'allai à la chasse aux loups dans les vastes forêts du comté de Mont-Joie, & j'invitai à cette chasse les bourgeois & les paysans ; le premier jour nous ne fîmes que battre les buissons ; sur le déclin du jour je me retirai avec

plus de quarante de ces payfans armés dans la cabane isolée d'un charbonnier, où nous devions passer la nuit, & où le vin & l'eau-de-vie ne nous manquoient pas.

Quand le soir fut venu, je leur dis : « Ça, mes enfans, que chacun de vous décharge ses armes & les recharge de nouveau, afin que demain vous soyez sûrs de vos coups, & que vous ne puissiez pas vous excuser sur ce que vos fusils ont manqué. » Après qu'ils eurent exécuté ce que je venois de leur dire, tous les fusils & toutes les carabines furent portées dans une petite chambre à part, après quoi on dansa, on but, on mangea, on se divertit. Mes chasseurs prirent le moment de se glisser dans la petite chambre, ils vidèrent le canon de chaque fusil, les chargèrent de nouveau, mais sans mettre de balle, & mirent à quelques-uns charge double ; j'eus soin de mon côté de mettre dans ma poche quel-

ques - unes de ces balles , avec du plomb haché & applati.

Le lendemain matin , toute la bande me suivit à la chasse : chemin faisant , quelques-uns de ceux qui étoient du secret , commencèrent à parler aux payfans de mes maléfices , de mes nuages & de mes charmes contre les armes à feu. Je me retourne & leur demande : — De quoi parlez-vous donc , vous autres ? — Ils ne veulent pas croire , me répondit mon chasseur , que vous , M. le baron , puissiez prendre les balles à la volée. — Je souris , & je dis à l'un d'eux d'en faire l'essai & de tirer sur moi. — Il hésitoit. Mon chasseur lui prend son fusil & tire. — Je pare de la main , & je m'écrie : Allons , enfans , essayez , tirez ; mais l'un après l'autre. Effectivement ils commencèrent à faire feu , & je les laissai tous tirer leur coup sur moi , pendant que je faisois des grimaces magiques. Notez qu'il n'y avoit pas

le plus léger risque pour moi, parce que mes gens avoient bien fait attention en sortant, à ce que personne ne touchât à la charge de son fusil. Ceux dont on avoit doublé la charge reçurent de si furieux coups, que d'effroi ils en tombèrent par terre; tous me contem-
ploient d'un air d'admiration; j'allai à eux d'un grand sang-froid, tenant dans la main quelques-unes de leurs balles qu'ils pouvoient reconnoître, & des morceaux de plomb haché & aplati. — « Cherchez, leur dis-je, mes amis; que chacun reprenne ce qui lui appartient. » A ces mots, tous restèrent bouche bée & comme pétrifiés; ils reprirent doucement leur fusil, & gagnèrent, sans mot dire, l'un après l'autre leur maison. Je ne pus en retenir qu'un petit nombre avec lesquels j'achevai heureusement ma chasse.

Dès le dimanche suivant, les moines commencèrent à Aix à fulminer en chaire contre moi & ma magie noire,

& encore aujourd'hui tous ceux qui ont été témoins de cette aventure jurent leurs grands Dieux qu'ils ont tiré sur moi, que je leur ai, d'un tour de main, escamoté la balle, & la leur ai rendue.

C'est ainsi que l'on trompe l'imbécille vulgaire. Il n'y a personne dans tous les environs d'Aix, de Juliers, de Mastricht & de Cologne, qui ne soit fortement persuadé que je suis à l'épreuve des armes à feu, & qu'au moyen de mes sortilèges, je puis escamoter le plomb volant. Il est certain que ce préjugé m'a depuis sauvé la vie au moins dix fois, dans un pays où les moines avoient mis ma tête à prix, qui fourmille de voleurs de grand chemin, & où j'ai vu rouer, tirer à quatre chevaux, & brûler vivans plus de soixante personnes, sans compter que pour un ducat, on peut lestement y envoyer un homme à l'autre monde.

A coup sûr il doit paroître éton-

nant, d'après tout cela, que pendant plusieurs années de suite, j'aie pu, par une espèce de miracle, me tirer sain & sauf d'une ville, sur laquelle pèsent vingt-trois couvens, églises ou chapitres, & où un jésuite est révééré comme un Dieu.

Mon *Héros macédonien* avoit déjà soulevé contre moi tous ces messieurs. En 1772 je faisois, à Aix une gazette, & la feuille hebdomadaire, intitulée *l'Ami des hommes*, dans laquelle je faisois tous mes efforts pour arracher à la superstition le masque dont elle se couvre. Il y avoit assurément de la témérité à écrire comme je le faisois sous le règne de Marie-Thérèse; cependant, qu'on lise attentivement mes écrits, on y verra que j'ai constamment respecté la doctrine sublime & épurée du christianisme & la morale de l'évangile; je n'en voulois qu'aux abus & au charlatanisme de ceux qui mettent une superstition grossière à la place d'une foi

sincère & éclairée. Quoi qu'il en soit, la liberté avec laquelle je m'énonçois sur certaines matières délicates, déchaîna contre moi tout le clergé. Le père Zunder, jésuite, lança l'anathème le plus foudroyant contre moi; & le jour fut fixé où l'on devoit brûler mes écrits devant ma maison, la raser de fond en comble, & exterminer tous ceux qui l'habitoient.

On écrivit de toutes parts à ma femme de prendre la fuite, & de se tenir en lieu de sûreté, elle & ses enfans; elle partit en effet tourmentée des plus vives inquiétudes, & dans un effroi mortel: moi, je restai avec deux chasseurs seulement, & quatre-vingt-quatre fusils chargés, que j'exposai publiquement sur la galerie qui étoit devant ma fenêtre, afin que personne ne pût douter que mon intention ne fût de me défendre très-sérieusement. Le jour fixé pour l'attaque arriva, & le père Zunder, mes écrits à la main, & accompagné

de tous les étudiants de la ville, étoit tout prêt à sauter à l'abordage. Les autres moines avoient ameuté tout le reste de la ville, & l'on se disposoit à livrer un assaut général; mais quand ils me virent paroître sur la galerie au milieu de mes quatre-vingt-quatre fusils rangés en bataille, aucun d'eux n'eut le courage de se montrer sur la place publique.

Le jour & la nuit se passèrent sans autre aventure. Sur le matin, il se manifesta accidentellement un incendie dans la ville. On verra que je n'étois pas trop épouvanté, car j'y volai, accompagné de mes deux chasseurs; cependant nous avions eu soin de nous armer. Je formai une haie de gens qui portoient les seaux, & tout le monde m'obéit. De l'autre côté étoit le père Zunder qui en faisoit autant avec ses étudiants. Je m'approchai tout doucement de lui, & lui appliquai sur les oreilles un coup d'une longe de cuir que je tenois à la main, comme si je l'eusse fait par mé-

garde, & personne n'osa remuer pour m'attaquer. Je passai au milieu de la bande de mes ennemis faisant bonne contenance ; tous m'ôtoient leur chapeau, en riant & en me disant : bon jour, M. Trenck ! Voilà bien le peuple, qui ne craint que ceux qui ne le craignent pas. Le peuple à Aix est sot & fanatique ; mais il est trop poltron, pour jamais tuer un homme qu'il voit armé. Après cette aventure tout rede-
vint tranquille.

J'allois à Mastricht, & près d'Heerlen, passant par un chemin creux, tout d'un coup j'entends une balle qui me fiffle aux oreilles ; qu'on devine d'où & de qui venoit cette balle. Je ne l'ai jamais su.

Un jour que j'étois à la chasse près du cloître de Schwarzenbruck, j'appris d'un dominicain que trois de ses confrères me guettoient derrière une haie. Je me tenois sur mes gardes, mon fusil à deux coups à la main ; je

m'approche, je les apperçois, & je leur crie d'un ton épouvantable: « Tirez, scélérats! mais tirez juste; car si vous me manquez, je ne vous manquerai pas. » A ces mots, tous les trois prennent la fuite; l'un d'eux tire & m'effleure le chapeau tout près de la tête; je tire à mon tour & je le renverse; ses confrères l'emportent; je l'avois blessé très-dangereusement; cependant il en guérit, & dans sa convalescence il disparut avec une gardeuse de vaches.

Toutes leurs tentatives pour m'empoisonner ont échoué: je ne mangeois jamais hors de chez moi. Mais en 1774, je fus attaqué sur la route de Spa, dans le pays de Limbourg, par huit coquins armés de grands bâtons. Il pleuvoit, & j'avois mis mon fusil dans son étui; par malheur encore le cordon qui entouroit la poignée de mon sabre se trouva accroché, de façon que, dans la précipitation, je ne pus pas le tirer, & que je me vis obligé au com-

mencement de me défendre avec le fourreau. Je sautai hors de ma chaise je renversai tout ce qui se présentait devant moi. Mon brave & fidèle chasseur me défendit par derrière.

Je parvins à me faire jour. Je remontai dans ma chaise & partis promptement. On pendit peu de tems après un de ces messieurs qui, avant d'aller à la potence, déclara que son confesseur lui avoit promis indulgence plénière, s'il réussissoit à m'assommer, parce que, à coups de fusils, personne ne pouvoit m'atteindre, attendu que le diable m'avoit donné un charme contre les armes à feu. C'est par une suite de ce préjugé qu'ils ne m'avoient attaqué qu'avec de gros bâtons; on a pu voir que je n'étois pas trop d'humeur à me laisser assommer. J'appris qu'ils avoient enterré deux de leurs camarades, que j'écharpai, lorsque je fus parvenu à dégager mon sabre.

Quant à moi, je m'en tirai avec un
rude

rude coup sur le bras & un autre sur l'épaule ; mon chasseur fut blessé à la cuisse d'un coup de pierre.

Je n'avois aucune espèce de protection à attendre de la part de ma souveraine , à laquelle on m'avoit dépeint comme un archi-hérétique & le persécuteur de l'Eglise ; & toute la ville de Vienne me regardoit comme un homme turbulent & extraordinairement dangereux.

Cependant tous les efforts de mes ennemis n'empêchoient pas que mes écrits ne me rapportassent beaucoup , & ne fissent fortune dans toute l'Allemagne. La gazette d'Aix eut tant de succès que , dès la seconde année , le nombre des souscripteurs alloit à quatre mille , ce qui me faisoit 4000 ducats de bénéfice net.

Les maîtres de poste de l'Empire , qui retirent un profit considérable de toutes les gazettes , dont ils font les envois & la distribution , furent bientôt jaloux

de la mienne, qui faisoit tomber toutes les autres: il n'en fallut pas davantage pour motiver la persécution que j'eus encore à essuyer de la part de ces messieurs. Je dirai d'abord ce qui donna tant de vogue & de célébrité à ma gazette.

Je connoissois la plupart des cours & tous les manèges secrets de la politique; j'avois aussi pour correspondans des personnes qui, par leur position, pouvoient me mettre au fait de bien des particularités. Il n'est donc pas surprenant qu'au lieu de me traîner pesamment sur les événemens passés ou actuels, j'aie pu quelquefois prédire l'avenir; j'ajouterai que j'avois l'art de présenter les choses d'une manière agréable, & qu'avec l'aide d'une sorte d'ambiguïté, que je laissois subsister à dessein, en m'expliquant sur les affaires politiques, quel que fût l'événement, j'avois toujours l'air de l'avoir prévu & annoncé dans mes feuilles.

Le prince Charles de Suède, frère du Roi, m'honora de sa confiance la plus intime pendant le séjour qu'il fit à Aix & à Spa; il me permit même de l'accompagner en Hollande. En prenant congé de lui à Mastricht, il me dit: «Trenck, si le roi mon père vient à mourir, mon frère régnera & sera le maître, ou nous y perdrons la vie tous les trois.»

Le roi mourut, & quelque tems après je reçus une lettre du prince Charles qui m'écrivoit par *P. S.*; «Vous
» entendrez parler incessamment de
» ce dont nous avons parlé à Mas-
» tricht; le succès est certain: venez
» alors à Stockholm.»

Aussi-tôt après la réception de cette lettre je fis imprimer dans la gazette d'Aix-la-Chapelle l'article suivant:

« Il vient de se faire en Suède une
» révolution qui assure au Roi la sou-
» veraine puissance. »

Les autres gazettes voulurent jeter du ridicule sur cet article.

Je fis alors imprimer sur le champ dans la mienne: « que j'offrois de déposer & de gager 1000 ducats contre » la personne qui voudroit révoquer » en doute la vérité de l'article imprimé » dans ma gazette, & daté d'Aix. » Immédiatement après ce petit débat arriva la nouvelle de la révolution de Suède.

Voilà une de mes prédictions qui se trouva justifiée par l'événement & qui donna une vogue étonnante à ma gazette.

J'ai aussi annoncé le partage de la Pologne six semaines avant qu'aucune autre feuille en eût parlé; il ne m'est pas permis de dire ici de quelle manière j'ai été instruit de cette affaire.

Je me fis encore des affaires graves pour avoir voulu prendre la défense de la reine Mathilde.

Je pourrois citer plusieurs autres traits, à l'appui des précédens, mais l'espace de ces feuilles ne me le permet pas. Ils me firent beaucoup d'honneur; en revanche ils m'attirèrent beaucoup d'ennemis; le nombre de mes persécuteurs s'accroissoit & personne ne me soutenoit. J'éprouvai la destinée qui est commune à tous les réformateurs: ce n'est qu'après leur mort qu'ils ont été appréciés, lorsque leur cendre froide est également insensible au blâme & à la louange.

La Reine, ma souveraine, écrivit au directeur-général des postes de l'Empire, & lui ordonna de défendre dans tous les bureaux de postes l'expédition de la gazette d'Aix-la-Chapelle. J'eus vent de ce qui venoit de se passer; & moi-même, de mon plein gré, je supprimai ma gazette à la fin de l'année; j'écrivis, pour me dédommager, un petit traité sur le partage de la Pologne, qui trouva beaucoup

d'approbateurs, mais qui me fit encore de nouveaux ennemis.

Mes persécuteurs ne restoit pas oisifs. Les magistrats d'Aix-la-Chapelle, pour la plupart, étoient gens de la plus basse extraction; & le conseil des échevins étoit composé ou d'ignorans ou de frippons; j'en excepte cependant les barons Lambert & de Witte. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que tous ces petits messieurs prennent le *de* devant leur nom; c'est de Klotz par-ci, de Lommefem par-là, & puis des de Moss, de Furth, de Garzweiler, &c. &c. Il seroit à souhaiter que le Fisc de Vienne étrillât un peu tous ces messieurs.

S'appercevant que j'avois peu de protection à attendre de Vienne, ils crurent pouvoir m'outrager impunément, & que ce seroit un sûr moyen de m'éloigner de leur ville. J'avois, malheureusement pour eux de trop bons yeux; aucune des voies iniques

par lesquelles ils pilloient les honnêtes bourgeois ne m'échappoit; je n'ignorois pas non plus que messieurs les échevins Kloz & Furth & le bailli Geyer, avoient volé dans la caisse qui leur avoit été confiée 40,000 florins, qu'ils s'étoient partagés entr'eux. On conçoit que dès-lors j'étois pour eux un homme à craindre, un homme incommodé dont il falloit se débarrasser, & qui pouvoit faire ouvrir les yeux à la bourgeoisie abusée.

Ils commencèrent donc à me chercher querelle, & envoyèrent, sous, je ne fais, quel prétexte ridicule, un huissier qui me somma de comparoître pardevant eux à l'hôtel-de-ville.

Il n'y a personne en Allemagne qui ne sache qu'aucun magistrat d'une ville impériale ne peut faire assigner un officier de l'état-major au service de l'Empereur; je ne portois l'uniforme impérial à Aix-la-Chapelle qu'après y avoir été autorisé expressément par

le conseil de la guerre à Vienne. Je remarquerai encore, que, n'eussé-je été que simple bourgeois, sans être revêtu d'aucun caractère, il n'est pas permis à Aix-la-Chapelle à un huissier d'entrer dans la maison d'un citoyen; il faut qu'il attende au pas de la porte, & qu'il signifie là son exploit.

On n'observa point ces formalités avec moi. L'huissier étoit venu trois fois dans ma maison sans m'y trouver, & au lieu de remettre l'exploit à quelqu'un de chez moi, il avoit déclaré qu'il devoit me parler en personne. Il se fit annoncer pour la quatrième fois; je descendis & je vis mon homme planté devant moi, le chapeau sur la tête; insolence qu'il n'auroit pas osé faire au plus mince citadin. Il l'osoit avec moi, quoique revêtu de mon uniforme.

Je lui appris d'un coup de poing à être plus honnête, & d'un coup de

pied, je le fis sauter hors de ma maison. En ma qualité de simple bourgeois j'étois autorisé à le traiter de la sorte.

Les magistrats envoyèrent au conseil aulique à Vienne une plainte contre moi, remplie de faussetés dans tous les points. Voici un résumé du contenu de cette demande; elle portoit, « qu'un certain bourgeois, nommé Trenck, avoit manqué à ses magistrats de la manière la plus grossière; qu'il se donnoit pour major au service de S. M. impériale, & qu'en cette qualité il vouloit décliner leur juridiction, & prétendoit n'être ressortissant que du conseil de la guerre à Vienne. » Les magistrats terminoient leur plainte en demandant ce qu'ils avoient à faire dans cette circonstance.

Pour mon malheur je tombai entre les mains du conseiller aulique Gravenitz. Celui-ci, qu'on avoit déjà eu soin de suborner, fit un rapport absolument faux; il fit entendre qu'on ne

pouvoit me regarder comme major autrichien, puisque effectivement j'avois acheté une maison à Aix-la-Chapelle, & que par conséquent je devois, comme tout autre bourgeois, me soumettre à la juridiction de cette ville. On ne voulut point m'entendre; & l'arrêté du conseil aulique, à la honte de l'uniforme autrichien porta: « Que je devois purement & simplement me soumettre à la juridiction de la ville d'Aix-la-Chapelle.

Je prends la poste, & je vole à Vienne; je me fais donner par les magistrats eux-mêmes une déclaration par laquelle ils reconnoissoient que je n'avois point de maison à Aix-la-Chapelle, & que je n'avois jamais accepté le droit de bourgeoisie, mais que j'y avois constamment vécu sous la qualité de major au service de S. M. impériale.

Je ne fais par quel hasard j'attrapai une lettre écrite de la main du comte

de Gravenitz lui-même au maître de poste Heinsberg, qui m'avoit fait assigner juridiquement pour une affaire aussi injuste que celle qu'on vient de voir; cette lettre portoit: » Qu'à la vérité j'étois fondé dans tous les points, que la justice étoit absolument de mon côté, mais qu'il lui engageoit sa parole qu'on ne m'en rendroit aucune, & qu'il viendrait bien à bout de me fatiguer à force de renvois & de longueurs. »

Je voulus réclamer l'interposition de la cour, & mon intention étoit de produire la lettre du comte de Gravenitz, afin de faire constater sa partialité; mais on ne voulut point m'écouter, parce que je paroissais en vouloir à tout un tribunal, & qu'il n'étoit pas décent qu'un rapporteur fût jamais dans son tort. (1)

(1) Je me trouvai un jour à la cour avec le collègue de mon rapporteur; il se donna

Mes braves gens d'Aix-la-Chapelle ne se furent pas plutôt apperçus qu'à Vienne on ne m'accordoit aucune protection, qu'ils me condamnèrent comme bourgeois rebelle & refractaire qui n'avoit pas voulu obéir à leur citation, à payer une amende de 300 florins d'or; & ils profitèrent de mon absence pour forcer ma femme à payer cette somme, la menaçant de la faire exécuter.

Je revins à Aix-la-Chapelle; & irrité d'un pareil procédé, j'écrivis à Vienne au conseil aulique, & je de-

les airs de vouloir plaisanter avec moi; je le traitai de coquin; on comprend que mes affaires n'en allèrent pas mieux, car je m'attirai par-là la haine de tout le tribunal, qui se vit dans l'obligation de soutenir son arrêté, parce que le comte de Gravenitz n'étoit pas encore assez connu pour devoir être cassé, ce qui n'arriva que huit ans après, & ainsi beaucoup trop tard pour moi & pour l'intérêt de mes affaires,

mandai, puisqu'il étoit arrêté par un décret du conseil aulique, qu'un officier impérial de l'état-major devoit se soumettre, sans appel, à la volonté arbitraire des magistrats d'une ville impériale :

« Si, au cas qu'il plût au magistrat
 » de me faire donner vingt-cinq coups
 » de bâton, je devois aussi les recevoir
 » patiemment sur l'uniforme
 » impérial ? »

On me répondit : « Le suppliant est éconduit de sa demande, » & les choses en restèrent là (1).

(1) Le sieur Heinsberg, maître de poste à Aix, voulut aussi profiter de l'occasion : nous étions en affaire ensemble, relativement à ma gazette, & il avoit entre les mains un billet de moi, par lequel je reconnoissois avoir reçu de lui, à compte, la somme de 1000 rixdales.

Il me fit assigner pour ces 1000 rixdales, tandis que réellement il avoit 2300 rixdales d'argent à moi dans sa caisse. Et cependant,

En 1778 je me trouvai à Vienne, je ne fais par quel hasard, avec le comte Gravenitz, qui jusqu'alors ne m'avoit

sans qu'auparavant on eût instruit aucune procédure légale, & sans qu'on eût voulu m'entendre, il obtint une sentence qui me condamnoit à lui payer ces 1000 rixdales, bien entendu qu'il retiendrait encore en entier tout ce qu'il avoit à moi.

J'en appellai au conseil aulique ; mais je tombai encore une fois entre les mains de Gravenitz. Le maître de poste lui avoit fait un présent de 100 ducats, & par conséquent je me vis éconduit de mon appel, après quatre ans de délais & de chicanes. En attendant, ce même Heinsberg, s'autorisant de son premier succès, me fit arrêter à Cologne, au mépris de toutes les loix de l'Empire, un envoi de vin de Hongrie, qui valoit 3800 rixdales. Ce vin-là ne fut point mis en dépôt entre les mains de la justice, il crut qu'il valoit mieux qu'il fût transporté dans les caves de son frère, où on le but jusqu'à la dernière goutte, au moins a-t-il été perdu pour moi. Il avoit aussi fait arrêter, à Aix, un capital de 6000 rixdales, qui appartenoit à ma

jamais vu. Les yeux humides de larmes & le cœur tout ému, il me dit : je mérite tout ce que vous avez dit &

femme, & qui, à mon grand détriment, chomma pendant huit ans, sans me rapporter aucun intérêt.

Affurément, à considérer de sang froid un pareil procédé de la part des tribunaux de la guerre à Vienne, on trouvera qu'il ne fait guère d'honneur au caractère d'officier au service de Sa Majesté impériale. La réponse que me fit le seigneur, qui étoit alors président du conseil de la guerre, est remarquable. Je me plaignois hautement à lui du tort qu'on me faisoit, & je lui demandois la protection qui étoit due à mon bon droit, & à mon honneur. Voici cette réponse :

« Mon cher Trenck, qu'est-ce que l'honneur sur cette terre ? il en faut faire le sacrifice à Dieu & à sa sainte Mère. Dans ce monde, c'est au ciel plutôt qu'à l'honneur qu'il faut viser. Si on vous a fait tort, apparemment que Dieu sait bien pourquoi. Je ne puis rien faire pour vous, & c'est l'ordre de Sa Majesté. »

écrit sur mon compte. J'ai été trompé; oubliez le passé, & soyez mon ami. Je veux tâcher de réparer tout le mal que j'ai fait.

Je déposai entre les mains du magistrat une obligation de 3000 rixdales, que je donnai comme une caution jusqu'à ce que toute cette affaire fût jugée définitivement; je demandois que l'on levât l'arrêt dont le capital de ma femme avoit été grevé, & le paiement de mon vin, que l'on m'avoit déjà entièrement bu à Cologne, comme je le démontrerois juridiquement. Tout fut inutile, & les arrêts ne furent levés qu'au bout de huit ans. Je présentai quinze griefs au conseil aulique, en vertu desquels je démontrerois légalement les injustes partialités & les procédés irréguliers dont j'inculpois le tribunal des échevins d'Aix. Tout fut inutile; Gravenitz l'emporta.

Il me fallut payer les 1000 rixdales comptant avec les intérêts: outre cela j'ai perdu pour toujours mon vin & l'argent que j'avois dans la caisse de Heinsberg. Voici la teneur du dernier arrêt du tribunal suprême.

Je me sentis touché & je l'embrassai.
Il m'a tenu parole. Mais, lorsqu'au

« Que je devois former & établir ma demande pardevant les tribunaux d'Aix & de Cologne ; & que ce que ces tribunaux auroient jugé, seroit jugé irrévocablement, sans que je pusse avoir recours à aucune espèce d'appel. »

Je puis démontrer, en vertu de mes actes, que c'est moi qui suis le demandeur ; & les magistrats qui sont les défendeurs ; or j'ai prouvé, en fournissant quinze griefs considérables, d'une manière légale, & d'une évidence qui ne souffre aucune objection, que ces magistrats avoient violé toutes les loix constitutionnelles de l'Empire ; & cependant ce sont ces mêmes magistrats qui doivent être juges dans leur propre cause.

A quoi pouvois-je m'attendre ? J'ai mieux aimé ne pas poursuivre ce procès, quoique ma femme & mes enfans perdent par cette infernale procédure environ 18000 florins, sans compter tous les outrages qu'il m'a fallu essuyer, les frais & dépens des procès, & le dommage inappréciable qui en est résulté relativement à mon commerce de vin.

conseil il voulut parler en ma faveur, on lui ferma la bouche.

Il n'y a que deux ans que notre monarque a appris à connoître à fond ce qu'étoit le comte de Gravenitz; il n'est plus conseiller aulique; mais, hélas! c'est trop tard pour moi qu'il a été cassé. Il vit actuellement, comme presque tous mes autres ennemis, pauvre, méprisé & dans le déshonneur. N'aurois-je pas raison de me plaindre de ma destinée, qui m'a fait tomber, dans tous les tribunaux, entre les mains de rapporteurs, dont l'un a été cassé, & deux autres, revêtus de l'habit de la maison de correction, ont été employés à nettoyer les immondices des rues de Vienne? Aurois-je essuyé tant de malheurs, si depuis vingt ans on avoit, à tous les juges de cette trempe, mis le balai & non la plume de rapporteur à la main?

Je vais maintenant tirer le rideau sur tous les procès que j'ai soutenus

à Aix & devant le conseil-aulique; que Dieu préserve tout honnête homme de semblables débats; j'emporterai au tombeau le chagrin que les miens m'ont causé, parce que c'est ma pauvre & innocente femme qui a été la victime de toute cette honteuse procédure, & parce que j'ai été réduit à la misère par des gens à qui je n'avois jamais fait la moindre offense, & qui m'auroient estimé s'ils avoient été faits pour me connoître.

Depuis 1774 jusqu'en 1777, j'employai presque entièrement mon tems à parcourir toutes les provinces de la France & de l'Angleterre; mes écrits m'avoient donné tant de célébrité, qu'à Londres & à Paris j'aurois pu me faire voir pour de l'argent.

M. Franklin, le ministre de l'Amérique, devint mon ami intime; lui & le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, me firent les propositions les plus avantageuses pour m'engager

à partir pour l'Amérique. J'avois une femme & des enfans; cette considération seule me retint; cependant je suis persuadé que j'aurois plutôt trouvé le bonheur dans une autre partie du monde qu'en Europe.

Le landgrave de Hesse-Cassel, qui vient de mourir, & qui m'a toujours protégé particulièrement, le même qui étoit gouverneur à Magdebourg pendant le tems de ma détention, me proposa aussi un emploi considérable dans les troupes qu'il faisoit passer en Amérique; voici quelle fut ma réponse:

» Sérénissime Prince,

« Je répandrais tout mon sang pour
» la cause de la liberté, mais jamais
» on ne me verra combattre pour
» faire des esclaves; si j'étois à la tête
» de vos braves grenadiers, certainement je combattrois avec eux pour
» les Américains ».

En 1775 je publiai à Aix la seconde partie de mon écrit hebdomadaire,

connu sous le titre de l'ami des hommes.

La glace étoit rompue, les citoyens me lisoient & s'éclairoient; ceux que j'y tournois en ridicule & que je démasquois, commençoient à se cacher lorsqu'ils me voyoient paroître; j'avois déjà un parti, & certain personnage, qui voulut s'aviser de raisonner, reçut des coups de bâton.

Voici une des ruses auxquels mes ennemis se trouvoient réduits pour chercher à me nuire. Cette année même, je vis arriver chez moi, un matin, plusieurs personnes des environs de Cologne, de Bonn, de Duren & de Dusseldorf; ils desiroient me parler en secret. Je leur demandai ce qu'ils me vouloient? Ils me répondirent qu'on leur avoit assuré que j'enseignois une nouvelle religion, & qu'au moyen d'un pacte avec le diable, en vertu duquel on se donnoit à lui, je leur ferois toucher de l'argent en abondance; qu'ils vouloient toujours

à bon compte embrasser cette religion, & qu'après avoir reçu l'argent ils trouveroient bien le secret de se débarrasser du diable. — Mes amis, mes enfans, leur dis-je, on vous a trompés, & vos vrais diables sont ceux-là même qui vous envoient ici; ce sont les pires de tous. Je suis bon chrétien, je suis honnête homme. Mes amis ! retournez chez vous, remplissez bien tous vos devoirs domestiques, & vous verrez que vous n'aurez pas besoin du diable ni de son argent.

Cependant je continuoïs mon commerce de vin avec tant de succès, que je me voyois environ 40,000 florins de gain net, & la perspective de faire en Angleterre d'excellentes affaires; j'avois déjà des magasins à Londres, à Paris, à Bruxelles, à la Haye & à Hambourg. — Mais un seul jour malheureux vint anéantir le fruit de tous mes travaux, & la fortune voulut aussi exercer ses rigueurs sur le négociant.

Je me trouvois à Londres, où un certain frippon, appelé Schwindler, fit passer de ma bourse dans la sienne 1800 guinées, & cela d'une manière dont le récit fera peu d'honneur à la nation angloise. Une imprudence de mon beau-frère fut la cause de ce malheur. Ce jeune homme fit une expédition de vins avant d'avoir touché l'argent du prix convenu. En Angleterre il n'y a point de loi qui sévisse contre de pareilles friponneries : voici en général la maxime de ce pays-là. « Ne te fie à personne, & tu ne te plaindras jamais d'avoir été trompé. » Comme je l'avois été bien complètement & que je demandois à mes amis ce qu'il étoit à propos de faire, ils se moquèrent tous de moi; ils trouvoient plaisant de voir un allemand la dupe d'un anglois. Je ne rapporterai pas cet événement dans toutes ses circonstances; il me reste des choses plus intéressantes à dire; mais je m'y arrê-

terai un instant, parce que nous sommes, à mon avis, un peu trop engoués de la dignité & des privilèges de la nation britannique.

Voyant de quelle manière on en usoit avec moi, je me rendis sur le champ chez M. John Fielding, le juge de ville. Il me connoissoit, & dès qu'il me vit, il me dit qu'il savoit déjà, par le moyen de ses espions, la friponnerie que Schwindler m'avoit faite, & dans quelle maison on avoit déposé & distribué mon vin; que pour me favoriser d'une manière toute particulière, il vouloit que ses alguasils me prêtassent main-forte, afin de pouvoir reprendre tout ce que j'en pourrois retrouver. J'ignorois qu'au moment même où il me parloit de la sorte, il avoit déjà dans sa cave deux cents bouteilles de mon meilleur tokay, & qu'il étoit un de ceux qui s'étoient partagé le gâteau. Tout le reste étoit un piège qu'il me tendoit.

Il me donna un *constable* ou officier de police, avec six sergens; & leur ordonna de faire tout ce que j'exigerois d'eux. Par bonheur pour moi, un mal de tête très-violent m'empêcha d'aller avec eux, ainsi je me débarrassai de ce soin sur mon beau-frère, qui aussi-bien parloit anglois mieux que moi.

L'officier de police conduisit d'abord mon beau-frère à la maison d'un juif, & lui dit : Monsieur, voici la maison dans laquelle vos vins ont été déposés. La porte de la maison se trouva en plein jour fermée à la clef; le tout afin de nous faire mieux tomber dans le piège.

Le *constable* dit alors à mon beau-frère : Monsieur, enfoncez la porte. Elle fut enfoncée au moment même. Le juif accourt avec un effroi simulé & demande : — que voulez-vous, messieurs? — Je veux, répondit mon beau-frère, le vin qui m'a été volé. —

Prenez , monsieur , reprit le juif tout ce qui vous appartient : mais , je vous en conjure , ne me faites point de violence , car ce vin je l'ai acheté. — Mon beau-frère entre , avec les gens de la police , sous une espèce de voûte , (les habitans de Londres n'ont point de caves) & y trouve effectivement , en grande partie , le vin qui m'avoit été volé. Il écrit sur le champ à Sir Fielding ; lui marque qu'il a retrouvé mon vin , & lui demande ce qu'il en doit faire ? Fielding répond verbalement (ce qu'il est bon de remarquer) : il faut le restituer à qui il appartient. Là-dessus mon beau-frère fit transporter mon vin chez moi par des voitures.

L'officier de police le conduisit encore de la même manière chez un autre juif , où la même comédie fut répétée dans toutes ses circonstances. A midi il revint chez moi bien content avec le vin.

Le jour suivant le même *constable* de la police revint & dit, qu'il avoit à parler à mon beau-frère. C'étoit pour lui signifier qu'il eût à se rendre chez M. Fielding, il ajouta qu'il vouloit l'y accompagner, sous prétexte qu'il y avoit affaire. A peine se trouvèrent-ils tous les deux dans la rue, que le *constable* toucha mon beau-frère de son bâton blanc, & le fit mettre en prison comme voleur (1).

J'étois à ma fenêtre d'où je vis toute la scène; je ne pouvois rien faire pour sauver mon beau-frère; mais je me rendis sur le champ chez Fielding & lui demandai raison d'un si étrange procédé.

(1) A Londres il n'est permis à aucun agent de la police, d'arrêter quelqu'un dans sa maison, mais aussi-tôt qu'il est dans la rue, & qu'il a été touché de la baguette du *constable*, il est arrêté & rien ne peut le sauver; tout le peuple prêteroit main forte, s'il vouloit essayer de s'échapper.

Mon frippon, prenant le ton sévère d'un juge, me dit « que mon beau-frère avoit été accusé criminellement, & que même il étoit déjà convaincu de vol & de filouterie. Que Schwindler & les juifs avoient tous attesté par serment qu'ils avoient acheté ce vin de moi. Il ajouta que c'étoit ma faute, si je ne m'étois pas fait payer, & si j'ignorois les loix & coutumes d'Angleterre; que six schwindlers avoient tous prêté serment qu'ils m'avoient payé mon vin jusqu'au dernier sou; qu'il n'avoit pas su cela, sans quoi il ne m'auroit pas accordé la protection de la police; que mon beau-frère avoit encore, par surcroît, fait sauter la porte & enlevé avec violence du vin qui ne lui appartenoit pas; que tout cela étoit prouvé légalement, & qu'il n'en falloit pas davantage pour constater un vol accompagné d'effraction. »

Il me conseilla de déposer incessamment 1000 guinées pour le cau-

tionnement de mon beau-frère & que sous cette condition il répondroit pour lui au banc du Roi ou pardevant le tribunal suprême : que sans cela son procès seroit bientôt fait , & qu'il seroit pendu au bout de quelques jours.

On imaginera aisément ce que je dus éprouver en me voyant trompé d'une si infernale manière ; quel plaisir j'aurois eu à passer mon épée à travers le corps de ce coquin de juge suprême de la ville de Londres.

Je m'adressai à un avocat de mes amis ; il me tint le même langage & m'exhorta à déposer promptement une caution ; ajoutant qu'ensuite il viendrait bien à bout d'arranger l'affaire.

Je me rendis chez lord Mansfield ; ce fut encore la même chose.

J'avois des amis puissans & membres du parlement ; j'allai chez eux ; ils se mirent à rire de ce que je m'étois laissé tromper & de ce que je faisois

un commerce à Londres sans connoître les loix.

Lord Grosvenor, qui étoit particulièrement mon ami, me dit : « Faites de nouveaux envois de vin à Londres, nous vous le payerons bien, & vous aurez bientôt rattrapé ce que vous avez perdu. C'étoit le caractère national qui parloit par sa bouche ; je suis bien sûr qu'il auroit tenu parole ; mais je me voyois hors d'état de faire les avances nécessaires.

Je me rendis enfin chez mes marchands, Stert, Plaskett & compagnie, chez lesquels j'avois encore pour plus de mille guinées de vin ; ils se rendirent caution pour mon beau-frère, & au bout de quatre jours il fut mis en liberté.

Dans cet intervalle, Fielding avoit envoyé chez moi un officier de la police, accompagné des deux juifs, pour y faire reprendre le vin & le

restituer aux juifs , comme un bien qui leur avoit été volé.

Les juifs me menacèrent même de me faire arrêter , à mon tour , comme receleur du vin qui leur avoit été volé.

Je me hâtai de quitter Londres , je passai la mer à Douvres , & de Calais je me rendis à Paris où je n'eus rien de plus pressé que de vendre à perte toute ma provision de vin ; je fis honneur par ce moyen à mes lettres de change , ainsi finit mon commerce de vins (1).

(1) Au mois de novembre je renvoya mon beau-frère à Londres pour y poursuivre ce procès ; mais les schwindlers avoient déjà disparu ; l'avocat demanda cent guinées d'avance pour entreprendre le procès. En un mot , mon beau-frère se vit obligé de repasser la mer les mains vides , & après avoir encore dépensé 70 liv. sterling pour les frais de son voyage. Stert & Plaskett , qui s'étoient rendus caution , retinrent tout mon vin , me firent des comptes exorbitans , & tout fut perdu sans retour.

Tels sont donc les procédés des juges Anglois, j'avois pourtant des amis à Londres & en grand nombre.

Ce seroit une entreprise trop longue que de raconter toute l'histoire de mon voyage à Londres; je me bornerai simplement à rapporter encore une petite anecdote.

Un faiseur de violons, allemand, étoit sur le point de quitter Londres; il avoit sur une table dans sa chambre un cafetière d'argent, qu'il vouloit rapporter à sa femme. On frappe à sa porte, il voit entrer deux juifs; l'un d'eux l'amuse en lui parlant de violons qu'il vouloit acheter, tandis que l'autre escamote la cafetière & disparaît. L'allemand en se retournant s'aperçoit que sa cafetière a disparu. L'autre juif lui dit: « Mon ami, soyez tranquille, vous n'avez qu'à me suivre, & mon carmarade va vous la rendre sur le champ; je suis presque sûr qu'il

a voulu vous faire une plaisanterie, car c'est un malin compère. »

Le bon homme suit le juif qui le conduit dans une chambre où se trouvoient quatre autres israélites; la cafetière étoit sur une table. L'allemand la reprend en disant : « Dieu soit loué, je la retrouve. » Le juif ne dit mot, & l'allemand se retire chez lui avec sa cafetière. Il étoit à peine sorti, que les cinq rabbins vont chez le juge, & déposent avec serment qu'un Allemand est entré dans leur chambre & leur a volé une cafetière d'argent. La garde les accompagne; ils entrent chez l'allemand. Le juif s'écrie : voilà ma cafetière. Les autres, comme témoins, disent tous que c'est elle-même.

L'allemand est arrêté comme voleur, parce qu'il ne pouvoit produire aucun témoin, & sur le témoignage des cinq juifs il est condamné à la corde.

Je lui ai parlé dans sa prison; c'est de sa propre bouche que je tiens toute

cette histoire; cet honnête homme a été pendu à mes yeux, & c'est chez les Anglois que s'est commis cette action abominable.

Je retourne pour quelques instans à Aix-la-Chapelle où, depuis cette époque, il m'est encore arrivé un petit nombre d'aventures remarquables.

En 1776 le général suédois Sprengporten arrive à Aix. C'étoit lui qui avoit projeté toute la grande révolution qui se fit en faveur du Roi, & c'est à lui, en grande partie, que le succès en est dû. Croyant avoir des sujets de mécontentement, il quitta tout d'un coup la Suède, & se rendit à Aix tourmenté d'une noire mélancolie.

On le regardoit comme un homme qui pouvoit devenir très-dangereux à la Suède; il avoit eu l'audace, après la révolution, de dire, à la tête de son régiment des gardes, au Roi lui-même :

« Aussi long-temps que Sprengpor-

» ten aura une épée à son côté, le Roi
» n'aura rien à lui commander. »

On craignoit qu'il n'allât en Russie;
& le prince Charles me donna la commission, au nom du Roi, de chercher, par toutes sortes de moyens, à faire sa connoissance, & d'essayer de l'engager à retourner en Suède.

Cette affaire étoit d'une extrême difficulté; l'homme en question étoit d'une hauteur excessive; son extrême bizarrerie le rendoit presque inabordable; & de plus, il méprisoit tout ce qui n'étoit pas suédois.

La manière dont je m'y pris pour le gagner fut, j'ose le dire, un petit chef-d'œuvre de politique. Je vins à bout de me concilier toute son amitié & toute sa confiance; enfin, je fis tant, que je le ramenai à Stockholm,

heureux & content, & que j'eus le plaisir de le voir réconcilié avec son roi.

En 1776, le ministre d'Erat, comte de Hertzberg, se rendit à Aix pour y prendre les eaux. J'eus l'honneur de faire sa connoissance & de jouir tous les jours de sa société pendant trois mois entiers ; j'accompagnois par-tout ce véritablement grand homme. Si actuellement il m'est permis de reparoître dans ma patrie avec honneur & avec l'approbation générale, c'est à sa générosité que je le dois ; toutes les fois que mes enfans liront ceci, ils se sentiront pénétrés de respect & du doux sentiment de la reconnoissance, & ils se rappelleront les principes que j'ai toujours cherché à leur inculquer dès leur plus tendre jeunesse.

Au reste, à Spa & à Aix, ce n'étoit pas à l'oisiveté que je donnois les mo-

mens que me laissoient mes voyages ; comme j'attaquois vigoureusement dans mes feuilles hebdomadaires les joueurs & les sociétés de fripons qui, autorisés par la permission de l'évêque & du magistrat, plumoient également & de la manière la plus révoltante, les étrangers & les habitans du pays ; m'étant aussi avisé de faire connoître de très-grands seigneurs qui ne dédaignoient pas de s'associer à tous ces chevaliers d'industrie, pour partager le butin avec eux, je m'exposai par-là à de nouveaux dangers & m'attirai de nouveaux embarras. Mais à la fin, les trames odieuses de tous ces scélérats retombèrent sur eux-mêmes. (1)

(1) Il est vrai que, malgré ces agitations & persécutions continuelles, je ne me suis jamais repenti de tout ce que j'ai fait relativement à cet objet. Si je voyois arriver à Spa un jeune homme honnête, qui y vînt

Je commençai (1) à me lasser de l'agitation perpétuelle dans laquelle je vivois; je quittai une ville où mes bons offices étoient payés d'ingratitude; &

pour rétablir sa santé, je l'avertissois du danger, je lui peignois les tripots & les joueurs sous leurs vraies couleurs, & lui faisois connoître, afin qu'il se gardât d'eux, tous les chevaliers d'industrie. Je rendois par là un si mauvais service à la société des joueurs

Comme j'ai passé, pendant seize ans de suite, la plus grande partie des étés à Spa avec ma famille, ma maison devint, comme je l'ai dit, le rendez-vous de tous les étrangers de distinction, & qui se piquoient d'être honnêtes gens; j'eus en partage la véritablement bonne compagnie, ce qui déclina encore davantage l'envie contre moi; mais en revanche mon séjour à Spa en devenoit bien plus agréable, & je parvins surtout à me faire connoître pour ce que je suis.

(1) Nous supprimons ici les détails d'un

je partis pour Vienne, dans l'intention d'acheter en Autriche une maison de campagne, & d'y jouir en sage du repos, loin du tracas & de toute les affaires du monde; je me propofois de m'y livrer entièrement à l'agriculture & à l'économie rurale.

A cette époque, les affaires de Bavière commencerent à fixer l'attention générale (1); alors trouvant qu'il ne

procès qui ne nous regarde pas, entre les bourguemestre d'Aix-la-Chapelle & quelques particuliers, & dans lequel M. le baron de Trenck eut à se repentir d'avoir voulu jouer le rôle de conciliateur.

(1) J'en connoissois mieux que personne les aboutiffans; je me rendis à Paris, j'y parlai au ministre, & je compris à demi-mot que M. de Ritter, qui étoit alors ministre de l'électeur palatin à Vienne, jouoit un des premiers rôles dans cette affaire. Il y avoit trente ans que nous étions amis; cependant, il ne me fut pas possible de le voir: j'ai même appris qu'il avoit reçu l'or-

me convenoit pas en tems de guerre de vivre hors de ma patrie, j'achetai en Autriche; dans le district de Molk, les terres de Zwerbach & de Grabeneck avec le bailliage de Knoking, pour le prix de 51,000 florins; ce qui, joint aux frais de l'investiture & des autres

dre du ministre Becker de m'éviter; ce dernier savoit que j'étois trop bien instruit.

Le grand duc de Florence se rendit à Vienne; j'allai l'y trouver & lui parlai d'une chose dont moi seul à Vienne étois peut-être instruit. Il partit pour aller joindre l'armée en Bohême. Je lui écrivis en détail toutes les choses dont je lui avois déjà parlé; je lui envoyai la lettre à l'armée par une estafette que j'ai bien payée; il la fit voir à l'Empereur, sans qu'il en soit résulté pour moi dans la moindre chose. Il suffit de dire que toutes les occasions j'ai fait au-delà de mon devoir, & le juge intérieur que nous portons au dedans de nous promet à mes vieux jours, sinon des récompenses, au moins la paix & la tranquillité de l'ame.

droits, faisoit une somme de 60,000 florins.

Ces terres étoient absolument ruinées, & je me proposois de les remettre en valeur par mes soins & mon industrie.

Avant de pouvoir conclure ce marché, je fus obligé de solliciter à Vienne pendant onze grands mois. M. de Zetto, le même dont j'ai souvent parlé, qui étoit alors rapporteur, nomma un de ses bons amis pour être mon curateur *fidei commiss*; & il fallut bien pour cette unique raison, & au mépris de tous mes droits, que ma terre fut & demeurât un *fidei commiss*, afin que M. le rapporteur & M. le curateur m'eussent sous la main pour me mettre à contribution. En effet, ils firent si bien, qu'en moins d'une année, ils firent passer environ 6000 florins de ma bourse dans la leur; & si je n'avois point eu de curateur, j'aurois pu sauver cette somme à mes enfans.

Ma belle-mere mourut au mois de

juillet 1780, & sur la fin de septembre, je me rendis à Vienne avec ma femme & mes enfans.

Elle fit une visite à la grande-maîtresse de S. M. I. & sur le champ elle obtint une audience de l'Impératrice Reine, à qui elle eut le bonheur de plaire, & qui la reçut avec une bonté extraordinaire. On auroit sûrement peine à me croire, si je rapportois ici tout ce que cette princesse lui dît d'obligeant, & toutes les assurances qu'elle lui donna de sa protection; elle en parla elle-même à l'archiduchesse comme d'une femme accomplie, & elle ordonna à la grande-maîtresse de la présenter par-tout. « Vous ne
» vouliez donc pas, ajouta la Reine,
» suivre votre mari dans mes États;
» mais moi, je veux vous prouver qu'on
» peut vivre ici encore plus agréa-
» blement qu'à Aix ».

Le lendemain la Reine envoya M. de Pistrich chez moi, avec le brevet

d'une pension de 400 florins, que S. M. assignoit à ma femme, en lui faisant dire qu'elle ne s'en tiendrait pas là.

Ma femme l'avoit suppliée de m'accorder une audience; &, à la faveur de son intercession, je l'obtins sur le champ.

« Trois fois, me dit cette auguste »
» princesse, j'ai voulu vous mettre la »
» fortune entre les mains, & toujours »
» vous l'avez repoussée ». Cette audience fut longue; elle me parla de mes enfans avec le cœur d'une mère, elle desira de les voir, en ajoutant que les enfans d'une aussi bonne mère ne pouvoient que lui ressembler. La Reine me parla aussi de mes écrits: « Combien, me dit-elle, vous auriez »
» pu vous rendre utile à mes Etats, »
» si vous aviez voulu consacrer votre »
» plume à la religion »!

Tout sembloit, en un mot, me promettre un avenir heureux; je séjournai

encore quelque-tems à Vienne, où ma femme fut traitée avec des égards & une considération qui n'avoient peut-être encore jamais été accordés à une étrangère.

Nous ne tardâmes pas à nous rendre à Zwerbach, à la maison de campagne que j'avois achetée, & nous y goûtâmes pendant quelque tems le repos & la tranquillité : mais au moment que nous étions sur le point de repartir pour Vienne, où je voulois profiter de la faveur que commençoit à nous accorder l'Impératrice, & solliciter quelques dédommagemens pour les terres qui m'avoient été ravies, nous apprîmes la mort de la grande Marie-Thérèse, & toutes nos espérances s'évanouirent encore une fois. J'ai oublié de rapporter en son lieu, qu'immédiatement après l'audience favorable qui m'avoit été accordée, son altesse royale l'archiduchesse Marie-Anne, m'avoit chargé, de la part de

l'Impératrice, de traduire du françois en allemand les œuvres spirituelles de l'abbé Beaudrand. Je répondis, qu'à la vérité une traduction n'étoit pas trop mon fait, & que j'aurois mieux aimé travailler d'original, mais que j'obéirois avec plaisir à l'ordre de sa majesté.

Je me mis sur le champ à ce travail; je pris quelque chose de Beaudrand, mais la majeure partie de l'ouvrage étoit de moi; comme je le donnois sous le titre de traduction, la censure me traita moins rigoureusement.

Au bout de six semaines, le premier volume fut déjà imprimé, & l'Impératrice le trouva excellent; je lui remis moi-même la seconde partie qui ne tarda pas à paroître; elle me demanda si je croyois que ce second volume valût le premier; je lui répondis que j'espérois qu'il lui plairoit encore davantage. « Je n'ai jamais rien lu d'aussi achevé, reprit-elle; & je m'étonne qu'il

soit possible d'écrire à la fois, & si vite & si bien. Je lui promis tous les mois un volume.

Avant que le troisième fut fini, Marie-Thérèse mourut, & avec elle toutes mes espérances.

Etant à son lit de mort, elle demandoit encore à chaque instant qu'on lui lût les ouvrages de Trenck; c'eût été-là le moment le plus favorable de lui parler en ma faveur; son confesseur me l'avoit promis; il étoit parfaitement instruit de toutes les pertes que j'avois si injustement essuyées, & un mot venant de lui auroit été décisif pour moi; il m'oublia, quoiqu'il m'eût donné sa parole de la manière la plus sacrée de se souvenir de moi dans l'occasion.

Après la mort de cette auguste princesse, la censure me permit, & son altesse royale l'archiduchesse elle-même m'ordonna, de dire la vérité dans la préface de mon troisième volume, relativement à ma prétendue traduction;

c'est la seule récompense que j'aie retirée de mon travail.

Mais il faut convenir qu'il y avoit quelque chose de désespérant dans ma destinée. Pendant trente-un ans, toutes mes démarches à la cour avoient été infructueuses, parce que des hommes méchans & intéressés avoient prévenu contre moi ma souveraine, en me faisant passer pour archi-hérétique. Au bout de ce tems-là, ma femme réussit à la désabuser: cette bonne princesse alloit réparer les torts que j'avois essuyés; elle alloit faire le bonheur de mes enfans, & voilà qu'elle meurt, sans avoir eu le tems de rien exécuter.

Fortune! comme tu te joues des foibles humains! Peu s'en faudroit que je ne crusse à la destinée; mais non, c'est moi seul qui ai été l'artisan de mon infortune; j'ai toujours trop ignoré cet art qui fait que l'on obtient tout à la cour; j'ai demandé avec trop de fierté ce que je favois m'être dû.

Cependant si on me l'eût accordé, à coup sûr, j'eusse regardé cette justice comme une faveur.

C'est pour mes enfans que j'ai écrit cette véridique histoire de ma vie; elle va m'attirer encore peut-être de nouvelles peines & de nouvelles persécutions; mais j'espère qu'ils pourront en recueillir quelque utilité. On a employé la violence pour s'emparer de tous mes papiers, c'est ce qui m'a obligé à me servir de la voie de l'impression, afin qu'on ne puisse pas me reprocher après ma mort, que j'aie négligé mes devoirs de père. Ah! j'en suis sûr, toutes les personnes honnêtes qui liront cet ouvrage seront leurs amis: d'ailleurs ils auront appris de moi à se contenter de peu, à se procurer le nécessaire par des moyens honnêtes, & à savoir se passer du superflu. Ce sera là leur héritage, au défaut de nos terres d'Esclavonie.

J'ai aussi démontré dans cet ouvrage
qu'aucun

qu'aucun de leurs ancêtres ne commit jamais de trahison, ni envers l'Autriche, ni envers la Prusse; je me repose de tout le reste sur l'être suprême & sur la réputation irréprochable que je me suis acquise.

Je respecte la mémoire de Marie-Thérèse: je composai une oraison funèbre & une ode sur sa mort; c'étoit mon cœur qui parloit dans ces ouvrages, aussi obtinrent-ils les suffrages du public. L'histoire de ma vie fait foi que, malgré toutes les persécutions & les injustices que j'ai essuyées, j'ai, dans tous les tems, servi cette princesse avec zèle & avec fidélité. Ce n'est pas ma faute, si, avec les meilleures intentions je suis demeuré dans l'inaction, & si je n'ai jamais pu faire pour elle ce que j'aurois voulu. Un autre à ma place auroit fait moins que moi, & peut-être feroit-il devenu ministre ou général en chef. Je jouirai aussi de la paix que goûte à présent cette

respectable princesse. Elle est déjà dans mon cœur, & après ma mort, elle me suivra sous ma tombe.

Ma femme n'a joui que neuf mois de la pension que l'Impératrice lui avoit accordée en considération de toutes nos infortunes & de notre nombreuse famille; elle lui fut ôtée à sa mort. On la confondit sans doute avec quelques autres pensions qui avoient été accordées trop légèrement, & qui étoient à charge à l'Etat. Il se peut aussi que le jeune monarque n'en ait jamais oui parler; je n'ai point fait de sollicitations à ce sujet. J'avoue cependant que je fus sensible à ce coup; mais peut-être qu'un jour le cœur paternel de Joseph II sera touché de mes soupirs, si jamais il vient à lire ce long récit de mes infortunes.

Il ne me restoit plus qu'à retourner m'ensevelir à mon Zwerback & à m'y livrer entièrement à l'agriculture, comme à ma seule ressource.

Je voulus auparavant hasarder encore une démarche, afin de n'avoir pas à me reprocher d'avoir rien négligé; je voulois savoir ce que je pouvois me promettre pour l'avenir du monarque qui règne aujourd'hui glorieusement.

Ce fut dans cette vue que je lui présentai le mémoire suivant:

« Très-gracieux Empereur,

« Voici ce que j'écrivois dans le
 » second volume des œuvres que j'ai
 » publiées à Aix en 1772, & dont
 » j'avois déjà soumis les principales
 » idées au jugement éclairé de votre
 » majesté, dans le manuscrit que j'eus
 » l'honneur de lui présenter en 1765.»

» On doit permettre un libre accès
 » au trône à chaque sujet qui gémit
 » sous le poids de l'oppression; mais
 » s'il existoit après cela un audacieux
 » qui osât en imposer au monarque,
 » qui se plaignît sans raison, ou qui

» cherchât à dérober des faveurs qu'il
» n'auroit pas méritées, il faudroit l'ex-
» poser au pilori après lui avoir coupé
» le nez & les oreilles.

» Très-gracieux Souverain, je veux
» être le premier dans vos Etats, qui
» soit soumis à ce châtiment, & j'aurai
» prononcé moi-même ma condamna-
» tion, si je ne parviens pas à démon-
» trer d'une manière incontestable que
» j'ai essuyé des injustices criantes sous
» le règne de la grande Marie-Thérèse,
» & que, par des procédures illégales
» & par des coups d'autorité, l'on m'a
» ravi de grands biens qui m'appar-
» tenoient légitimement.

» Je prie en conséquence très-hum-
» blement qu'il me soit nommé un juge
» devant lequel je puisse faire conf-
» tater mes preuves. Je suis, avec la
» plus respectueuse reconnoissance,

» De Votre Majesté Impériale,

» Le très-soumis & très-
» fidèle sujet, TRENCK. »

Cette lettre, pour des raisons que je dois ignorer, ne produisit point l'effet que j'avois osé m'en promettre.

Peu de tems après, le monarque supprima toutes les fondations d'hôpitaux à Vienne. Ses intentions étoient droites & bonnes. Feu mon cousin, comme je l'ai déjà dit dans le premier volume de cet ouvrage, avoit fait une fondation de 36000 florins en Baviere, pour les malheureux que lui & ses pandoures avoient réduits à la misère. Mais comme je n'ai rien hérité de lui, & que l'argent destiné à cette fondation m'a été arraché par la force, & pris sur les biens que m'avoient laissés mes ancêtres, biens dont mon père n'avoit point le droit de disposer, je priai le monarque de ne pas appliquer ces 36000 florins à la caisse générale des pauvres, puisqu'ils n'appartenoient qu'à moi & à mes enfans, & que c'étoit en vertu de tous les droits les plus légitimes que nous étions fondés à les

revendiquer ; que c'étoient nous proprement qui étions les malheureux que Trenck avoit plongés dans la misère , & que de son bien il n'étoit rien resté qui eût pu être employé à cette fondation ; que cet argent étoit le mien , & qu'il m'avoit été arraché par la force.

Mais hélas ! le mémoire tomba entre les mains d'un homme qui n'étoit point au fait du véritable état des choses. Peut-être aussi crut-il qu'il lui seroit trop pénible de chercher à démêler la vérité : ainsi , au bout de quelques jours , avant d'avoir fait aucune recherche , sans m'avoir demandé préalablement le moindre éclaircissement , on mit au bas de mon mémoire les paroles qu'on avoit accoutumé de mettre au bas de toutes mes requêtes depuis 36 ans : *Le suppliant est éconduit de sa demande.* Voilà donc encore la dernière de mes espérances évanouie !

J'étois à peine de retour à ma maison de Zwerbach , que déjà ma mauvaise

fortune sembloit m'y avoir accompagné. Dans l'intervalle de six ans, j'ai essuyé deux grêles générales, une année de disette, sept inondations, une épidémie parmi mes brebis, enfin tous les revers imaginables.

La terre étoit absolument délabrée, il me fallut nettoyer les étangs, arranger le château de manière à pouvoir l'habiter, remettre en état trois métairies, acheter des bestiaux, & me procurer tous les instrumens nécessaires à l'économie rurale. Je me trouvai tout d'un coup pauvre.

Les malheureux payfans ne pouvoient pas payer leurs redevances; j'étois forcé de leur faire des avances, & les sommes des contributions dont ils étoient chargés, alloient toujours croissant. Mes fils & moi nous gagnions notre vie par le travail de nos mains, & mon excellente épouse, accoutumée jusqu'alors à vivre dans le grand monde, qui n'avoit jamais cessé

un instant de s'occuper de moi & de ses devoirs de mère; mon épouse se vit obligée de se passer de servante avec huit enfans sur les bras. En un mot, nous étions pauvres & nous vivions misérablement. Nous ne mangions pas un morceau de pain, qui ne fût arrosé de nos sueurs. Oh! si le monarque dont l'œil pénétrant perce jusques dans les coins les plus reculés de ses Etats, avoit par hazard laissé tomber ses regards sur Zwerbach, il y auroit vu l'humble asyle de la vertu, de la modération, du travail, & de tous les devoirs domestiques: à coup sûr nous aurions cessé de souffrir.

Las de dépendre pour ma subsistance ou d'une grele ou du bon plaisir de mes curateurs, & trouvant dans ma plume des moyens suffisans pour fournir à mes besoins, je résolus, l'année dernière, de publier toutes mes poésies, & mes autres ouvrages, avec l'histoire de ma vie en trois volumes.

Dans l'espace de quatorze mois je suis venu à bout de ce travail ; il a réuni les suffrages de l'Allemagne entière , & m'a procuré à la fois de la réputation , de l'honneur , & de l'argent ; je suis désormais fermement résolu de passer le reste de mes jours loin de tous les procès, des curatelles, des tribunaux & des rapporteurs, des agens & des chargés d'affaires ; je vivrai comme si ma tête & ma plume fussent les seuls biens qui me restassent sur la terre ; content si je puis mériter l'approbation du public honnête & éclairé !

Ainsi je n'aurai plus besoin ni de patrie, ni de titre, ni de protection, ni de la faveur des princes ; plus de maison qui m'appartienne. Plus de terres, plus d'uniforme, plus de curateur *fidei commiss* ; je veux être libre citoyen de l'univers ; mes écrits seront un héritage que personne ne pourra

ravir à mes enfans & qui ne peut être confisqué.

Le vingt-deux août, arriva enfin la nouvelle que le grand Frédéric venoit de mourir. Le monarque, qui règne actuellement, qui fait aimer & respecter l'humanité, & qui a été le témoin de ma malheureuse destinée dans ma patrie, m'a envoyé sur le champ un passeport, pour pouvoir me rendre en sûreté à Berlin. Toutes les anciennes confiscations sont maintenant levées, & mon frère, encore vivant, laisse en Prusse une fortune considérable à mes enfans.

Je vais donc maintenant avec la permission de sa majesté impériale, partir pour ma patrie, d'où j'ai été exilé & expulsé depuis quarante-deux ans. Je vais revoir des parens, des amis, & tous ceux qui m'ont connu dans le malheur; j'oserai les embrasser, puisque je n'ai jamais été un traître, mais bien le martyr de la plus pure vertu; j'ai droit par conséquent d'y

trouver les lauriers que doivent m'y garder les amis de l'humanité; j'y vais voir un prince magnanime.

De quel sentiment délicieux mon ame est pénétrée, lorsque je porte mes regards dans l'avenir que j'ose aujourd'hui me promettre pour récompense de ma longue constance ! Une nouvelle scène s'ouvre devant moi après quarante années; ma plume quoiqu'inspirée par le sentiment le plus vif, ne peut rendre ce que mon cœur sent.

Voici une nouvelle époque dans l'histoire de ma vie, un nouveau rôle que je vais jouer, au moment même où je croyois toucher à la dernière catastrophe.

Je vais reparoître encore une fois, & avec un front serein, sur le grand théâtre du monde; on m'y verra tel que je me suis dépeint dans l'histoire de ma vie. L'entreprise est bien difficile pour un homme déjà courbé par l'âge, & qui ne devoit plus soupîrer qu'après

le repos; toute mon ambition se réveille; je sens qu'elle s'empare de nouveau d'une ame ardente & prompte à s'enflammer. Hélas ! il est possible qu'une nouvelle tempête me rejette encore une fois dans la pleine mer ? — Je suis préparé à tous les événemens & même à celui-là. Pendant long-tems j'ai eu de justes raisons de maudire le jour; il ne me ramenoit que l'épouvante. — Quant à moi, je regarde la mort moins comme un mal que comme un bienfait; ce n'est pour moi que le passage de l'agitation au repos; d'ailleurs, quand je ne serai plus, des rêves effrayans, ramenés par le souvenir du passé, ne viendront pas m'épouvanter. Mais mes enfans goûtent encore le plaisir de la jeunesse & de l'existence; je cesserai volontiers de vivre quand j'aurai rempli envers eux tous mes devoirs de père.

Je ferai peut-être encore paroître un supplément à cette histoire de ma

vie déjà si romanesque, & je me permettrai d'y parler sans réserve de plusieurs choses sur lesquelles, par discrétion, j'ai passé légèrement.

L'arbitre éternel des destinées a voulu se servir de moi pour instruire mes concitoyens; il m'a donné des nerfs propres à recevoir les impressions profondes des fortes passions; j'avois cette énergie de l'ame qui se pénètre aisément de tout ce qui est grand, une mémoire exercée par des efforts continuels, & un corps de fer. Il m'a fallu tous ces avantages pour pouvoir supporter les coups de ma destinée.

Lorsque j'aurai rendu aux élémens ces parties qui composent mon terrestre assemblage, & qui seront bientôt le jouet des vents; lorsque par le cercle éternel des révolutions de la nature, ces parties auront servi à la composition de nouveaux corps, alors existerai-je encore? sentirai-je? me rappellerai-je ce Trenck qui existe maintenant?

Verrai-je la divinité lorsque mes yeux ne feront plus que poussière, lorsque ma langue ne pourra plus lui bégayer ma reconnoissance, & lorsque les fibres de mon cerveau ne pourront plus se retracer aucune image des objets sensibles ? O ! si, comme je l'espère, l'intelligence, dégagée de sa dépouille, survit à la matière ; oh ! alors, je suis sûr que la mienne, pure de crimes & de bassesse, ira se mêler à la troupe des esprits bienheureux qui attendent cette couronne de gloire immortelle qu'ils ont méritée, & qu'un Dieu juste leur réserve. Il ne voudra pas punir des foiblesses attachées à l'humanité & qui sont une suite nécessaire du jeu de notre machine & de la constitution de nos corps, qu'il a voulu bâtir de cette manière & non pas autrement. D'ailleurs elles ont été assez expiées ces foiblesses par tout ce que j'ai souffert sur cette terre ; je n'aurai donc rien à craindre, dans la nuit de la tombe, d'un Dieu tout

bon & qui n'exigeoit pas que je fusse un ange, mais un homme, où conformément à sa volonté, le bien devoit se trouver mêlé avec le mal.

Telle est ma profession de foi, à laquelle j'ajouterai encore que, dans toutes les circonstances de ma vie, j'ai rempli les devoirs d'homme & de citoyen. Souvent j'ai été trop bon, trop généreux, peut-être aussi quelquefois trop fier & trop inflexible. Le desir de m'instruire, m'a fait passer bien des nuits sans sommeil. J'ai cru que l'homme, en sa qualité d'être pensant, devoit chercher à accroître ses connoissances, & que tout ce qui étoit ôté au sommeil, étoit autant de gagné pour la vie; je dormirai assez dans l'éternelle nuit. Mais à soixante ans, il est trop tard pour former quelques nouveaux projets ambitieux, je puis faire cet aveu sans rougir; je fais bien & je ne crains pas d'en convenir publiquement, que je ne suis qu'un

homme, mais aussi je suis un homme de la plus noble espèce.

Mon ame éprouvera le sentiment de la joie, quand mon exemple & mes leçons pourront ramener à la vertu, & par conséquent rendre plus sage & plus heureux le jeune homme inconsideré qui lira mes écrits.

La joie rajeunira ma tête déjà appesantie, si le vieillard y apprend à mieux penser & à agir plus noblement, afin de pouvoir mourir sans remords.

Je ressentirai encore de la joie toutes les fois que mes avis & mes leçons rendront le méchant bon citoyen; & l'homme amolli par les délices, laborieux; toutes les fois que l'esclave qui voudra m'écouter, apprendra à penser comme un homme libre, & que des charlatans fanatiques deviendront bons chrétiens.

Ce n'est pas moi, car je n'ai plus
besoin

besoin de rien, que je recommande à ceux que la lecture de cette fidèle histoire de ma vie aura rendu mes amis, mais c'est la meilleure des femmes & mes chers enfans. Mon fils aîné sert en Autriche, le second en Prusse, le troisième est encore enfant. Mes filles, auxquelles l'éducation la plus soignée a inculqué de bonne-heure des principes de vertu & de délicatesse, sont propres à faire le bonheur de leurs époux.

Voici encore une de mes allégories.
« Tandis qu'un vaisseau sillonne les
» mers & combat contre les flots &
» contre les orages, un autre dé-
» charge paisiblement ses trésors sur
» la plage, & le matelot goûte le repos.
» Ce tableau nous fera rêver; car c'est
» nous, notre vie, le monde & la
» fortune qu'il représente; le jour de
» notre mort vaut mieux que celui où,
» pour la première fois, nous fûmes
» jetés, une rame à la main, sur ce

378 *VIE DU BARON DE TRENCK.*

» grand océan. Heureux celui qui n'a
» pas fait naufrage, & qui surgit glo-
» rieusement au port du repos & de
» l'éternité ! »

Je termine ici ce deuxième volume de mon histoire, deux jours avant mon départ pour Berlin, & au moment où je vais prendre congé de ma vertueuse femme & de mes enfans.

Plaise à Dieu que mon voyage ne leur soit pas inutile & que je ne rencontre pas de nouvelles disgraces qui me fassent ajouter un nouveau volume à cette histoire de mes malheurs !

*Écrit au Château de Zwerbach le
28 décembre 1786.*

Fin du Tome II.

ERRATA

Du Tome Second.

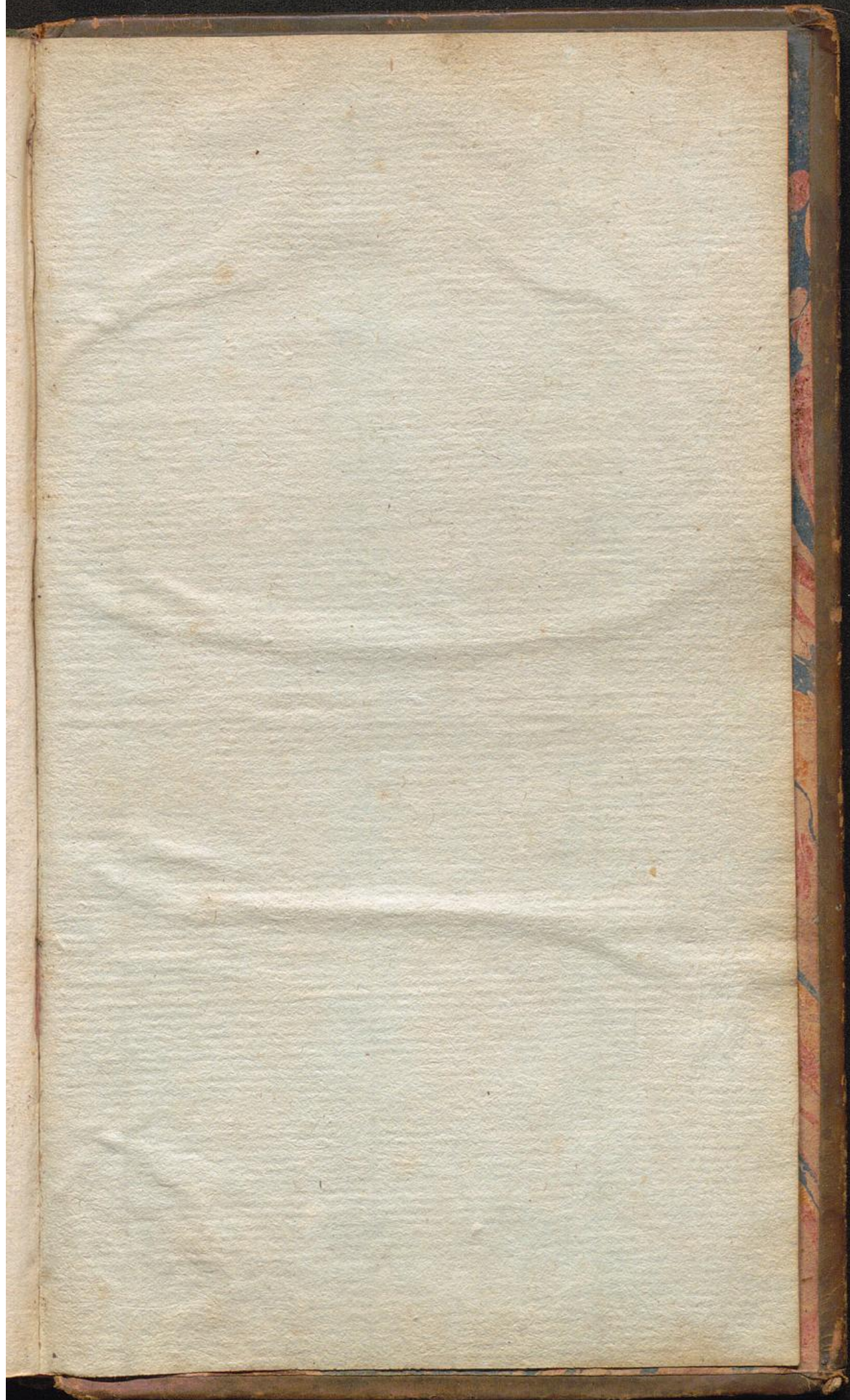
Pag. lig.

- 21, dern. lig., la ville impériale d'Aach,
lisez d'Aix.
- 53, 21, je chercha, lisez je cherchai.
- 74, 6, calmoniateurs, lisez calomniateurs.
- 114, dern. lig. de m'em débarrasse, lisez de
m'en débarrasser.
- 146, 15, croiès, lisez croifés.
- Ibid, 18, en ce qu'il étoit, lisez en ce que
Bruckhausen étoit.
- 152, 1, fachez, toutes les fois, lisez fachez
que, toutes les fois.
- 165, 2, un de me amis, lisez un de mes amis.
- 230, 9, mon reveil, lisez mon éveil.
- 237, 19, que l'on avoit eu, lisez que l'on
avoit eues.
- 250, 3 à avoit, lisez on avoit.
- Ibid., 17 me voir legué, lisez me voir relégué.
- 270, 17, mécontement, lisez mécontente-
ment.
- 270, 18, divers particularités sur lesquels,
lisez diverses particularités sur les-
quelles.

E R A T A

De Toms Second.

1. Le...
2. Le...
3. Le...
4. Le...
5. Le...
6. Le...
7. Le...
8. Le...
9. Le...
10. Le...
11. Le...
12. Le...
13. Le...
14. Le...
15. Le...
16. Le...
17. Le...
18. Le...
19. Le...
20. Le...
21. Le...
22. Le...
23. Le...
24. Le...
25. Le...
26. Le...
27. Le...
28. Le...
29. Le...
30. Le...
31. Le...
32. Le...
33. Le...
34. Le...
35. Le...
36. Le...
37. Le...
38. Le...
39. Le...
40. Le...
41. Le...
42. Le...
43. Le...
44. Le...
45. Le...
46. Le...
47. Le...
48. Le...
49. Le...
50. Le...
51. Le...
52. Le...
53. Le...
54. Le...
55. Le...
56. Le...
57. Le...
58. Le...
59. Le...
60. Le...
61. Le...
62. Le...
63. Le...
64. Le...
65. Le...
66. Le...
67. Le...
68. Le...
69. Le...
70. Le...
71. Le...
72. Le...
73. Le...
74. Le...
75. Le...
76. Le...
77. Le...
78. Le...
79. Le...
80. Le...
81. Le...
82. Le...
83. Le...
84. Le...
85. Le...
86. Le...
87. Le...
88. Le...
89. Le...
90. Le...
91. Le...
92. Le...
93. Le...
94. Le...
95. Le...
96. Le...
97. Le...
98. Le...
99. Le...
100. Le...









P
06

CPMT
1044
-2